

U d'/of OTTAWA
39003002455052

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/thtre00eude

à M Emmanuel Arène
hommage de l'auteur
Paul Eudel

THÉATRE

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

1 exemplaire sur Japon.

4 exemplaires sur papier à bras.

JUN 2 7 1972

PAUL EUDEL

THÉATRE

AVEC UNE PRÉFACE

par

JULES CLARETIE

de l'Académie française

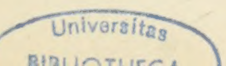
PARIS

LIBRAIRIE MOLIÈRE

28, RUE DE RICHELIEU, 28

1903

Tous droits de reproduction, de traduction, d'analyse réservés pour tous pays
y compris la Suède, la Norwège, la Hollande, le Danemark



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PIÈCES DÉTACHÉES

POLICHINELLE ET LA MORT, comédie 1 acte, avec E. Mangin. Tresse et Stock éd., in-18 jésus........................... 1 »

LE CLAVECIN, comédie 1 acte, avec B. Millanvoye. Tresse et Stock éd., in-18 jésus.................................. 1 »

DOUBLE ÉPREUVE, comédie 1 acte, avec B. Millanvoye. Tresse et Stock éd., in-18 jésus............................ 1 »

L'HOTEL DROUOT, monologue. Trouville, Vattier éd., in-18 jés. 0 50

LA CONFESSION, monologue, avec F. Galipaux. Ollendorff éd., in-18 jésus.. 1 »

LA STATUE DU COMMANDEUR, pantomime 3 actes, avec Ev. Mangin. Heugel éd., in-18 jésus............................ 1 »

— Partition, musique d'Ad. David. Heugel éd., gd in-8. 8 »

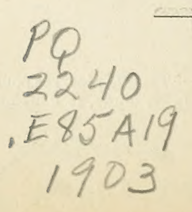
RETOUR DE BAL, proverbe mimé 1 acte, avec J. de Marthold, musique d'Ad. David. Tellier éd., gd in-8, livret et partition, ill. 5 »

L'ORAGE, monomime 1 acte, avec B. Millanvoye, musique d'Ad. David. Tellier éd., gd in-8, livret et partition, ill......... 6 »

LA GEISHA, monomime 1 acte, avec O. de Gourcuff, musique de F. Desgrange. P. Dupont éd., gd in-8, livret et partition, ill.. 6 »

LUCETTE, mimodrame 3 actes, avec B. Millanvoye. Stock éd., in-18 jésus... 1 »

LE MORT RÉCALCITRANT, pantomime 1 acte. Sapin éd., in-8 obl. 1 »


PQ
2240
.E85A19
1903

PRÉFACE

Mon cher ami,

Ainsi, à je ne sais combien d'années de distance, vous me demandez pour un livre une préface et vous croyez encore à l'efficacité des préfaces ? Il me semble que c'est hier que vous nous donniez le premier volume de ces annuaires de l'*Hôtel Drouot* qui forment aujourd'hui des recueils si précieux. Comme le temps passe ! L'Hôtel des ventes dont vous avez été l'historien est toujours, pour le philosophe, un admirable champ d'études et, hier encore, l'ironie voulait que la fameuse affaire Humbert — ténébreuse affaire qui appelle un Balzac — eût un contre-coup, un post-scriptum dans une des salles de la rue Drouot. Que n'étiez-vous là pour enlever d'une plume alerte ce singulier et ironique tableau de mœurs ?

Aujourd'hui, d'ailleurs, après avoir écrit tant d'ouvrages d'érudition et de causerie artistique, peut-être, au lieu d'une chronique, l'affaire Humbert vous eût-elle inspiré quelque scène de comédie, un mimodrame ou une pantomime. Vous avez, en effet, voulu tâter du théâtre, comme tout le monde — car le nombre est considérable des gens que la rampe attire, depuis les gens de lettres, dont c'est le métier, jusqu'aux amateurs dont c'est le passe-temps — et voilà qu'à présent vous publiez votre *Théâtre,* un volume curieux, varié, amusant, original, où je retrouve plus d'une saynette et d'un monologue applaudi jadis et agréable à relire.

Le Théâtre ! C'est le grand mirage. Il donne la gloire si vite et si facilement aussi la fortune ! Pas toujours, et l'oasis a des fondrières, des sables mouvants, de douloureuses surprises. Mais empêchez donc les espérances des chercheurs d'aventures ! Vous êtes trop bon voyageur, voyageur dans l'âme, pour ne pas savoir que les amoureux de l'inconnu ne s'arrêtent point devant les conseils. La scène d'Oronte et du sonnet est celle, j'en suis sûr, qui se joue le plus souvent, un peu partout. Autrefois on m'apportait une pièce tous les trois jours ; maintenant on m'en envoie trois par jour en moyenne. Faites le total et dites-moi ce qu'on peut bien, en dix ans, avoir causé de déceptions à

de braves gens et s'être, des meilleurs d'entre eux, fait d'irréconciliables ennemis. Il est vrai que rien n'est plus cruel que d'avoir devant soi un homme persuadé d'avoir fait un chef d'œuvre et qui pressant, angoissé, vous dit : « Donnez-moi la gloire ! Donnez-moi la vie !... » Mais le public n'a ni de ces hésitations ni de ces pitiés. Il faut lui plaire. Hors de son suffrage, point de salut.

Aussi bien, quel plaisir, mon cher ami, de pouvoir vous parler de votre *Théâtre* sans avoir à le juger administrativement ! Je crois bien que ce sentiment de libération d'esprit n'a pas peu contribué à me faire aimer vos charmantes œuvrettes. Je m'amuse toujours au théâtre quand j'y vais sans arrière pensée. Un soir avec Sardou, Halévy, Pailleron, je suis entré aux Nouveautés où l'on jouait votre *Statue du Commandeur*. Nous fûmes tous charmés, moi plus que les autres parce qu'aussi bien je pouvais trouver la pièce exquise sans qu'on m'accusât de l'avoir refusée.

Non pas qu'on ne m'ait point présenté de pantomimes à la Comédie Française. On m'a présenté de tout. Mais vous ne vous seriez pas avisé d'apporter la *Statue du Commandeur* dans la maison du Commandeur. Vous avez, avec cette pièce qui fit le tour du monde, rajeuni, renouvelé la pantomime, et notre ami Champfleury eût été heureux d'un tel succès, lui l'amoureux de Colom-

bine et de cet art mimé si amusant en sa naïveté ou, comme vous voudrez, en son raffinement.

Et, pantomimes ou monomimes, dialogues ou monologues, combien en avez-vous écrit de ces saynètes, qui amènent tour à tour le rire ou la terreur ! Je songe à *Polichinelle et la Mort* où je retrouve comme un écho des contes de mon enfance avec les prouesses du sergent La Ramée se moquant de la Camarde à la façon d'Ulespiegler.

Vous nous avez déjà fait connaître, avant les ombres du Chat Noir, s'il m'en souvient bien, les *Ombres chinoises* de votre père. Ces ombres traversèrent la rue et, de chez vous, entrèrent chez Salis. Peut-être est-ce à vous que nous devons cette vision exquise, la *Marche à l'Etoile*, et cet autre chef-d'œuvre, l'*Epopée*. M. de Vogüé salua le Chat Noir en pleine Académie. Je suis heureux de vous remercier publiquement de ce que vous avez fait pour la renaissance de cet art si regretté depuis la disparition du bon Séraphin.

Et savez-vous qu'en écrivant ces monologues vous reveniez tout simplement, non pas à l'enfance de l'art, mais aux origines mêmes du théâtre? Sans doute vous le savez, et ce n'est pas à vous qu'on apprendra ce qu'étaient les monologues antiques, ni même qu'on apprendra quoi que ce soit.

Vous avez ressuscité Susarion, oui, Susarion, ce bateleur qu'on nous donne comme l'inventeur de

la comédie et qui jouait seul ou avec Dolon des farces et des parades. Comédie ! Ceux qui ravalent le théâtre jusqu'à le considérer comme une façon de digestif ou d'apéritif avant le souper, ne se doutent pas qu'ils sont de l'avis des étymologistes. Il y avait en Attique, dès le temps de Solon — dit quelque part un professeur érudit, B. Jullien — des fêtes qui se terminaient par des festins ou plutôt par des orgies. On les appelait *Cômos*. Et les chants des cômos couronnaient ces festins. D'où « comédies » et ce fut alors que Susarion intercala dans les chants des récits, puis des dialogues, mais surtout des monologues, et le monologue, cet art de dessert, se trouve ainsi renouvelé des Grecs et date de Solon tout simplement. Le monologue faisait rire les Athéniens comme il amusa les Français du dernier siècle et comme il distrait encore ceux du nouveau. On ne s'imaginait pas qu'il eût tant de quartiers et de lustres de noblesse.

Aristote ne nous assure-t-il pas que Thespis n'employait qu'un acteur ? Point de dialogue sur le fameux char de Thespis. Seulement le monologue, le récit. Et le monologue, aujourd'hui, prend non plus le char, mais le sleeping-car de Thespis pour aller en province. La *Poétique* d'Aristote n'avait point prévu le chemin de fer et les comédiens pas plus que les auteurs ne respec-

tent l'unité de lieu. Mais vous le voyez, le monologue remonte haut, mon cher Eudel ; par l'antiquité tout au moins c'est un grand seigneur.

Le monologue, les ombres chinoises, la pantomime, voilà des plaisirs délicieux. On aimerait mieux avoir fait le *Misanthrope* que *Pierrot en Egypte* — une pantomime de mon enfance — ou même que *Pierrot pendu*, mais Molière ne s'amusait-il pas à des ballets et à des entrées de masques qui ne sont que des pantomimes et dont, peut-être, on ne devrait jamais priver ses « entr'actes » ?

Catulle Mendès qui a composé des pantomimes singulièrement suggestives, terrifiantes, écrivait hier sur la pantomime des lignes exquises d'une précision étonnante : « Qu'est-ce que la pantomime ? On répond : une comédie muette. Erreur ! la pantomime n'est pas muette ; elle ne parle pas moins que la comédie parlée ! seulement elle parle, voilà tout, d'une autre façon. Elle n'est pas le verbe qui fait du bruit, mais elle est un verbe d'attitudes, de gestes, de clignements d'yeux, de pincements de lèvres. » Et ce verbe spécial, Catulle Mendès nous l'a, si je puis dire, admirablement fait entendre en nous le montrant figuré, traduit par le geste.

Vous parlez aussi cette langue, mon cher Paul Eudel, et vous la parlez fort bien. Que de

jolies choses vous lui avez fait dire! J'ai connu Deburau, non pas le grand, l'ami de Napoléon Ier, le Talma de la farine, non, mais le fils, Charles Deburau, qui était charmant, élégant et fin. J'ai connu Paul Legrand, dont le fils joue aujourd'hui le pape Pie VII dans un mélodrame républicain. Deburau et Paul Legrand vous eussent applaudi, comme aussi Séverin et le jeune Franck et Sada Yacco et Charlotte Wiehe et cette belle Otero elle-même, qui incarnait dramatiquement naguères, dans un mimodrame de Jean Richepin, une impératrice mourante. La pantomime a ses artistes supérieurs, comme elle a aussi, avec vous, avec Champfleury et ses successeurs, des inventeurs extraordinaires. Extraordinaires et charmants !

Il m'est très doux de constater le rare mérite, l'ingéniosité, l'ironie de vos inventions, et de leur souhaiter autant de lecteurs qu'elles eurent de spectateurs. Vous êtes décidément un énamouré de toutes choses, le type même de l'amateur d'art et du curieux. Voyageant comme Sterne *A travers la Bretagne*, vous vous arrètez à l'Hôtel des ventes, ou vous étudiez le pittoresque argot de Saint-Cyr en revenant de la Bourboule. Tout en écrivant des saynètes qui, réunies ici, vont divertir les honnêtes gens, vous n'oubliez pas les travaux d'art, et c'est à Alger que vous publiez un très

beau volume l'*Orfèvrerie algérienne et tunisienne*, tandis qu'à Paris vous donnez ce *Théâtre* où plus d'une fois — dans le ballet de l'*Arbre d'amour*, estampe populaire du temps passé, revivifiée par vous, et dans l'amusant monologue de l'*Hôtel Drouot*, par exemple, — vous vous rappelez encore que vous êtes un critique d'art fort érudit et un collectionneur très averti.

Mais je suis certain que vous avez un faible pour le présent volume. L'homme qui a fait une pièce devient immédiatement un être spécial qui donnerait tout l'univers pour cette pièce. J'ai entendu un jour un général admiré, une haute intelligence militaire, me dire sérieusement : « Quel dommage que je n'aie pas écrit pour le théâtre ! Si vous saviez les idées que j'avais ! » Michelet aussi rêvait d'écrire des drames, et, au sortir d'une pièce de son voisin Meilhac, aux Variétés, j'ai surpris chez ce délicieux et profond esprit qu'était Jules Simon, le vague regret que sa dignité d'homme d'Etat le retînt loin de la rampe. Ses fils, du moins, ont, pour leur propre compte, réalisé son désir. Et vous avez raison de publier votre *Théâtre*, si varié, je le répète, si personnel, et de « faire du théâtre », comme on dit, puisque vous l'aimez. De ce théâtre d'art et d'atelier, de séduction et de choix, vous avez goûté le charme,

vous savez ce que sont les bravos. Vous avez beau annoncer de nouveaux volumes de voyages, vous reviendrez aux coulisses et aux divertissements qui attirent la foule et éveillent dans la salle ces applaudissements qui ressemblent à des crépitations de mitrailleuses. Je ne vous en blâmerai pas.

Vos épreuves, que je viens de lire avec un vif plaisir, sont pour moi le contraire d'un manuscrit et j'ai grande joie, mon cher Eudel — puisque vous avez insisté pour que le fisse — à devenir, cette fois, cette façon de régisseur spécial qu'est un préfacier — et à dire au public : Place au théâtre ! Au *Théâtre* de Paul Eudel !

Votre affectionné,

JULES CLARETIE

29 Novembre 1902.

COMÉDIES

POLICHINELLE

ET

LA MORT

COMÉDIE EN UN ACTE D'APRÈS CHAMPFLEURY

AVEC EVARISTE MANGIN

MUSIQUE DE GEORGES LAMOTHE

PERSONNAGES

POLICHINELLE	M. MONTROUGE
LA MORT.	Mlle GILBERTE

Représentée pour la première fois au Cercle Funambulesque
le 14 Janvier 1892

POLICHINELLE ET LA MORT

Jardin resplendissant de soleil. Printemps. — Au milieu de la scène, dans une charmille, Polichinelle ivre, ronfle, la tête sur la table. Il tient à la main une bouteille de vin. A droite, la maison de Polichinelle. Porte. — Au lever du rideau, la Mort entre par la gauche, s'avance en regardant Polichinelle. Elle va déposer sa faux derrière la tonnelle.

Ouverture. Musique.

SCÈNE PREMIÈRE

POLICHINELLE *dormant,* LA MORT

La musique continue.

LA MORT

Il dort sous ce berceau, lassé de sa paresse,
Oublieux et cuvant ses méfaits dans l'ivresse,
Polichinelle, enfin, je viens fixer ton sort.
A nous deux, fanfaron, je suis... je suis la Mort.

Au public.

Une Mort, sur ma foi, moderne et raffinée
Qui sait vivre et charmer même, quand il le faut,

Et pas si repoussante, et pas si décharnée,
Ni laide en sa pâleur, tenez voyez plutôt !

Elle écarte un peu ses draperies.

Ivresse, instincts pervers, et passion charnelle,
Tout me le livrera.

Elle prend une rose blanche à sa ceinture.

Parfum mystérieux,
Séduis, pénètre, enivre, et perds Polichinelle !
Coupable et condamné, qu'il tombe sous mes yeux !

Polichinelle grogne.

Il s'éveille, attendons... Compère... sans adieu.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE II

POLICHINELLE, LA MORT

POLICHINELLE, *se réveillant en sursaut, et se levant effrayé.*

A l'aide ! Hôlà ! *(Retombant sur sa chaise et fermant les yeux.)* Oh ! c'était un rêve ! Bien étrange par ma foi ! je voyais le commissaire, le gendarme et le bourreau qui dansaient autour de moi une ronde joyeuse en riant comme des fous, — de plus un énorme chat noir hérissait ses poils et enfonçait ses griffes pointues dans ma bosse... dorsale. Un chat ! Trahison... *(Rêveur.)* Au diable, après tout ! me voilà réveillé, frais et gaillard comme devant. Hippocrate a dit qu'il fallait se griser toutes les décades, moi, c'est tous les jours... par hygiène... Buvons encore...

Il boit et chante.

Quand je marche, la terre tremble ;
C'est moi qui conduis le soleil !

Parlé.

Ma bourse est vide, mais ma bouteille est pleine, on me fait crédit et l'on m'aime gratis. Si je m'écoutais, je boirais constamment et j'aimerais sans cesse... Mais je suis un sage... Je bois pour ne pas trop aimer, et j'aime pour ne pas trop boire... *(Regardant sa bouteille.)* Le vin est un soleil qui réchauffe le cœur et éclaire l'esprit. Et l'amour, donc! « Ah! mon petit Polichinelle, me disait tantôt Colombine, je n'aime et n'aimerai jamais que toi! » En ai-je assez fait des malheureuses! *(Se reprenant.)* des malheureuses?... à la fin, parce qu'au commencement!... Eh bien! polisson de Polichinelle! veux-tu que je te dise la vérité? Tu es irrésistible! Tu as tout pour toi..., jusqu'à deux bosses... Les plus favorisés n'en ont qu'une, mais moi...

Musique. — Il chante.

Dès le berceau, j'avais les bosses que voilà.
Oh! dit ma mère!
Oh! fit mon père!
Par l'enfer, par la mort, d'où peut venir cela?
Vite un savant qui nous l'explique!
Le savant vint bientôt et dit :
« Voici mon arrêt sans réplique,
Et la chose fera du bruit,
Car pour les heures de liesse,
L'enfant possède dès ce jour
La noble bosse de l'ivresse
Avec la bosse de l'amour! »

D'après cela suis-je coupable ?
Ai-je donc trop bu, trop aimé ?
Ma foi, j'en fais juge le Diable,
Qui je crois s'en est mêlé.

La vie est belle,
Polichinelle *(bis)*
Brave la Mort,
Polichinelle *(bis)*
Est le plus fort.

Parlé.

Le jour tombe, il s'agit de rentrer décemment et de souper copieusement. *(Regardant à gauche.)* Tiens, la maison n'est plus à sa place. Est-ce qu'on l'a démolie, par hasard ? Qu'on m'indemnise alors ! Elle était à droite... On l'a changée. Elle est à gauche maintenant ! Bon... ça tourne. Non, on l'a déplacée seulement, *(Regardant à sa droite.)* Ah ! la voilà !... *(Saluant.)* Bonjour, ma maison ; il me faut une clé pour y rentrer... La clé, où ai-je mis la clé ?... *(Il cherche à mettre la clé dans la serrure.)* Il me faut trouver la serrure... *(La Mort rentre et suit les mouvements de Polichinelle.)* Enfin ! je vais donc pouvoir souper !

Il chante.

La vie est belle,
Polichinelle
Brave la Mort !

La Mort, qui guettait Polichinelle, lui frappe doucement sur l'épaule, pose sa faux sous la tonnelle.

POLICHINELLE

Qui va là ?

LA MORT

Une dame de tes amies.

POLICHINELLE

Une dame ! Que me voulez-vous ?

LA MORT

T'emmener tout simplement.

POLICHINELLE

Ce désir me flatte, mais vous suivre de confiance, non !... On vous voit à peine.

Il veut soulever le voile de la Mort.

LA MORT, *écartant la main de Polichinelle.*

Indiscret !

POLICHINELLE

Comme cette main est froide ! *(A part.)* A qui diable ai-je affaire ? *(A la Mort.)* Votre voix m'est inconnue, Madame, il me semble que je n'ai jamais eu l'avantage de vous rencontrer.

LA MORT

Pardon, mon cher Polichinelle, j'étais à l'enterrement de ta femme.

POLICHINELLE

Ah ! vraiment !

LA MORT

Tu ne te souviens pas de m'avoir vue aux funérailles du Commissaire ?

POLICHINELLE

Ma foi ! je n'y étais pas.

LA MORT

Et ce pauvre notaire à qui tu n'as pas laissé seulement le temps de faire son testament ?

POLICHINELLE

Bah ! il en avait tant fait d'autres ! Vous vous intéressiez à ce notaire, Madame ?

LA MORT

Je conduisais le deuil.

POLICHINELLE, *à part.*

Mais, c'est une personne funèbre !

LA MORT

J'ai versé quelques larmes aux obsèques de ce malheureux gendarme.

POLICHINELLE

Moi pas.

LA MORT

Etait-il bien nécessaire de pendre le bourreau ?

POLICHINELLE

Ah ! permettez !... j'avais à choisir, ou de le pendre ou d'être pendu... je n'ai pas hésité... Etiez-vous bien aussi avec le bourreau ?

LA MORT

Il m'avait rendu quelques services...

POLICHINELLE

Le bourreau... vous seriez donc ?

LA MORT

La Mort !

POLICHINELLE, *avec un frisson.*

La Mort ! San Godeni ! je me disais aussi : A qui diable le bourreau a-t-il pu rendre quelques services ? Ah ! vous êtes la Mort ? Je n'avais jamais souhaité vous

voir... je suis enchanté... de faire votre connaissance... Et vous allez?...

LA MORT

Pas mal... et toi?

POLICHINELLE

Comme le Pont-Neuf... Seulement je meurs de soif... Voulez-vous que nous décoiffions ensemble une vieille bouteille?

LA MORT

Non, vraiment!

POLICHINELLE

Sans façon!

LA MORT

Merci bien!

POLICHINELLE

Vous avez tort... Je boirais avec plaisir en votre compagnie.

LA MORT

Le vin m'est contraire.

POLICHINELLE

Ah! moi! c'est l'eau... Voulez-vous entrer un moment chez moi pour vous reposer?

LA MORT

Je n'ai pas le temps, on m'attend de tous les côtés.

POLICHINELLE

Les affaires vont bien, alors?

LA MORT

Je ne me plains pas.

POLICHINELLE

Tant mieux, Madame, tant mieux! Mais vous avez

sans doute quelque chose à me dire... puisque vous m'avez arrêté ?

LA MORT

Je passais par ici... et voulais souhaiter le bonjour à mon ami Polichinelle.

POLICHINELLE

C'est bien aimable à vous !

LA MORT, *changeant de ton, très sévère.*

Trève de compliments... j'ai deux mots à te dire, parlons raison !

POLICHINELLE

Vous vous adressez bien, car malgré ma mauvaise réputation, il n'y a personne de plus raisonnable que moi sur la terre.

LA MORT

Ton esprit n'a-t-il pas honte d'habiter ce corps difforme et grotesque.

POLICHINELLE

Bien obligé, Madame, d'autres que vous s'en accommodent parfaitement.

LA MORT

La vie que tu mènes ne te fatigue pas ?

POLICHINELLE

Moi ! pas du tout.

LA MORT

Tu n'as donc jamais pensé à l'Eternité ?

POLICHINELLE

Oh ! pardon..., à l'éternité du plaisir.

LA MORT

La plus grosse bouteille se vide.

POLICHINELLE

Je ne le sais que trop, malheureusement !

LA MORT

Et cela ne t'a pas ouvert les yeux ?

POLICHINELLE

Jusqu'ici, les petites femmes les ont trouvés bien ouverts... bien pétillants...

LA MORT, *passant derrière Polichinelle.*

Je ne suis pas venue pour plaisanter, Polichinelle ; ton heure a sonné.

POLICHINELLE

A quel cadran, Madame ?

LA MORT

A l'horloge de la destinée.

POLICHINELLE

Je crois qu'elle avance beaucoup.

LA MORT

Il faut me suivre.

POLICHINELLE

En sabots... Permettez-moi au moins de changer de chaussures.

LA MORT

Tu as cinq minutes pour manifester tes dernières volontés.

POLICHINELLE

Ce sera vite fait, ma dernière volonté est de rester ici.

LA MORT

C'est impossible ! Allons ! en route.

POLICHINELLE

Prenez-vous à droite ou à gauche ?

LA MORT

Suis-moi, te dis-je.

POLICHINELLE

Je ne suis que mes fantaisies.

LA MORT

Fais ton paquet.

POLICHINELLE

Je voyage sans bagage.

LA MORT

Tu vas mourir.

POLICHINELLE

Vous me mettez déjà la mort dans l'âme.

LA MORT

Cesse de railler.

POLICHINELLE

Il faut bien rire un peu. Voyons, madame la Mort, est-ce qu'entre amis, il n'y a pas moyen de s'arranger ?

LA MORT

Tu as donc cru que j'étais ton amie ?

POLICHINELLE

Vous vous étiez présentée comme telle, et je pensais...

LA MORT

Assez de verbiage !

POLICHINELLE, *se mettant à genoux.*

Oh ! chère Madame, la vie est si belle, que je voudrais ne pas la quitter encore.

LA MORT

Tes prières sont inutiles, c'est en vain que tu voudrais te soustraire à ma puissance. J'emmène tous les jours des héros, des ministres et des rois.

POLICHINELLE

Les héros ont fait pleurer plus d'un mortel, moi, je les ai toujours fait rire ; un héros ne vaut pas Polichinelle.

Musique.

LA MORT

Vil bouffon ! *(Elle prend sa faux près de la tonnelle.)* Finissons-en ! *(Elle lui lance un coup de faux.)*

POLICHINELLE, *faisant la nique.*

Pas touché !

LA MORT

Es-tu touché cette fois ? *(Second coup de faux dans le vide.)*

POLICHINELLE, *faisant une gambade pour éviter le coup.*

Mais, alors, c'est la danse macabre !

LA MORT

Attends ! *(Elle frappe un troisième coup encore inutilement.)* Je vais te faire danser.

POLICHINELLE, *riant et chantant.*

Pan ! Pan !
Qui est-ce qui est là ?
C'est Polichinelle qui danse

Pan! Pan!
Qui est-ce qui est là ?
C'est Polichinelle que v'là !

LA MORT

Le drôle se moque de moi. *(Dernier coup de faux.)*

POLICHINELLE, *agitant son mouchoir.*

Tenez, Madame, je demande à parlementer. *(La musique cesse.)* Vous avez trop fauché aujourd'hui, vous êtes fatiguée. Voulez-vous accepter une trêve? J'ai une communication à vous faire.

LA MORT

Que veux-tu dire ?

POLICHINELLE

Savez-vous qu'on vous a calomniée? Je vous croyais décharnée, et pas du tout, vous êtes très gentille. C'est-à-dire qu'on vous aimerait si vous n'étiez pas si froide, si sévère...

LA MORT

Vrai! Eh bien! viens près de moi, nous causerons, ami Polichinelle.

POLICHINELLE

Vous n'aurez pas de rigueurs ?

LA MORT

Peut-être.

POLICHINELLE, *va s'asseoir avec défiance en regardant la faux.*

Mais avant, déposez, s. v. p., ce vilain instrument si désagréable aux humains.

LA MORT

Jamais, c'est ma toute puissance.

POLICHINELLE, *à part.*

Si je pouvais m'en emparer ! *(Haut.)* Mais il y a une suspension d'armes.

LA MORT

Pour te plaire, je veux bien t'obéir. *(Elle va poser la faux près de la maison, puis revenant vers Polichinelle.)* Alors, tu ne m'aimes pas ?

POLICHINELLE

Oh ! ce n'est pas la mort que je crains, c'est de mourir.

LA MORT

Poltron ! viens près de moi, approche.

POLICHINELLE, *s'approchant tout à fait.*

Je veux bien, seulement il faut s'entendre. Il me plaît de vivre pour aimer et non d'aimer pour mourir.

LA MORT, *ouvrant son manteau.*

Est-ce que je te fais peur ?

POLICHINELLE

Oh ! non ! Je vois que tout se perfectionne, vous êtes au goût du jour.

LA MORT

A ton goût ?

POLICHINELLE

Certes !

LA MORT, *cherchant à l'entraîner.*

Alors, viens... L'amour sera du voyage.

POLICHINELLE

Ce serait délicieux... si je savais où nous allons.

LA MORT

Que t'importe, puisque je te plais ?

POLICHINELLE

Eh bien ! soit ! Mettons-nous en route... mais, avant, scellons la paix par un gage.

LA MORT

Plus tard...

POLICHINELLE

Ecoutez-moi. Tout à l'heure, j'étais ivre de vin, je n'avais pas remarqué...

LA MORT

Quoi donc ?

POLICHINELLE, *à part.*

Soyons lyrique ! *(Haut.)* Tout ce qu'il y a en vous... de mystérieux, de charmant... Cette taille idéale... Ce regard triste et profond... Maintenant, c'est l'ivresse des sens qui s'empare de moi, c'est un élan irrésistible qui me jette à tes pieds. Je vais vers l'inconnu ; loin de moi les craintes vulgaires ! La passion me domine... m'enflamme, elle te réchauffera, c'est ton petit Polichinelle qui te le jure. Permets-moi de prendre... un baiser...

LA MORT, *se défendant plus mollement.*

Laisse-moi, Polichinelle, tu n'es pas raisonnable.

POLICHINELLE

Non, tu n'as pas d'amis, je serai le tien... mieux encore, ton amant !

Il la lutine et cherche à l'embrasser.

LA MORT, *le repoussant en minaudant.*

Plus tard...

POLICHINELLE

Ingrate, qui trouve l'occasion d'être aimée et qui la repousse ! Voyons, un baiser...

LA MORT

Non.

POLICHINELLE

Un seul...

LA MORT

Jamais !

La Mort, en se débattant, fait tomber sa faux.

POLICHINELLE, *s'emparant vivement de la faux.*

Enfin, je l'ai ! *(Il se recule de deux pas.)* Mon cher amour, vous ne pouvez plus vouloir ma perte et d'ailleurs vous voilà désarmée.

LA MORT

C'est une trahison !

POLICHINELLE

Une précaution.

LA MORT

Rends-moi ma faux, Polichinelle ; si tu la gardais, que deviendrais-je ? De tous les côtés on me réclame.

POLICHINELLE

Avec impatience ? j'en doute.

LA MORT

Tu as tort. Que de gens veulent se jeter dans mes bras.

POLICHINELLE, *ironiquement.*

Par amour, comme moi ?

LA MORT

Non, par désespoir. Veux-tu aussi faire attendre les gens qui ont des espérances ?

POLICHINELLE

Pour ça non, j'ai un oncle à héritage ! cet argument me touche ! Je rends la faux.

La Mort fait un geste pour la reprendre.

POLICHINELLE, *se reculant.*

A une condition !

LA MORT

Laquelle ?

POLICHINELLE

Vous ne chercherez plus à me faucher dans ma fleur ?

LA MORT

Soit. *(A part.)* Il faut céder... mais nous verrons.

POLICHINELLE, *lui tendant la faux.*

Prenez la donc votre toute puissance... mais pour les autres.

LA MORT

Merci, Polichinelle, et au revoir.

Fausse sortie.

POLICHINELLE

Le plus tard possible...

LA MORT

C'est convenu. *(A part.)* Tu vas voir !... *(Haut.)* Quittons-nous bons amis ; prends ce gage. *(Elle lui tend la rose blanche.)*

POLICHINELLE, *prenant la rose.*

Délicieux souvenir. *(Il respire la fleur longuement.)*

LA MORT, *à part.*

C'est ma revanche...

POLICHINELLE

Mais qu'est-ce que j'éprouve? Ce parfum m'enivre... uel trouble!... un souffle glacé m'enveloppe... A oi... le vin qui réchauffe... A moi... l'amour... la e... ah! cruelle... tu m'as trahi!... *(s'élançant rs la Mort.)* Vaincu... je suis vaincu par la Mort.

Il tombe aux pieds de la Mort.

LA MORT

Cette fois, tu es à moi, Polichinelle. Tu ne conaissais pas ce parfum empoisonné. *(Elle contemple olichinelle avec ironie.)*

AIR :

Comment, c'est toi Polichinelle,
Tantôt si fier et si vaillant;
Que devient ce cœur infidèle,
Tu n'as plus l'air si triomphant.
Orgueil, espoir, tout est par terre.
C'en est fait. Couic! il faut partir,
Voici l'heure du grand mystère;
Adieu le vin et le plaisir!

(Polichinelle tend les bras vers la Mort.)

Pourquoi te plaindre
Et pourquoi craindre?

est avec les morts des accommodements.

Polichinelle,
Ame rebelle,

Ecoute de ton cœur les tendres battements.
Je suis douce envers toi, comme une femme aimée.
Par cette rose, ami, ta fin est parfumée,
Je fleuris nos amours et tes derniers moments.
Ton trépas nous unit ; nous sommes deux amants !

La Mort tombe à genoux derrière Polichinelle. Elle lève son manteau et lui reprend sa rose.

POLICHINELLE, *se ranimant peu à peu et se mettant sur le coude.*

Pitié !... Je ne puis mourir ainsi... Les petits enfants ! je suis leur joie.

LA MORT, *raillant encore.*

C'est vrai, mon cher bouffon, tu ne pouvais disparaître... Les vivants te réclament...

POLICHINELLE

Pitié !

LA MORT, *tendant la main à Polichinelle.*

Je cède, relève-toi.

POLICHINELLE

Que deviendraient mes grands enfants ? Car, j'en ai aussi dans la politique, dans la littérature, les arts, la finance.

LA MORT, *riant.*

C'est vrai, ce serait un deuil général.

POLICHINELLE

Voilà de bonnes paroles.

LA MORT

Les tiennes m'ont aussi touchée. Le premier tu m'as parlé sans haine. Que veux-tu ? Dis-le ?

POLICHINELLE

C'est bien simple, je demande à vivre longtemps.

LA MORT

Je t'accorde davantage. Tu vivras toujours.

POLICHINELLE

Immortel ! Polichinelle est immortel !...

LA MORT

Fausse sortie.

Au revoir, Polichinelle de mon cœur !

Elle met les mains sur ses lèvres et lui envoie un baiser.

POLICHINELLE

Au revoir, ma vie ! *(La rappelant.)* Alors le pacte est signé, vous m'épargnez ?

LA MORT

Je te le jure !

POLICHINELLE

Bien vrai ?

LA MORT

La Vie trompe, la Mort jamais...

RIDEAU

LE CLAVECIN

COMÉDIE EN UN ACTE

AVEC BERTRAND MILLANVOYE

PERSONNAGES

FLORESTAN.	MM. MOREAU
L'ABBÉ.	GÉRARD
ESTELLE.	Mlle MYLO D'ARCILLE

Représentée pour la première fois au Théâtre du Parc,
à Bruxelles, le 16 Septembre 1892

LE CLAVECIN

La scène se passe sous Louis XV. — Décor de salon. — Ameublement somptueux. — A droite, premier plan, une table richement servie. — A gauche, second plan, un clavecin, sièges, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ, FLORESTAN, ESTELLE

Au lever du rideau, ils sont tous les trois à table : Florestan et Estelle placés chacun à un bout se tournent le dos et semblent fâchés ; l'Abbé, qui est au milieu d'eux, soupe consciencieusement sans paraître s'apercevoir que, seul, il fait honneur aux victuailles. Il remplit son verre, l'élève hiératiquement comme il ferait d'un calice et regarde avec béatitude le vin dont les rubis s'allument au feu des lumières. Puis, se tournant d'abord vers le marquis, ensuite vers la marquise comme pour les inviter à trinquer avec lui, ne réussissant pas à les tirer de leur attitude maussade, il sourit et se décide, en philosophe qu'il est, à vider seul sa coupe.

FLORESTAN, *à Estelle qui donne de vifs signes d'impatience.*

Vous êtes nerveuse, ce soir...

ESTELLE

Et vous bien désagréable.

FLORESTAN

Qui de nous deux a, le premier, cherché noise à l'autre?

ESTELLE

Vous.

FLORESTAN

Moi? Ah! par exemple!... j'en appelle à l'abbé.

ESTELLE

D'accord, que monsieur l'abbé se prononce.

L'ABBÉ

Vous voulez savoir ce que je pense?

FLORESTAN

Oui.

L'ABBÉ, *le verre à la main.*

Sur cette mirifique tisane?

ESTELLE

Il ne s'agit point de cela.

L'ABBÉ

Tant pis, madame la marquise!... c'est un des rares sujets que, foi de théologien, je puisse traiter avec éloquence.

ESTELLE

Vous vous moquez.

L'ABBÉ

Non pas.

FLORESTAN

Alors, ne vous dérobez point, répondez sérieusement à la question posée.

L'ABBÉ, *se levant.*

Mon cher, en ces matières délicates, j'ai l'habitude de m'abstenir, permettez-moi de n'y point déroger, et souffrez, l'heure étant déjà indue, que je prenne congé.

FLORESTAN, *se levant à son tour.*

Oh ! mais non ! vous ne partirez pas encore.

ESTELLE

Restez, nous vous en prions !

L'ABBÉ

Alors, déridez-vous un peu !...

FLORESTAN

Pardon !... Depuis six mois que nous sommes mariés, c'est la première fois qu'un conflit...

L'ABBÉ

Conflit ! c'est un bien grand mot pour une querelle futile. Le léger nuage qui vient d'occulter votre lune de miel va se dissiper dans un sourire et vous aurez oublié bientôt cette bouderie d'un instant.

ESTELLE

Je n'en ai pas moins raison.

FLORESTAN

Quel entêtement !

L'ABBÉ

Dieu me garde de juger entre vous, je finirais par être le seul à avoir tort.

ESTELLE

Pourquoi ?

L'ABBÉ

Parce que. Il y a des vérités qui n'ont pas besoin d'être démontrées.

FLORESTAN

Cependant...

L'ABBÉ

Choisi par vous comme arbitre, je devrais vous renvoyer dos à dos, ce que je ne veux pas ; je préfère vous voir la main dans la main. Or, ce rapprochement s'accomplira sans mon intervention... Laissez-moi donc me retirer.

ESTELLE

Oh non, pas encore !

L'ABBÉ

Ce « pas encore » est rassurant. Je me résous à rester, mais voici mes conditions : vous, madame la marquise, vous me ferez la grâce de quitter cette moue attristante bien que délicieuse, et vous, mon cher Florestan, le plaisir de changer de visage, car vos airs de bonnet de nuit sans coiffe me donnent l'envie d'aller dormir.

FLORESTAN

C'est dit !... Remettons-nous à table !

L'ABBÉ

A la bonne heure !... voilà qui est parlé !... Dans le

feu de votre dispute, vous vous êtes trop désintéressés du souper. En cela, vous eûtes gravement tort tous les deux. Quant à moi, je me suis prudemment coupé la parole en mettant les bouchées triples et en buvant pour quatre.

FLORESTAN, *gaîment.*

Mon cher abbé, je ne m'en suis pas aperçu, donc ça ne compte pas, recommencez.

L'ABBÉ

Impossible ! pour satisfaire aux lois de nature, on peut souper une fois, mais deux fois ce serait pécher.

ESTELLE

Vous aller vous ennuyer à nous regarder.

L'ABBÉ

Au contraire. Ce qui réjouit les yeux met toujours l'âme en liesse... Est-il spectacle plus attractif, plus régalant que celui d'une table bien servie ?

FLORESTAN, *qui s'est remis à table.*

Prenez place, alors. Vous nous aiderez bien à vider ce flacon de vieux vin ?

L'ABBÉ

Excellent, mais...

FLORESTAN

Vous n'en êtes pas à un doigt près ?

L'ABBÉ

Non... cependant...

ESTELLE

Ne vous gênez pas, monsieur l'abbé ; je prends la faute et la pénitence à mon compte.

Elle verse du vin dans le verre de l'abbé.

L'ABBÉ

Vous avez toutes les générosités, Madame.

ESTELLE, *lui tendant le verre.*

C'est de toute justice, puisque je vous induis au péché et que j'y prête la main.

L'ABBÉ, *prenant le verre.*

Le mot est joli. *(Retenant la main d'Estelle dans la sienne.)* Ma foi, je n'y résiste pas. *(Il baise la main, puis se tournant vers Florestan.)* Vous permettez ?...

FLORESTAN

Dame ! contre fortune, bon cœur.

L'ABBÉ

Quel époux résigné !... Et vous vous plaignez, Marquise ?

ESTELLE

Décidément, monsieur l'abbé, vous justifiez en tous points votre réputation.

L'ABBÉ

Quelle réputation ?

ESTELLE

Celle d'un homme spirituel et galant.

L'ABBÉ, *se mettant à table.*

A vrai dire, je serais mauvais anachorète ; j'aime le monde, la bonne chère et ne déteste point la compagnie des femmes aimables. Tout ce qui est beau et bon me plaît. Ainsi, en ce moment, c'est une joie pour moi de vous voir croquer ces cerises dont le rouge vif pâlit auprès de vos lèvres.

FLORESTAN

Charmant, le madrigal ! mais pas très neuf.

L'ABBÉ

On pouvait le rééditer plus mal à propos.

FLORESTAN

Edifiante modestie !

L'ABBÉ

Oh ! Oh !... Sur quelles ronces avez-vous marché aujourd'hui ?

ESTELLE

Laissez donc ! Monsieur est d'une humeur massacrante... Savez-vous pourquoi ?

L'ABBÉ

Non, mais il est inutile...

ESTELLE

Je veux vous le dire. La duchesse, qui donne une fête demain, nous a fait promettre, au marquis et à moi, de chanter.

L'ABBÉ

Eh bien ?

ESTELLE

Eh bien... nous ne sommes pas d'accord sur le choix des morceaux.

L'ABBÉ

Ce n'est que cela ?

FLORESTAN

Oui.

ESTELLE

Le cas est simple, vous pouvez le trancher.

L'ABBÉ

Mais...

FLORESTAN

Pas de mais !... En votre qualité de poète et de musicien, vous êtes excellent juge.

L'ABBÉ

Vous croyez ?

ESTELLE

Assurément. Je connais des romances et des vers de votre façon tout à fait délicieux.

L'ABBÉ

Vous me flattez.

FLORESTAN

Non pas !... Et si vous n'aviez de bonnes terres qui ne doivent rien à personne, vous pourriez, comme l'abbé Pellegrin, dîner de l'autel et souper du théâtre.

L'ABBÉ

Dieu m'en garde ! Je m'accoutumerais difficilement aux maigres festins, moi, qui suis « le matin catholique et le soir gastrolâtre ». Je n'entends courtiser les muses qu'à mes moments perdus, entre la messe et les repas.

ESTELLE

Ne vous dépréciez donc point. La duchesse a sur son album certain sonnet de vous que ne désavouerait aucun de nos auteurs à la mode.

FLORESTAN

Ah ! vraiment ! dites-nous-le, l'abbé ?

L'ABBÉ

Oh ! non... pas maintenant.

ESTELLE

Pourquoi ?

L'ABBÉ

Non est hic locus.

FLORESTAN

Au contraire, la poésie c'est très digestif.

L'ABBÉ

Vous y tenez ?

ESTELLE

Beaucoup.

L'ABBÉ

J'obéis donc. *(Il tousse.)* Hum... Je commence : *Sonnet*... C'est un sonnet.

FLORESTAN

Le titre ?

L'ABBÉ

Il n'y en a pas. J'ai pensé qu'il valait mieux annoncer simplement un sonnet. Ça rassure l'auditoire ; il est tout de suite fixé sur la durée du supplice.

ESTELLE

Inutile précaution. Nous sommes tout oreilles.

L'ABBÉ

C'est un bouquet à Chloris !... Voilà.

Je n'aime plus la liberté
Depuis que tu me l'as ravie.
Ma chaîne est ma seule fierté,
L'oiseau ne me fait plus envie.

Par tous les lys de ta beauté
Mon âme noble est asservie,
Et je tiens à ta royauté,
Belle Chloris, plus qu'à la vie.

Esclave, je me sens plus fort
Que les hommes et que le sort.
Tu n'as qu'à l'ordonner, ma reine,

Et je soumettrai l'univers
A ta puissance souveraine,
N'ayant pour armes que mes fers.

ESTELLE

Bravo !... c'est d'une grâce ! d'une élégance !

FLORESTAN

Tous mes compliments, l'abbé, vos vers sont exquis.

ESTELLE

Merci, monsieur l'abbé !... Les femmes sont plus sincères que les hommes. Quand elles disent le contraire de ce qu'elles pensent, c'est qu'elles ont à combattre le mensonge et plaident le faux pour savoir le vrai.

FLORESTAN

A quoi cela rime-t-il ?

ESTELLE

A rien. J'ai dit simplement ce que je voulais dire, à savoir qu'avec vous la dissimulation est de bonne guerre.

FLORESTAN

Je ne comprends pas.

ESTELLE

Tant mieux !

L'ABBÉ

Vous recommencez ?... Oh ! non, je vous en prie !

Vous allez m'obliger, pour ne pas vous entendre, à m'abstraire dans la dégustation de ce nectar cardinalesque que maître Rabelais a si irrévérencieusement dénommé l'eau bénite de cave... Grâce !... je finirais par y perdre tout de bon la tête.

FLORESTAN

Je n'en crois rien.

L'ABBÉ

N'empêche que si je vous faisais un sermon sur la paix et la concorde qui doivent régner entre époux vous m'enverriez prêcher ailleurs... Par pitié, si vous tenez à ce que je reste, épargnez-moi !

ESTELLE

Est-ce moi qui cherche dispute ?

L'ABBÉ

Assurément non.

FLORESTAN

Alors c'est moi ?

L'ABBÉ

Pas davantage.

ESTELLE

Je n'ajouterai qu'un mot pour clore le débat.

L'ABBÉ

Soit ! pourvu que Florestan s'engage à ne pas répliquer.

FLORESTAN

J'y consens d'autant mieux, qu'ignorant de quoi on m'accuse, je ne puis répondre.

ESTELLE

Je vais vous l'apprendre. Quand vous m'avez fait l'honneur de demander ma main, vous étiez tout feu, tout flamme. Vous ne parliez rien moins que de mourir si on vous la refusait.

FLORESTAN

Puisque je l'ai obtenue, ne me reprochez pas d'être encore de ce monde.

ESTELLE

Les premiers mois de notre union vous avez été parfait, je vous rends justice.

FLORESTAN

N'ai-je pas toujours pour vous les mêmes prévenances ?

ESTELLE

Oui, mais de plus en plus tièdes. Depuis quelques jours, vous vous montrez distrait, presque indifférent. De ce changement brusque d'humeur, ma tendresse prend ombrage. Un proverbe oriental que mon père citait souvent me revient à propos en mémoire : « Le feu peut s'éteindre, mais non se refroidir. »

FLORESTAN

Je m'explique de moins en moins...

ESTELLE

Vous ne faites pas grand effort pour cela. Laissez-moi achever.

FLORESTAN

Votre réquisitoire ?

ESTELLE

Si vous voulez. Je me défends et c'est mon droit.

Je ne veux pas subir la destinée de plusieurs de mes amies... Aimées et heureuses au début de leur mariage, elles n'ont pas tardé à se voir délaissées. Les hommes ont vraiment la partie trop belle. Cela est révoltant. Après une jeunesse diabolique, qu'ils qualifient d'orageuse, après nombre de campagnes galantes plus ou moins glorieuses, ces vainqueurs en rupture de conquêtes, se sentant las, aspirent aux joies calmes et pures du foyer conjugal. C'est ainsi qu'auprès des jeunes filles candides et ignorantes de la vie, ils arrivent, ruinés d'illusions, intoxiqués d'amour, demandant au mariage l'antidote.

L'ABBÉ

Qu'est-ce à dire ?... Si l'éclat de vos lèvres et de vos yeux ne trahissait votre triomphante jeunesse, Marquise, on vous prendrait pour une experte duègne. Cependant, la neige des ans n'a pas encore poudré vos cheveux. N'était leur blancheur artificielle, ils blondoieraient au soleil comme des blés. Antidote, toxique, quel horrible jargon !... Croyez-moi, laissez la science amère aux déshérités de la vie dont l'âme desséchée n'a plus chance de refleurir au printemps... On reconnaît aux expressions techniques dont vous venez d'accabler ce pauvre Florestan qui n'en peut mais, que vous êtes la fille d'un savantissime docteur et que vous avez plus souvent lu dans les livres que joué à la poupée... Prenez garde à vos paroles !... il y a des mots trop gros pour votre mignarde bouche. Il faut si peu de chose pour faner ou rider un sourire.

ESTELLE

Raillez, monsieur l'abbé, vous avez beau jeu ! Il est de bon ton, je le sais, de dauber sur les femmes

qui n'ont pas en tête que leurs atours. Si j'ai quelques lumières, je n'en tire aucunement vanité, mais j'ai bien le droit d'en user quand il s'agit de défendre la plus chère de mes affections.

FLORESTAN

Même en dehors de tout péril. Oh! je ne vous blâme pas, les méthodes préventives ont du bon et votre tirade de tout à l'heure ne manquait pas de justesse. Son seul défaut est de ne me toucher en aucune façon.

ESTELLE

En jureriez-vous ?

L'ABBÉ

Ne poussons pas les choses plus loin... Votre époux est un monstre qui mérite les pires châtiments... Pour un si noir forfait, les dieux païens l'eussent vite changé en bête. Aujourd'hui, ces métamorphoses ne sont plus à redouter.

FLORESTAN

Heureusement.

L'ABBÉ

Non, car à rester tels qu'ils sont, d'aucuns n'y gagnent guère.

FLORESTAN

Hein ?... dites-donc, l'abbé ! ce n'est pas une raison parce que nous avons été ensemble au collège...

L'ABBÉ

Ne vous fâchez pas, Florestan ! Il ne s'agit pas de vous ; comme homme d'esprit, vous avez fait vos preuves, en une fois et pour toujours.

FLORESTAN

Comment ?

L'ABBÉ

En épousant Madame... Maintenant, si vous ne voulez pas que je vous accuse de m'avoir attiré dans un piège, nous abandonnerons ce sujet.

FLORESTAN

De grand cœur.

ESTELLE, *à son mari.*

Cette conversation n'est pas de votre goût, je comprends cela, Monsieur.

L'ABBÉ

Je vous en prie, Madame !... Ne disiez-vous pas tout à l'heure que votre discussion avait eu pour point de départ le choix d'un morceau de musique ?

ESTELLE

Oui.

L'ABBÉ

La musique, un *Casus belli !*... C'est contraire à toutes les traditions.

FLORESTAN

En effet... mais si la légende parle d'un certain Orphée qui, aux sons de sa lyre, apprivoisait les tigres, elle ne souffle mot d'aucun dieu, d'aucun héros ayant eu le pouvoir de calmer les nerfs d'une femme trop sensible ou jalouse...

ESTELLE

Jalouse ! moi !... le ciel m'en préserve.

L'ABBÉ

Ne réveillons pas la chatte qui dort. Vous m'avez

demandé mon avis sur les romances que vous chanterez chez la duchesse, je suis prêt à vous le donner...

ESTELLE

En toute sincérité, n'est-ce pas?

L'ABBÉ

Je vous le promets.

ESTELLE

Sachez donc que le Marquis veut à toute force chanter le *Dieu ! qu'il la fait bon regarder...* de Charles d'Orléans... vous connaissez?

L'ABBÉ

Très bien. J'aime beaucoup cette chanson : les paroles et l'air en sont charmants.

FLORESTAN

Là, vous voyez!...

ESTELLE

Je n'y contredis pas... Seulement elle ne convient pas du tout à votre voix.

FLORESTAN

C'est ce que je conteste! Faites-nous le plaisir d'en juger, l'abbé.

L'ABBÉ

Volontiers.

FLORESTAN

Vous plairait-il, Madame, de tenir le clavecin?

ESTELLE

Ah! cela, non, par exemple!... Je n'ai pas le talent qu'il faut pour accompagner un virtuose de votre mérite.

FLORESTAN

Trêve d'ironie! Acceptez-vous?

ESTELLE

Non.

FLORESTAN

En ce cas, l'abbé, je vais vous mettre à contribution.

L'ABBÉ

Soit!... Commençons.

Florestan chante.

CHANSON DE CHARLES, DUC D'ORLÉANS (1)

Dieu qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse bonne et belle!
Pour les grands biens qui sont en elle
Chacun est prêt de la louer.

Par deçà, ni delà la mer
Ne sais dame ni demoiselle
Qui soit, en tous biens parfaits, telle,
Et c'est honte que d'y penser!

FLORESTAN

Eh bien! l'abbé, ai-je chanté aussi mal que la Marquise le prétend?

L'ABBÉ

En vérité, non, vous vous en êtes tiré très agréablement.

(1) *Dieu, qu'il la fait bon regarder!* chanson de Charles, duc d'Orléans (1415), page 12 du premier volume des *Echos du temps passé*, transcrits avec accompagnement de piano par J.-B. Wekerlin, en vente chez Durand et fils, éditeurs de musique, 4, place de la Madeleine, Paris.

ESTELLE

C'est beaucoup d'indulgence.

L'ABBÉ

Un critique sévère pourrait assurément chicaner sur quelques petites choses...

FLORESTAN

Lesquelles ?

L'ABBÉ

Je ne suis pas ce critique et me tiens, quant à moi, pour pleinement satisfait.

ESTELLE

Moi, je maintiens que vous n'y mettez ni le sentiment ni l'expression qui conviennent. Vous chantez beaucoup mieux l'*Idylle*, d'Haydn.

FLORESTAN

Souffrez que je ne partage pas votre opinion.

ESTELLE

Celle que vous avez de vous-même est sans doute trop bonne.

FLORESTAN

Moi ?

ESTELLE

Oui, vous ! puisque celle des autres ne compte pas. D'ailleurs, si je me trompe, l'abbé est là pour le dire. Chantez cette romance ; qu'il compare et se prononce !

FLORESTAN

Serviteur !... Le petit succès que je viens de remporter suffit à mon ambition. N'insistez pas ; cette

romance que vous aimez tant, je l'exècre ; je ne la chanterai pas, c'est résolu.

ESTELLE

Que pensez-vous, monsieur l'abbé, de cette obstination ?

L'ABBÉ, *s'interrompant de jouer.*

Moi ?... Rien ! Depuis quelques instants, par de mélodieux accords, j'essaie de vous rappeler au sentiment de la bonne harmonie... Hélas ! je n'y réussis guère.

FLORESTAN

Il ne faut désespérer de rien. Continuez donc, l'abbé ! Vous jouez à ravir.

L'ABBÉ

Merci... j'aimerais mieux entendre cette fameuse romance qui vous divise si fort.

FLORESTAN

Ce sera pour un autre jour.

L'ABBÉ

Pourquoi ?... Puisque votre odieux époux, Marquise, se dérobe, donnez-moi le régal à sa place.

ESTELLE

Vous le voulez ?

L'ABBÉ

Je l'exige.

ESTELLE

Je ne puis rien vous refuser... Voici la musique.

Elle chante.

IDYLLE D'HAYDN (1)

Ma mère veut me voir toujours
Dans mes plus beaux atours
« Chagrin ne sied au frais minois, »
M'a-t-elle dit cent fois !
« Un doux regard, un chant joyeux,
« A ta beauté siéraient bien mieux. »
Ce que me dit, ma mère, hélas !
Mon cœur ne l'entend pas !
Avec Lubin, il est parti !
Mon cœur est loin d'ici.

C'est en ces lieux que chaque jour
Il me parlait d'amour !
Qu'à nos soupirs l'oiseau des bois
Mêlait sa douce voix !
Regrets amers, vœux superflus !
Oiseau et cœurs ne chantent plus.
Ce que me dit l'oiseau tout bas
Mon cœur ne l'entend pas !
Avec Lubin, il est parti !
Mon cœur est loin d'ici.

ESTELLE

Votre avis, maintenant ? bien franchement !...

L'ABBÉ

Oh ! je n'éprouve aucun embarras à le donner. Ces deux morceaux me plaisent également...

ESTELLE

Oui, mais Florestan interprète mieux celui-ci.

(1) *L'Idylle*, d'Haydn, se trouve, page 131,dans les *40 mélodies*, paroles françaises de Jules Barbier, chez Durand et fils, éditeurs de musique, 4, place de la Madeleine, Paris.

L'ABBÉ

C'est possible!... Il ne saurait dans tous les cas le dire avec plus d'âme que vous. Laissez-lui donc chanter le premier puisqu'il le préfère.

ESTELLE

Non, monsieur l'abbé. Si je vous disais le vrai motif de sa préférence...

FLORESTAN

De grâce, dites-le! Je serai heureux d'en être instruit moi-même.

ESTELLE

Ne faites donc pas l'innocent. Il y a de par le monde certaine coquette de votre connaissance qui semble apprécier vos talents plus que de raison. Votre romance de prédilection est précisément celle qui a l'heur de la charmer, et j'ai encore dans l'oreille les louanges outrées qu'elle a eu l'audace de vous prodiguer en ma présence.

FLORESTAN

De qui voulez-vous parler ?

ESTELLE

Vous le savez aussi bien que moi. Inutile de la nommer. Or, comme elle sera demain chez la duchesse, je veux lui épargner la peine de se répéter.

FLORESTAN

En vérité, ma chère amie, vous perdez le sens. Par des suppositions malséantes, vous offensez gratuitement une femme digne de tous les respects.

ESTELLE

Vous prenez sa défense ?... A merveille!...

FLORESTAN

Ne peut-on être aimable sans être déshonnête ?

ESTELLE

Votre admiratrice, mon cher, a la réputation d'une fieffée coquette, et votre insistance à lui complaire m'afflige beaucoup. Si dans tout ceci, enfin, l'une de nous deux a le droit de se dire offensée, c'est moi !

FLORESTAN

Je vous en prie, l'abbé...

L'ABBÉ

Ah ! mais non, en voilà assez... Depuis une heure, vous me faites jouer un rôle !... Je prends mon chapeau.

ESTELLE

De grâce, ne nous quittez pas !

L'ABBÉ

Mais...

ESTELLE

D'ailleurs que mes soupçons soient justes ou non, il me semble qu'un désir de ma part devrait prévaloir sur toutes autres considérations, que mes caprices enfin valent bien ceux d'une étrangère, n'est-ce pas, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ

Madame, je me suis déjà récusé comme arbitre. Vous ne voulez céder ni l'un, ni l'autre, l'affaire est entendue. Il y a cependant un moyen de vous mettre d'accord.

FLORESTAN

Lequel ?

L'ABBÉ

Tirez à la courte paille.

ESTELLE

Jamais. Je tiens à ce que le marquis me fasse de son plein gré le sacrifice que je lui demande.

L'ABBÉ

Adieu !... Où est mon chapeau ?

ESTELLE, *se plaçant devant la porte.*

Ne partez pas, je vous en supplie !...

L'ABBÉ

Ce n'est plus de l'hospitalité cela, c'est de la séquestration.

FLORESTAN

Ne gémissez pas, vous serez libre dans un instant. Auparavant, ayez l'obligeance de vous remettre au clavecin. Nous avons à répéter un menuet chanté.

L'ABBÉ

S'il ne s'agit plus de vos maudites romances, j'en suis.

ESTELLE

Merci ! moi je ne suis pas en train de danser.

L'ABBÉ, *allant au clavecin.*

Allons, Madame, donnez au marquis le bon exemple ! Une concession en amène souvent une autre.

FLORESTAN

Vous parlez d'or, l'abbé... Consentez-vous, Madame ?

ESTELLE, *après une courte hésitation.*

Soit, je me rends.

MENUET CHANTÉ (1)

LUI

Je vous aime bien.

ELLE

Non, je n'en crois rien.

LUI

Croyez-en mon cœur.

ELLE

Vous serez trompeur.

LUI

Croyez-en mes feux.

ELLE

Ils sont trop douteux.

LUI

Jugez-en par vos beaux yeux.

ELLE

Non, non, non, non, c'est en vain,
Vous me quitterez demain.

LUI

Du tendre hymen le doux nœud
Vous prouvera mon feu.
Je vous aime bien.

(1) *Je vous aime bien,* menuet à deux, page 8 du troisième volume des *Echos du temps passé,* transcrits avec accompagnement de piano, par J.-B. Wekerlin. Durand et fils, éditeurs de musique, 4, place de la Madeleine, Paris.

ELLE

Non, je n'en crois rien.

LUI

Croyez-en mon cœur.

ELLE

Vous serez trompeur.

LUI

Croyez-en mes feux.

ELLE

Ils sont trop douteux.

LUI

Jugez-en par vos beaux yeux.

L'ABBÉ

C'est délicieux ! Vous dansez avec un charme…

ESTELLE, *à Florestan.*

Pourquoi me baisez-vous la main ? Ce n'est pas dans le menuet.

FLORESTAN

Non, mais votre grâce m'a touché et je veux signer la paix avec vous.

ESTELLE

Comment ?

L'abbé, qui n'a pas quitté le clavecin, reprend l'air du menuet.

FLORESTAN

Je capitule et j'accepte toutes vos conditions. Croyez-bien, ma chère Estelle, que la comtesse dont

vous me faites l'honneur d'être jalouse est aussi loin de ma pensée et de mon âme que je suis près de vous par les lèvres et le cœur.

L'ABBÉ, *à part et s'arrêtant de jouer.*

Que de choses dans un menuet !

FLORESTAN

Je n'aime que vous et jure de n'en aimer jamais d'autre.

L'abbé se lève et cherche son chapeau.

ESTELLE

Ah ! Florestan, je suis bien heureuse. Pardon de mes mauvais soupçons. Et la preuve que je m'en repens, c'est que je vous permets de chanter demain la chanson du duc d'Orléans.

FLORESTAN

Non, Estelle, je chanterai l'Idylle qui vous plaît mieux.

Il l'embrasse.

L'ABBÉ

Où est mon chapeau ?

FLORESTAN, *le lui donnant.*

Le voici.

L'ABBÉ

Merci !... Vous ne me retenez plus ?...

ESTELLE

Non !... mais combien d'excuses et de remerciements nous vous devons !... Sans vous, notre querelle durerait encore.

L'ABBÉ

Comment ?

FLORESTAN

Sans vous, nous n'aurions pu danser le menuet.

L'ABBÉ

Jeunes époux réconciliés, que Dieu vous garde !... Et faites graver ces mots sur votre clavecin : *utile dulci.*

RIDEAU

DOUBLE ÉPREUVE

COMÉDIE EN UN ACTE

AVEC BERTRAND MILLANVOYE

PERSONNAGES

PHILIPPE........................	MM.	COQUET
RAOUL........................		DUBREUIL
SUZANNE........................	Mmes	GINESTY
FANNY........................		BERTHY

Représentée pour la première fois en Juin 1894

(Tournée Dorval)

DOUBLE ÉPREUVE

La scène se passe de nos jours à la campagne.
Décor : un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, PHILIPPE, SUZANNE

RAOUL, *à Suzanne qui ferme le piano et se lève.*

Bravo, mademoiselle Suzanne !... Vous jouez avec un brio !...

PHILIPPE

Un talent !...

SUZANNE

A la campagne, on s'ennuierait à mourir, si on n'avait pas de piano. Je fais de la musique toute la journée.

RAOUL

Votre père doit être aux anges ?

SUZANNE

Non, il est aux bêtes, c'est-à-dire à la chasse. Mon père n'est mélomane qu'à Paris. Ici, ce n'est plus

M. d'Harville qu'on le nomme, c'est Nemrod. Il ne me tient guère compagnie que le dimanche. Les autres jours, il part de grand matin et ne rentre qu'à la nuit. Nous dînons ; il m'embrasse, puis va se coucher.

RAOUL

Quelle existence !

SUZANNE

Aussi, vous suis-je bien reconnaissante à tous deux d'être venus égayer ma solitude.

RAOUL

C'est à nous de vous remercier de votre aimable invitation.

SUZANNE

Oh ! pas de cérémonie !... Nous sommes, tous les trois, des amis trop anciens.

PHILIPPE

C'est vrai ! Il y a dix ans que nous nous connaissons. Nous étions encore au collège, Raoul et moi. Vous, vous portiez des jupes courtes.

SUZANNE

Dix ans, déjà !... Comme le temps passe !... Sommes-nous assez vieux, hein ?

Elle rit.

RAOUL

Oh ! les belles vacances, que nous avions alors ! Vous faisiez déjà de Philippe et de moi tout ce que vous vouliez... Nous vous aimions comme des fous... Et nous étions jaloux !...

PHILIPPE

Comme des tigres !

RAOUL

Plus d'une fois, nous en serions venus aux mains, si vous ne vous étiez interposée, et nous aurions fini par aller sur le terrain, si vous aviez témoigné à l'un de nous plus d'affection qu'à l'autre.

SUZANNE

Nous étions des enfants.

RAOUL

Assurément ; mais notre cœur avait déjà parlé. Pour un sourire de vous, nous aurions donné notre vie.

SUZANNE

Je constate avec plaisir que vous jouissez d'une santé parfaite et que vous êtes restés bons amis ; ce qui me dispense de tout remords.

PHILIPPE

Hélas !

SUZANNE

Pourquoi, hélas ?

RAOUL

Parce que nous vous aimons toujours ; parce que le malheur seul nous a rapprochés ; parce que vous nous avez désespérés, en acceptant pour fiancé M. Olivier Desroches.

SUZANNE

Est-ce ma faute ? J'avais et j'ai encore pour chacun de vous la plus vive et la plus franche amitié ; mais

vous ne représentiez, ni l'un ni l'autre, l'époux que je souhaitais ; tandis que M. Desroches...

RAOUL

Réalisait tous vos rêves, c'est entendu !... Mais cela ne l'a pas empêché, sous prétexte d'une mission dans l'Afrique centrale, de vous quitter quelques jours après vos fiançailles.

SUZANNE

Un ordre de ses chefs l'a obligé à partir.

RAOUL

Votre mariage devait être célébré à son retour et n'être retardé, selon ses prévisions, que de cinq ou six mois. Et demain, il y aura trois ans que vous n'avez reçu de ce sempiternel futur aucune nouvelle. Il n'est assurément plus de ce monde. S'il vivait encore, son silence serait inexplicable. Vous ne pouvez l'attendre indéfiniment. Il faudra bien que vous donniez raison au proverbe : « Les absents ont tort. »

PHILIPPE

D'ailleurs, vous nous avez déclaré que, si dans le délai de trois ans, M. Olivier n'était pas revenu, vous vous croiriez déliée vis-à-vis de lui et reprendriez votre entière liberté.

SUZANNE, *ironiquement.*

J'ai dit cela ?

RAOUL

Oui... Or, ce délai expirant demain, nous sommes venus dans l'espoir d'être agréés par vous et dans l'intention de demander officiellement votre main à M. d'Harville.

SUZANNE, *même ton.*

Tous les deux?...

RAOUL

Non : Philippe, si c'est pour lui que votre cœur se prononce; ou, moi, dans le cas contraire. Ne jouez pas sur les mots, vous comprenez à merveille.

SUZANNE

Et vous m'annoncez cela, sans préambule, monsieur l'avocat? Vous auriez dû m'y préparer. Ne craignez-vous pas que tant d'émotion... ?

PHILIPPE

Oh! vous vous moquez!...

SUZANNE

Moi? point!... mais j'ai une de ces envies de rire.

Elle rit aux éclats.

RAOUL

Oh! vous avez une bouche! et des dents!...

SUZANNE

Vraiment? M. Philippe n'a pas l'air d'en être aussi sûr que vous.

PHILIPPE

Oh! mademoiselle Suzanne!

SUZANNE, *d'un ton comiquement grave.*

Messieurs, vos sentiments me touchent et m'honorent; je suis extrêmement flattée de votre demande, mais...

PHILIPPE

Mais... ?

SUZANNE

Avec la triste expérience que je viens de faire, je ne m'exposerai pas à de nouvelles déceptions.

RAOUL

Vous n'avez pas à en redouter de notre part. Nous ne sommes pas des explorateurs, nous. Notre unique ambition est de mourir où le bonheur nous attachera.

SUZANNE

Vous n'êtes pas difficile. Sérieusement, je vous trouve bien gentils tous les deux, comme amis ; mais comme maris, vous manquez des qualités et... des défauts que j'aime... Et puis, je vous connais trop.

RAOUL

Pas assez, Mademoiselle. Votre jugement est révisable ; nous en appelons.

SUZANNE

Soit ! Mais si vous voulez que je revienne sur mon opinion, il faudra que vous vous prêtiez à tous mes caprices.

PHILIPPE

Dictez vos conditions, nous y souscrivons d'avance.

SUZANNE

Prenez garde, je vais vous imposer des choses folles.

RAOUL

Je vous ferai des vers, si vous l'exigez.

PHILIPPE

Moi, je marcherai sur la tête.

SUZANNE

Non, je ne veux pas vous demander l'impossible. L'épreuve que je vous propose est des plus simples : Raoul a la parole trop facile ; il ne prononcera plus un mot jusqu'à l'heure où nous nous mettrons à table. En revanche, il aura le droit de s'exprimer par gestes, à la condition de demeurer réservé et respectueux.

RAOUL

Mais je n'ai pas étudié la pantomime, moi ; je vais avoir l'air d'un imbécile.

SUZANNE

Ah ! tant pis pour vous !... Quant à Philippe, qui n'est point éloquent, je le condamne à dire tout ce qui lui passera par la tête. Il n'aura le droit de se taire que pour m'écouter si je l'interromps.

PHILIPPE

Oh ! vous m'interromprez... souvent... n'est-ce pas ?

SUZANNE

Je ne m'y engage point. Ce n'est pas tout : je lui interdis toute espèce de geste. Il devra rester immobile, les mains pendantes.

RAOUL, *riant.*

Le petit doigt sur la couture du pantalon.

SUZANNE

Ou les mains dans les poches, si vous préférez.

PHILIPPE

Devant vous, ce serait d'une tenue déplorable.

SUZANNE

Je vous permets cette incorrection. Acceptez-vous ?

RAOUL

Oui, puisque vous y tenez. Mais si ce n'est que pour le plaisir de nous rendre ridicules, je ne m'explique pas bien votre fantaisie.

SUZANNE

Elle n'est pas aussi déraisonnable que vous le supposez. Jugez-en. Avec votre habitude de plaider, mon cher Raoul, on n'est jamais à court d'expressions pour colorer ou déguiser au besoin, sa pensée. Je me méfie et ne veux pas me prendre à la glu de vos paroles. Plus d'artifices de langage ! En vous obligeant au mutisme, je spécule sur les maladresses de votre mimique, comptant bien qu'elles trahiront vos véritables sentiments.

RAOUL

Quel machiavélisme !

SUZANNE

Je vous tends aussi un piège, mon cher Philippe. Ah ! vous n'êtes pas bavard, vous ! Il faut vous arracher les mots de la bouche.

PHILIPPE

Je ne suis pas de ceux qui causent, c'est vrai : je suis de ceux qui écoutent. Vous dites de si jolies choses qu'il y a plaisir à les entendre, et quand j'ai dit : « Je vous aime ! » à mademoiselle Suzanne, j'ai tout dit.

SUZANNE

Sournois ! Vous voudriez vous faire passer pour un timide ?

PHILIPPE

Non, mais je n'ai pas la bosse du discours. Au collège, — je m'en rapporte à Raoul, — j'étais toujours le dernier en dissertation.

RAOUL

Et le premier en gymnastique.

PHILIPPE

Demandez-moi de gravir l'Himalaya, d'aller dans la lune en ballon, de traverser les océans à la nage, de faire le tour du monde à bicyclette, de porter à bras tendus la tour Eiffel, je suis prêt. L'escrime, la boxe, le trapèze, l'aviron, la pédale, tout ça me connaît ; c'est mon affaire. Quant aux fleurs de rhétorique et aux figures oratoires, je n'en tiens pas.

SUZANNE

Ne posez donc pas pour l'acrobate.

PHILIPPE

Je ne pose pour rien. Je dis simplement que j'ai plus de muscles que de salive ; que je ne suis pas avocat, mais sportsman.

SUZANNE

Sportsman ? c'est votre profession ?

PHILIPPE

Oui, ma profession... de foi.

SUZANNE

Alors, vous refusez de vous soumettre à mon épreuve.

PHILIPPE

Non, puisque ça vous amuse.

SUZANNE

Très bien ! Je vous accorde dix minutes pour vous recueillir, pour vous préparer. Nous commencerons à cinq heures précises. Permettez-moi de vous laisser ; j'ai besoin d'aller donner des ordres pour le dîner.

PHILIPPE

A quelle heure le dîner ?

SUZANNE

Sept heures.

RAOUL

On ne pourrait pas dîner plus tôt, aujourd'hui ?

SUZANNE

Oh ! impossible, Messieurs !

Elle sort en riant.

SCÈNE II

RAOUL, PHILIPPE

RAOUL

Qu'en dis-tu, Philippe ?

PHILIPPE

Et toi, Raoul ?

RAOUL

Je la trouve mauvaise.

PHILIPPE

Et moi donc !

RAOUL

Deux heures de pantomime !

PHILIPPE

Deux heures de laïus.

RAOUL

J'en attrapperai une crampe.

PHILIPPE

Et moi, une extinction de voix.

RAOUL

Vas-tu en dire des bêtises !...

PHILIPPE

Vas-tu en faire, des grimaces !...

RAOUL

Elle va se tordre, c'est certain. Bah ! nous rirons de nous avec elle et puis, je suis comme Don César de Bazan, moi ; j'aime beaucoup faire rire les femmes.

PHILIPPE

Ça nous rappellera nos bonnes parties d'autrefois, quand nous jouions aux jeux innocents...

RAOUL

C'était Suzanne qui donnait les pénitences... Elle s'y entendait déjà.

PHILIPPE

Nous perdons un temps précieux. Ne causons plus. Etudie tes gestes ; moi, je vais préparer ma harangue.

Il va s'asseoir et, le front dans les mains, prend une attitude méditative.

RAOUL, *à part.*

Harpocrate, dieu du silence, ne me trahis pas ! Pierrot, roi du geste, inspire-moi !... La déclaration ! ce n'est pas cela qui m'embarrasse ; je m'en tirerai tant bien que mal. La main sur le mamelon gauche, comme ça... une œillade langoureuse... comme ceci... plusieurs soupirs à la clef... Oh ! pas si fort ! j'aurais l'air de rendre l'âme ! Pour terminer, je me jetterai à ses pieds et la supplierai, les mains jointes... Ah ! dis donc, Philippe, tu vas pouvoir me donner un renseignement, toi qui es abonné au Cercle funambulesque. Par quel signe exprime-t-on le mariage ?

PHILIPPE

En posant le bout de l'index de la main droite sur l'annulaire de la main gauche, et y marquant la place de l'anneau. Tiens, de cette façon.

Il fait le geste.

RAOUL

Merci ! *(Il répète le geste.)* J'y suis, n'est-ce pas ?

PHILIPPE

Pas tout à fait, tu as l'air de te couper le doigt... A mon tour de te demander une consultation. Je sais à peu près ce que je vais dire, il n'y a que le commencement que je trouve pas.

RAOUL

C'est généralement ce qui nous arrive ; mais ne t'inquiète pas pour si peu ; si tu commences par la fin, tu finiras par le commencement, ça reviendra au même, à la condition de ne pas rater le milieu.

PHILIPPE

Diable ! c'est que je n'en suis pas très sûr, de mon milieu.

RAOUL

Eh bien, supprime-le.

PHILIPPE

C'est permis ? Oh ! mais ça va tout seul, alors... Merci !... Cependant, si je supprime le commencement et le milieu, il ne restera plus que la fin et ce n'est pas avec ça que je parlerai trois heures.

RAOUL

Tu te répéteras, parbleu ! Nous ne faisons que ça, nous, au Palais.

PHILIPPE

Je ne voudrais pourtant pas endormir Suzanne.

RAOUL

Oh ! quelle idée ! je la magnétiserai.

PHILIPPE

Dis donc, si je restais à court, tu m'enverrais le mot ?

RAOUL

Impossible ! je n'ai pas le droit de parler. Et puis, chacun pour soi, mon cher !

PHILIPPE

Ah ! c'est ainsi ? Eh bien, mon vieux, puisqu'on m'oblige à parler, je vais t'arranger aux petits oignons. Je vais t'éreinter dans les grands prix. Le voilà, mon milieu, je le tiens !

RAOUL

Tu ne feras pas cela ?

PHILIPPE

Non... je vais me gêner !... D'ailleurs, que voulons-nous ? Etre le préféré de Suzanne. En nous aidant mutuellement, nous ferions donc un métier de dupe. Tu as raison... Les coudées franches, chacun pour soi !

Cinq heures sonnent.

RAOUL

Voici Suzanne !

Suzanne entre.

SCÈNE III

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE

Vous ne vous plaindrez pas d'avoir attendu, Messieurs. J'arrive à l'heure sonnante.

PHILIPPE

Vous êtes d'une exactitude... impitoyable.

SUZANNE

Ah ! vous ne débutez pas galamment. Avant que je n'ouvre la séance, avez-vous, l'un ou l'autre, une observation, une requête à présenter ?

RAOUL

J'ai, relativement aux conditions de l'épreuve, une question à poser.

SUZANNE

Posez.

PHILIPPE, *à Raoul.*

Vas-y, poseur !

RAOUL

En me défendant de prononcer un seul mot, vous ne m'interdisez pas de desserrer les dents et de me parler à moi-même ?

SUZANNE

Non, pourvu que je ne vous entende pas.

PHILIPPE

Eh bien ! et moi ?... Est-ce qu'il ne me sera pas permis de me gratter le nez, si j'en ai envie, ou de me moucher, si j'en ai besoin ? Il y a des gestes nécessaires...

RAOUL

Contre lesquels il n'y a pas de loi.

SUZANNE

D'accord ! Mais tâchez de les éviter et faites en sorte que je ne les voie point... C'est tout ?

PHILIPPE

Un mot encore. Me condamnez-vous à parler pendant trois heures, sans boire ?

SUZANNE

Non. Firmin a des ordres. Vous serez servi dans un instant. Je ne veux pas non plus vous imposer le supplice de demeurer constamment debout. Vous aurez le droit de vous asseoir et de vous lever, quand il vous plaira.

RAOUL et PHILIPPE, *ensemble.*

Ah !... merci !...

SUZANNE

Enfin, vous serez chacun à votre tour sur la sellette, Pendant que l'un s'exprimera par le geste ou la parole. il sera loisible à l'autre de se reposer.

RAOUL et PHILIPPE, *ensemble.*

A la bonne heure !

SUZANNE

Et maintenant, commençons !... Je frappe les trois coups, comme au théâtre. *(Elle frappe trois coups avec ses mains.)* A vous d'abord, monsieur Philippe ; je vous écoute. Je m'assieds ici. *(Elle s'assied presque au milieu de la scène, à gauche de la table.)* Placez-vous à droite de la table ; vous, Raoul, par ici, près du guéridon.

Philippe et Raoul se rendent à la place qui leur est assignée.

Très bien ! Maintenant, ne bougeons plus !

PHILIPPE

Ce guéridon figurant ma tribune, permettez-moi de poser ma main dessus.

SUZANNE

L'attitude est bonne, n'est-ce pas, Raoul ?

Raoul exprime qu'il n'est pas de cet avis.

PHILIPPE

Si maître Raoul en a une meilleure à m'indiquer, je suis prêt à la prendre.

Raoul fait un signe de dénégation.

Je l'engage à se regarder ; il a l'air d'un de ces magots de porcelaine dont le balancier fait hocher la tête.

Raoul, furieux, exprime qu'il va se fâcher.

SUZANNE

Abstenez-vous, je vous prie, de ces comparaisons désobligeantes. Et tâchez de ne pas vous occuper de Raoul. Sinon, je serai forcée de vous rappeler à l'ordre.

Raoul fait un signe approbatif.

PHILIPPE

Soit ! mais que, de son côté, il se dispense de me critiquer ; ce n'est pas pour lui que je parle, je me soucie peu de son approbation.

SUZANNE

Ne vous fâchez pas, voyons !... Et abordez votre sujet... si vous en avez un.

Raoul tousse.

PHILIPPE, *d'un ton narquois.*

Une mauvaise toux !...

SUZANNE

En voilà assez ! Oui ou non, voulez-vous commencer ?

PHILIPPE

Je commence.

Il tousse, à l'instar des orateurs qui s'apprêtent à parler. — Raoul se dirige vivement vers lui et lui tend une boîte de pastilles.

A Raoul.

Merci, mon vieux, je n'en use pas ; l'eucalyptus, c'est bon pour toi !

SUZANNE

Vous êtes agaçant à la fin !

PHILIPPE

Mademoiselle, je ne m'amuserai pas plus longtemps

aux bagatelles de la porte, j'abandonne à ses pîtreries ce simiesque jocrisse et j'entre résolument dans la place. Je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vue. J'avais quinze ans, vous en aviez douze ; mais vous étiez déjà une petite femme accomplie, d'une grâce adorable, d'une coquetterie troublante et d'un esprit terrible. Belle, cela va sans dire. Vous aviez déjà une petite cour qui se disputait vos sourires. Vous vous moquiez de tous, mais si gentiment, qu'aucun n'a pu vous en garder rancune. Raoul et moi, nous étions parmi les plus assidus, les plus empressés. — Nous étions aussi, je crois, vos amis les plus proches. Vous n'aviez pas de secrets pour moi. A l'égard de Raoul, vous vous montriez réservée ; on ne se confie pas aux bavards, et il était de ceux — vous le saviez — qui ne peuvent se taire. On prévoyait qu'il tournerait mal... et il a tenu ce qu'il promettait.

SUZANNE, *sévèrement.*

Philippe !

PHILIPPE

Dame ! il est devenu avocat. Je n'insiste pas. — Avons-nous assez joué ensemble, au lawn-tennis, au croquet, à la corde, à colin-maillard !...

Raoul imite chacun de ces jeux au fur et à mesure que Philippe les énumère.

SUZANNE

C'est vrai.

Raoul exprime que Suzanne jouait aussi à saute-mouton.

A saute-mouton aussi ; j'étais un vrai garçon.

PHILIPPE

Avons-nous assez ri !... Oh ! le bon temps ! Je vous appelais Suzanne tout court et nous nous disions tu Si nous recommencions, dis ?

Raoul fait un geste de protestation.

SUZANNE, *riant.*

Raoul ne veut pas, mon ami.

PHILIPPE, *à Raoul.*

Tu nous ennuies, toi, espèce de pantin !

SUZANNE

Voilà une vilaine expression qui gâte tout à fait votre tirade idyllique.

Raoul exprime par gestes le proverbe : « Chassez le naturel, il revient au galop ».

Raoul prétend que lorsqu'on chasse le naturel, il revient au galop.

Parfaitement, fait Raoul.

PHILIPPE

Vous comprenez ça ? Eh bien, vous avez de la chance !

SUZANNE

Est-ce que le langage trivial vous serait familier, Philippe ?

PHILIPPE

Non, Mademoiselle. Mais il faut se résoudre à l'employer pour être compris de certaines gens mal stylés, qui ont plus de bagout que d'éloquence.

Raoul lui signifie : « Tu me paieras ça. »

SUZANNE

Philippe, vous abusez du droit de parole ; cela est

d'autant plus mal que j'ai désarmé celui que vous attaquez et qu'il lui est difficile de vous répondre.

PHILIPPE

J'aime mieux être un lâche qu'un imbécile, et je serais un sot, si je ménageais mon adversaire. En l'injuriant, en le calomniant même, je ne fais que remplir ma fonction : je plaide.

SUZANNE

Soit ! Mais il faut y mettre plus de mesure. Gardez l'offensive, mais tempérez vos violences et pesez mieux vos mots.

Raoul fait un signe d'assentiment et souligne les dernières paroles de Suzanne, en abaissant et en élevant successivement la main droite et la main gauche, de façon à représenter les plateaux d'une balance.

PHILIPPE

Très noble et toute belle présidente, je m'efforcerai de suivre vos judicieux avis. Toutefois, avant de reprendre le fil de mon discours, je vous demanderai la permission de retirer de ma poche ma main gauche pour la poser sur la table, à la place de ma main droite, où je sens courir des fourmis.

SUZANNE

Faites ! Vous devez avoir soif aussi ?

Elle sonne.

PHILIPPE

Passablement !

SUZANNE

Et vous, Raoul ?

« Oui » répond Raoul, d'un signe de tête et en s'épongeant le front.

Fanny entre, portant un plateau qu'elle dépose sur la table. Elle s'incline ensuite et sort.

SUZANNE, *à Philippe.*

Qu'est-ce que vous désirez ? Un verre de madère ou d'eau sucrée ?...

PHILIPPE

Du madère. Offrez l'eau à Raoul.

Raoul imite un chien qui aboie et fait mine de le museler.

SUZANNE, *riant.*

Raoul a raison. Vous devenez enragé, il va falloir vous museler. Allons, je vous verse à tous deux du madère. *(Elle tend un verre à Raoul qui le prend en s'inclinant, puis un autre à Philippe. Celui-ci ne le prend pas.)* Ah ! c'est juste. Vous n'êtes pas libre de vos mouvements, je vais vous faire boire. *(Elle approche le verre de la bouche de Philippe qui en profite pour lui baiser le bout des doigts.)* Ah ! mais, dites donc... c'est un geste, ça !

PHILIPPE

Non, Mademoiselle ; c'est un simple lapsus des lèvres. Je voulais les porter au verre et c'est par hasard qu'elles ont rencontré et effleuré le bout de vos doigts roses. Excusez-moi !

SUZANNE

C'est bon, menteur !... Qui se serait douté que vous étiez si hardi... Ah ! vous pouvez vous vanter de bien cacher votre jeu !...

Elle le fait boire.

PHILIPPE, *après avoir bu.*

A votre santé, Suzanne, et à notre prochaine union ! Si Raoul est sage, je le choisirai pour garçon d'honneur.

Raoul, qui est en train de boire, en avale de travers.

SUZANNE

Voilà que Raoul s'étrangle… Pauvre garçon !… *(A Philippe.)* Vous avez donc juré sa mort ?

PHILIPPE

Non, je veux d'abord qu'il assiste à notre mariage. Nous irons ensuite, si cela lui plaît, à son enterrement. *(A Raoul.)* Tu refuses ? je m'y attendais. Regardez donc, Suzanne, la figure qu'il fait… Il ne veut pas mourir… Le lâche !

Raoul fait un geste de menace.

SUZANNE

Tout beau, Philippe ! la plaisanterie est lugubre et je comprends qu'elle ne soit pas du goût de Raoul.

PHILIPPE

Allons, je lui fais grâce de la vie, puisque vous l'exigez. Vivez, Monsieur, et remerciez Mademoiselle. Sur ce, je m'assieds.

Il s'asseoit.

SUZANNE

A votre aise ; mais continuez, je vous écoute.

PHILIPPE

A quoi bon ? Je n'ai plus rien à ajouter puisqu'il est convenu que vous m'autorisez à demander, dès ce soir, votre main à M. d'Harville…

SUZANNE

Par exemple ! je vous le défends bien.

Raoul, qui exulte, se frotte les mains et esquisse un pas.

PHILIPPE, *désignant de l'œil Raoul.*

On dirait d'un singe qui rit ou d'un éléphant qui polke.

SUZANNE

Non, mon cher, votre procès est loin d'être gagné, en admettant qu'il puisse jamais l'être. Jusqu'à présent, vous n'avez rien dit de bien neuf.

PHILIPPE

Il y a si longtemps que je vous aime.

SUZANNE

Je le sais, mais je m'attendais à une déclaration plus... comment dirais-je ?

PHILIPPE

Vibrante... Que voulez-vous ? je n'ai jamais étudié les jeunes premiers, moi. Mais qu'à cela ne tienne, je serai lyrique.

Il se lève et déclame.

Suzanne, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là.

Parlé.

C'est moi.

Il continue à déclamer.

Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ;
Qui souffre, ver de terre, amoureux d'une étoile ;

Raoul s'est glissé, sans être vu de Suzanne et de

Philippe, derrière celui-ci et a subrepticement reculé la chaise sur laquelle il était précédemment assis.

Qui, pour vous, donnera son âme, s'il le faut,
Et qui se meurt en bas, quand vous brillez en haut !

SUZANNE

Mais, ce sont des vers de *Ruy-Blas* que vous me débitez là ?

PHILIPPE

Vous croyez ? C'est possible, mais je pourrais les avoir faits tout aussi bien que Victor Hugo ; je me suis rencontré plus d'une fois avec lui. *(A Raoul qui rit.)* Ce n'est pas la peine de rire comme une baleine. Certainement que je me suis rencontré avec Victor Hugo, et souvent même !... sur l'omnibus.

SUZANNE

Cette réminiscence est excusable ; elle prouve que vous allez quelquefois à la Comédie française.

PHILIPPE

Oui. *(Il va pour s'asseoir sur la chaise et s'assied dans le vide. — Se relevant.)* Mais je n'y prends jamais de billets de parterre.

Suzanne ne peut s'empêcher de rire, tandis que Raoul s'esclaffe.

SUZANNE, *s'arrêtant de rire.*

Vous vous êtes fait mal ?

PHILIPPE

Non... au contraire... Mais s'il m'était permis de porter la main... Il y a des gestes qui ne sont pas beaux, mais qui sont nécessaires.

SUZANNE, *riant.*

Allez ! je ne regarde pas.

Elle se retourne du côté de Raoul. Celui-ci indique que Philippe a cassé le verre de sa montre. — Philippe profite de ce jeu de scène pour se frotter le bas du dos.

PHILIPPE

C'est une farce d'avocat ! Je te revaudrai cela, maître Raoul...

SUZANNE

Pour vous remettre de cette grave émotion, Philippe, je vous autorise à prendre quelques minutes de repos... Asseyez-vous, Raoul ; l'épreuve commence pour vous. Dites-moi, par gestes, ce que vous avez à me dire. Je ne vous perds pas de l'œil.

RAOUL

Il s'incline, fait mine de tirer l'une après l'autre ses manches, comme s'il avait sa robe d'avocat et s'apprêtait à plaider. Il semble ôter sa toque et salue Suzanne. Puis il désigne Philippe, avec une expression très marquée de dédain. « C'est un fou ! » exprime-t-il. Il fait le geste d'une araignée qui tisse sa toile.

PHILIPPE, *traduisant le geste.*

Hein ? tu dis que j'ai une araignée dans le plafond ?...

RAOUL, *mimant.*

« Deux ». réplique Raoul, en élevant deux doigts. — (A Suzanne.) « Lui, se marier avec vous, ce serait risible ! Il vous ferait aller en vélocipède. Il aime la lutte, la boxe. Il vous reviendra les yeux pochés. Il vous battra même, pour s'entretenir la main. »

PHILIPPE

Dis donc, je ne suis pas plus batailleur que toi ; je n'ai jamais été condamné pour coups et blessures.

SUZANNE

N'interrompez pas.

PHILIPPE

Pardon, il insinue que je fais le coup de poing et que je serais capable de vous battre. C'est révoltant. Je sais mieux que lui qu'on ne doit pas frapper sa femme... même avec une fleur.

SUZANNE, *à Philippe.*

Silence ! *(A Raoul.)* Continuez !

RAOUL

« *Il est laid, mal bâti.* » — *Portrait, charge, selon le physique de l'acteur qui joue le rôle de Philippe.* — « *Moi, au contraire, je suis bien de ma personne ; j'ai de la tenue.* »

PHILIPPE

Tu ne te donnes pas de coup de pied. Il se croit beau, ma parole !... Suzanne, offrez-lui des violettes !

SUZANNE

Taisez-vous, Philippe.

RAOUL, *mimant.*

« *Vous, Suzanne, vous êtes adorablement belle. Votre visage est exquis. Vos yeux ressemblent à deux étoiles ; votre bouche est une rose au parfum enivrant ; votre nez mignon a l'air d'un papillon aux ailes déployées ; vos cheveux blonds comme l'or, quand ils sont déroulés, tombent jusqu'à vos pieds. Vos mains et vos pieds sont d'une exiguïté rare ; votre taille est d'une finesse sans*

pareille ; vous portez haut la tête ; vous avez la démarche d'une reine. Je vous aime. Mon cœur bat... Toc ! toc... comme un tambour. »

PHILIPPE, *à part.*

Ça s'appelle poser un lapin... qui bat du tambour.

RAOUL

« *Je me jette à vos pieds ; j'embrasse vos genoux. Je vous supplie, à mains jointes, marions-nous.* »

PHILIPPE

Répondez non, Suzanne !... Vous, la femme de ce marchand de phrases creuses ? Allons donc ! S'il avait du talent, passe encore ! Mais c'est un avocat de trente-troisième ordre. Chaque fois qu'il prend la parole, le prétoire immédiatement se vide... Un pneumatique que je recommande aux marchands de vélos !... Il ne reste pour l'écouter que les juges, qu'il endort, et qui ne se réveillent que lorsqu'il se rassied, pour infliger à son client le maximum de la peine.

SUZANNE

Philippe, vous êtes sévère !

PHILIPPE

Oui, mais juste. Et puis, vous fierez-vous à un homme qui fait métier de plaider indifféremment le pour ou le contre ; qui assiste aussi bien le voleur que le volé et qui ne pense pas un traître mot des misérables arguties qu'il débite ?...

RAOUL, *éclatant.*

Ah ! tu sais, tu commences par m'embêter, toi !

SUZANNE, *souriant.*

Oh ! mon cher Raoul, vous avez perdu la partie.

RAOUL

J'ai parlé, c'est vrai. Mais la patience a des bornes. Il n'était pas convenu d'ailleurs que j'aurais à subir de pareilles insultes. Pour y répondre, je n'avais plus que la ressource de me livrer à des voies de fait. J'ai préféré, par respect pour vous, rompre le pacte.

SUZANNE

Je reconnais que vous avez été vivement provoqué. Toujours est-il que vous avez manqué de sang-froid. Aux attaques de votre rival, vous ne deviez opposer que le dédain. Il est certain que Philippe ne vous a invectivé que pour vous mettre en colère et vous obliger à sortir de votre rôle. Vous avez donné dans le piège, tant pis pour vous !

RAOUL

Alors, Philippe triomphe ?

SUZANNE

Pas encore ! Il est sorti victorieux de cette première épreuve ; mais peut-être le battrez-vous à votre tour dans les nouvelles que je vous réserve ?

PHILIPPE

D'autres épreuves...

SUZANNE

Oui. Je vous dirai en quoi elles consistent. Vous restez plusieurs jours ici, n'est-ce pas ?

RAOUL, *à part.*

J'ai bien envie de partir demain.

SUZANNE

Vous ne répondez pas ?

PHILIPPE

Pardon!... Mais je ne voudrais pas abuser de l'hospitalité de M. d'Harville. Je ne comptais être des vôtres que jusqu'à après-demain.

SUZANNE, *riant.*

Je ne vous retiendrai pas de force, Messieurs; mais j'espère que vous aurez pitié d'une pauvre délaissée qui s'ennuie à mourir ici et que vous vous sacrifierez pour essayer de distraire un peu celle que vous nommez votre amie. Ceci dit, je vous laisse un instant ensemble, le temps de vous remettre de cette scène un peu chaude et de vous réconcilier. J'entends, quand je rentrerai, vous voir la main dans la main. Rappelez-vous qu'on ne doit jamais se quereller au jeu. A tout à l'heure.

Elle sort en riant.

SCÈNE IV

PHILIPPE, RAOUL

RAOUL

Je crois qu'elle se moque de nous.

PHILIPPE

C'est sûr.

RAOUL

C'est égal, tu t'es conduit avec moi, comme un véritable...

PHILIPPE, *l'interrompant.*

Pas d'injure!... Maintenant que j'ai la liberté de mes mouvements je te montrerai que j'ai la main prompte et sûre avec les hommes, ne fût-ce que pour t'ôter l'envie de dire que je bats les femmes.

RAOUL

Si c'est une affaire que tu veux, je suis à tes ordres.

PHILIPPE

Pauvre petit! je t'embrocherais comme un poulet. Je ne t'engage pas à me demander une leçon d'escrime. Quant au pistolet, sache que j'éteins une bougie à vingt-cinq pas...

RAOUL

Oh! tu ne me fais pas peur!... Quand tu voudras, mon cher.

PHILIPPE

Allons, calme-toi, j'ai tort. Oublions, toi, mes railleries; moi, tes grimaces. Faisons la paix. Au fond nous n'étions sérieux, ni l'un ni l'autre. Notre querelle a diverti Suzanne. C'est tout ce que nous voulions, n'est-ce pas? Ceci dit, laisse-moi me dégourdir les membres. Ta main?

RAOUL, *lui tendant la main.*

Tu as raison, nous serions sots.

Philippe lui serre la main à la lui broyer.

Mais tu vas me broyer la main, animal!

PHILIPPE

Ne fais pas attention; ce sont mes nerfs qui se détendent.

Il se met en garde et s'escrime avec sa canne contre la muraille.

RAOUL

Moi, j'ai besoin de me délier la langue : Tiens, je vais lire le journal à haute voix.

Il prend un journal sur la table, fait sauter la bande, le déplie et lit.

Lisons les faits divers ; il n'y a que cela d'intéressant. *(Lisant.)* « Qui donc a prétendu qu'il n'y avait « plus de grisettes ? Une jeune blanchisseuse de dix- « sept ans, Eulalie K... qui habitait, loin de sa « famille, dans les environs du Moulin Rouge s'était « éprise, il y a quelques mois, d'un petit joyeux du « boulevard Rochechouart, Oscar T... plus connu « sous le sobriquet : Le Casse-cœurs de la butte. Son « volage séducteur l'ayant abandonnée, la pauvre « enfant, dans un accès de désespoir, s'est rendue « dans un bar où elle a ingurgité coup sur coup « plusieurs absinthes pures. »

PHILIPPE, *jonglant.*

C'est navrant ! Elle en est morte ?

RAOUL

Non. Elle a passé la nuit au violon et a été remise en liberté sur sa promesse de ne plus attenter à ses jours et d'oublier l'infidèle Oscar.

SCÈNE V

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE

Eh bien ! vous vous êtes expliqués ; vous êtes redevenus bons amis ?

PHILIPPE

Oui, Suzanne. Il le faut bien, puisque vous persistez à nous rendre malheureux, l'un et l'autre. Notre sort étant le même...

SUZANNE

Vous n'avez pas à vous jalouser, c'est juste. Je ne veux pas cependant que vous gardiez un mauvais souvenir de moi. Vous me pardonnerez mes innocentes taquineries, n'est-ce pas ?

RAOUL, *continuant à lire le journal.*

On annonce une prochaine reprise, à la Comédie française, de *On ne badine pas avec l'Amour.*

SUZANNE

C'est une épigramme ?

RAOUL

Non, je n'invente rien. C'est une nouvelle de votre journal. Lisez vous-même.

SUZANNE

Je m'en rapporte à vous. Les journaux m'ennuient, Ils publient toujours le même roman. Voilà plus d'un mois que je n'en ai ouvert un.

RAOUL

Vous m'excusez d'avoir fait sauter la bande de celui-ci ? Cette lecture à haute voix m'a fait du bien.

PHILIPPE

Il avait besoin d'arborer son chiffon rouge.

RAOUL, *les yeux sur le journal.*

Ah ! mon Dieu !

SUZANNE

Qu'y a-t-il?... vous m'effrayez.

RAOUL

Je ne suis pas fou?... non!

PHILIPPE

Ne nous fais pas poser, voyons!

RAOUL

Oh! j'en ai la gorge sèche!... Je préfère que tu lises, toi... *(Lui passant le journal et lui soulignant du doigt le passage à lire.)* Tiens... là!

PHILIPPE, *lisant.*

« On se souvient du lieutenant Olivier Desroches, « chargé par le gouvernement d'une mission en Afri- « que centrale; on n'avait pas eu de ses nouvelles « depuis trois ans. Il passait pour avoir été massacré, « ainsi que ses compagnons, par les Touaregs. Il n'en « était fort heureusement rien. Le hardi explorateur « a su triompher de tous les obstacles, échapper à « tous les périls, et est revenu ces jours-ci à Saint- « Louis, après d'inénarrables aventures. On annonce « son prochain retour en France. »

SUZANNE, *qui a écouté très émue cette lecture.*

Ah! c'est mal, ce que vous faites.

PHILIPPE

Quoi?

SUZANNE

Vous vous mettez à deux pour vous venger de moi. C'est mal. Je n'ai pas cherché, moi, à vous faire de la peine; j'ai simplement voulu vous décourager. Vous,

vous me punissez cruellement d'une bien innocente plaisanterie.

RAOUL

Mais, pas le moins du monde. Philippe n'a rien lu qui ne fût imprimé.

SUZANNE

Il se pourrait ?

PHILIPPE, *tendant le journal.*

Voyez vous-même.

SUZANNE

C'est sérieux ?

PHILIPPE

Je vous le jure.

Il insiste pour lui faire prendre le journal.

SUZANNE, *le repoussant.*

Oh ! je vous crois, maintenant.

RAOUL

Quel dénouement... imprévu !

SUZANNE

Oh ! que je suis heureuse !

RAOUL

Nous devons faire contre fortune bon cœur et partager votre joie, Suzanne ; mais votre bonheur ruine définitivement nos plus chères espérances.

PHILIPPE

Il ne nous reste plus, à tous deux, qu'à porter le deuil de nos illusions et à nous exprimer mutuellement nos sincères condoléances.

RAOUL, *ironiquement.*

Ce qui me console, c'est que tu ne seras pas le mari de Suzanne.

PHILIPPE, *même ton.*

Pour le même motif, ta défaite me ravit.

SUZANNE, *riant.*

Vous êtes satisfaits ? Tant mieux ! C'est ma main que vous vouliez, Philippe, la voici ; Raoul, voilà l'autre.

RIDEAU

MONOLOGUES

TROUVILLE-DEAUVILLE

MONOLOGUE-REVUE

LE BAIGNEUR .... M. Galipaux, du théâtre du Palais-Royal.

Dit le 3 Septembre 1881

TROUVILLE-DEAUVILLE

Gravement.

L'année de la Comète… ce rien visible comme dit Me Babinet, le premier août — je suis parti pour Trouville.

C'était un déplacement pas gratuit — mais obligatoire. Songez-donc ! Plus d'eau à Paris — quand il y en a tant encore ici.

Avec emphase.

Du reste, je voulais depuis longtemps aller voir la mer… la mer soulevant sa poitrine en fureur, regarder la vague qui déroule sur la plage ses volutes écumantes — vivre en philosophe et penser — seul ! — en face de l'immensité.

Pensif.

Il y avait longtemps que ça me grattait…

Gaiement.

Vous allez voir comment j'ai rempli mon programme :

Je prends le chemin de fer à la gare… à la gare

qui emprunte son nom à un Pâtre célèbre, grâce à un mélodrame très connu.

Un wagon plein !… Ce n'est pas gai. — Je me dis : « Essayons des subterfuges les plus vulgaires. »

Mouvements précipités.

Je remplis les banquettes de paquets — et je frotte la semelle de mes bottines d'une odeur de moi seul connue et… temporairement désagréable.

Puis je me mets à la portière.

Fredonnant.

Rien n'y fait. *(Avec désespoir.)* Le compartiment est plein !

Nous partons ! *(Imitant le bruit d'un train qui se met en marche.)* Flou !… flou !… flou !…

Cherchant une bonne position.

Diable ! il fait rudement chaud, — satané soleil, — je cuis !

Finement.

Je vais user d'un excellent moyen que j'ai lu dans un *Conseil par Jour* du *Figaro*.

Je prends un gros volume et, pour me rafraîchir, je lis la retraite de Russie, — au passage de la Bérésina.

* * *

Se frottant les mains.

J'arrive enfin à Trouville *(avec mécontentement)*, les yeux et la gorge pleins de charbon de terre !

Je devais avoir l'air de Dupuis — dans *les Charbonniers.*

Vivement.

Je saute dans un omnibus !

Je descends à l'hôtel de... pas de réclame... et je deviens *(gravement)* le Monsieur du trente-sept !

D'un air de satisfaction.

Me voilà donc à Trouville-sur-Mer ! *(Humant.)* Je sens l'air salin qui réconforte mes poumons... Robinson abordant dans son île n'était pas plus heureux que moi...

Que faire d'abord? — Où porter mes pas ?

Je sors *(regardant de tous côtés),* je me mets à flaner le nez en l'air, à l'aventure, comme un chien errant.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, j'adore ça !

Ah ! voici la rue des Bains — chauds pour les baigneurs froids, — la rue des Dunes... — trop de maisons dans ces dunes, — la rue de Paris, avec des succursales des magasins de l'avenue de l'Opéra, — ce qui est tout à fait couleur locale.

J'admire partout... la largeur des trottoirs et je vois un tas de petites ruelles tortueuses avec des maisons qui ont l'air de vouloir grimper les unes sur le dos des autres — pour mieux voir la mer.

Je fais des découvertes — comme Christophe Colomb. — Je m'arrête devant la Villa Myosotis... baptisée par une imagination poétique — la Villa aux Ours... où doivent demeurer des mondains, on y dan sait ! — le châlet Crusoé... pas solitaire du tout ! — le Châlet (tout simplement) habité par un amateur de la musique d'Adam... probablement — et la Bick-hock — par quelqu'un qui aime à rire, bien certainement — je n'en sais rien — mais j'en suis sûr !

J'arrive sur le boulevard des Italiens *(vivement)*, non, des Planches, à l'heure du défilé des élégantes.

Gestes d'étonnement.

Dieu !... Quelles toilettes — des *déjeûners de soleil*, des ombrelles rouges comme des coquelicots ! des éventails de la dimension d'un petit paravent !

Les costumes *(hésitant)* sont bien un peu... collants, mais, vous le savez, *(mettant sa main en avant)* depuis que la figure disparaît sous les immenses chapeaux... *(regardant de côté)* il faut bien montrer quelque chose.

Les chapeaux... parlons-en. *(Comptant sur ses doigts.)* Il y a des paillassons bien bon marché — O Sainte Mousseline de Sardou ! — ils coûtent quatre sous, mais on y met... cent francs de garnitures.

Décrivant un geste autour de sa tête.

Il y en a d'autres, comme des moulins à vent pour l'envergure, avec des panaches blancs qui font de loin l'effet de la fumée d'une locomotive.

Puis les petits chapeaux sans doublure ni galons, des feutres anglais verts, blancs, bleus, rouges, voire même noirs. — *(Faisant le geste de verser.)* Très pratiques ces petits chapeaux. On s'en servira à la fin de la saison pour filtrer les sirops.

Où la mode s'arrêtera-t-elle ? ô mon Dieu !

*
* *

Depuis un mois que je suis ici, je connais Trouville par cœur.

Voulez-vous que je vous parle du bain ?

Clignant de l'œil.

J'ai fait là-dessus des observations. Je vais en rentrant les soumettre à l'Académie des Sciences morales et religieuses — mais vous en aurez la primeur.

J'aurais bien voulu pénétrer dans le quartier des dames. — Impossible ! *Il est défendu expressément...* Vous avez lu l'affiche ?

Avec découragement.

Un gardien qui ne plaisante pas avec la consigne, m'a fait rebrousser chemin. — Bien surnommé le père la Pudeur !

Implorant le Ciel.

Je vous envie, O Vieillards de la Chaste Suzanne !

Mystérieusement.

Je n'en ai pas moins fait quelques petites remarques. — Vous ne les répéterez pas ? — Je vais vous les dire.

Il y a des costumes de bain pour tous les goûts — des collants, des demi-collants et des vagues — chut : il y a même des corsets de bain ! Ça, c'est tricher.

Il y a des maigres qui sont comme ça ; *(signe perpendiculaire.)* — des fausses maigres à qui le lait Mamilla a parfaitement réussi ; *(indiquer un contour du doigt.)* — et des grosses mères *(geste circulaire)* que leurs enfants suivent à l'eau comme des petits cannetons. — C'est touchant !

Du doigt.

Je suis observateur — aussi que de petits manèges j'ai surpris en catimini !

BIBLIOTHECA

Riant.

Ah ! ah ! Elles sont coquettes les petites baigneuses ! Font-elles assez de petites mines, en entrant dans l'eau ? *(Exclamations entrecoupées.)* « Oh !... oh !... oh ! la, la !... oh !... *(Frissonnant.)* Dieu que c'est froid ! »

Frappant dans ses mains.

Quelques-unes sont-elles assez galbeuses ! celle par exemple *(se retournant)* qui tourne... le dos à la mer, pour commencer, — *(se secouant)* celle qui rentre à sa cabine en chien mouillé, et les Anglaises — toutes des Vénus sortant — *de Londres.*

Bon ! en voilà une qui arrive au bord de la plage. Attention. Pif ! Paf ! la voilà qui pique une tête dans la vague !

Bravo ! — *(En aparté.)* Oui, oui, mais elle a vu dans la galerie tous ses valseurs de la veille.

Cherchant du regard.

Tiens — en voici une autre *(se renversant)* qui fait la planche pour montrer — qu'elle n'en est pas une !

Toutes très drôles !

*
* *

Interrogeant la salle.

Faut-il parler de ces messieurs ? — Oui. — Côté des caleçons et absence complète de peignoirs. — Voyons. — Vous connaissez tous le gros monsieur haletant, cramoisi, qui souffle comme un phoque en sortant du bain...

Eh ! bien... mais chut !... il est dans la salle. *(Le*

désignant du doigt.) Là, et il m'implore du regard... Je n'irai pas plus loin... Rassurez-vous, Monsieur.

Et le petit Comte de trois étoiles qui a un si beau torse, une jambe si bien cambrée. Il se baigne, lui, pour impressionner une riche héritière.

Ayant l'air de regarder quelqu'un.

Voyons, Monsieur, la main sur la conscience, n'est-ce pas vrai ?

* * *

Mais nous avons eu des fêtes — des Régates internationales.

Elles ont eu lieu si loin, si loin... qu'on n'y distinguait pas grand'chose. Rien d'étonnant, il paraît que la fête avait lieu seulement... pour la Commission.

Quelques enragés cependant ont pu voir, eux ! — Ils avaient des télescopes longs comme ça et ils étaient tout près des Phares... Vous savez ces grands chandeliers qui sont là comme de grands points d'exclamation... au bout de ces deux jetées qui ressemblent à deux grands bras cherchant à embrasser les navires qui rentrent.

* * *

Ah ! par exemple ! les courses, c'était mieux.

Elle avaient lieu à Deauville, où l'on met les châlets dans des écrins de bois pendant l'hiver, — il y en a

tant sur la plage, que pour leur faire place, la mer a cru très poli — de se retirer.

Se grattant le front.

Qu'ai-je donc vu?

Ayant l'air de se souvenir peu à peu.

Oh! toujours la même mise en scène! A travers un brouillard, des chevaux qui passent comme des éclairs, des jockeys multicolores, gros comme des écureuils, — des favoris sur lesquels on parie et qui trompent tout le monde, — et les jours de pluie, des parapluies qui émaillent la prairie comme de gros champignons noirs.

Au pesage — un marécage! — des bookmakers... « Voyez la cote! — Voyez la cote! » Ils étaient tous là, rangés en demi-cercle... derrière eux un poteau qui ressemblait à une potence toute prête pour les pendre et un tableau sur lequel ils indiquaient la quantité de louis qu'ils avaient l'intention de vous prendre — honnêtement.

Ah! pas très intéressant le steeple-chase!... les *six petites chaises*, comme disait une dame derrière moi, dans la tribune. Pas de graves accidents! — Ce n'est pas gai du tout ainsi.

*
* *

Non, franchement, n'êtes-vous pas de mon avis? n'ai-je pas pour beaucoup de motifs, le tort d'avoir raison?

Le clou de la saison? C'est le nouveau Casino. Avec

son Grand Parc, sa végétation tropicale, il a été le rendez-vous continuel du high life. Eh bien ! l'année prochaine... quand nous y reviendrons... il sera devenu le Palais enchanté des mille et une nuits.

Là, vrai, le Directeur, — il n'est pas dans la salle et vous ne le lui direz pas ?... il a un truc tout particulier pour mener ça.

Il a pris pour chef d'orchestre Hubans *(geste en hauteur)*, qui est le plus grand de tous les chefs d'orchestre.

Les deux frères Lamoury, ces deux virtuoses de primo cartello.

Il a eu le dessus du panier des théâtres de Paris — les deux demoiselles Legault, Maria et Angèle... *Marie-a-le-go*-sier merveilleux dans son *Eclat de Rire*, — et sa sœur, elle chante comme un *Ange elle !*

Verbeck, un prestidigitateur très fort qui a promis... de s'escamoter lui-même à la fin de la saison.

Puis un certain Galipaux — un premier prix du Conservatoire ! Quant à celui-là, je ne veux rien en dire, il est un peu de mes amis et j'en dirais trop de mal. On le lui répéterait et il se fâcherait avec moi.

***

J'allais oublier l'essentiel.

Quand il n'y a plus de courses à Deauville — il y en a toujours au Grand Parc.

Foxwall, Tristan, Albion... les *Petits Chevaux* où l'on gagne des poules et les petites toupies — où l'on gagne... des torticolis.

Attention. *(Gestes significatifs.)* « Nous roulons ! « C'est une poule d'honneur ! C'est cent dix francs « au gagnant ! Voyons... Le dernier numéro ? »

D'un air de contentement.

Je m'y suis bien amusé. Oh ! là, bien amusé... *(triste)* j'ai perdu tout le temps.

A chaque instant il fallait plonger sa main dans sa profonde.

Vous connaissez ça.

Se retournant.

« Le changeur s'il vous plaît ? »

Frappant sur sa poche.

« Messieurs, nous allons recommencer ! Qui veut des numéros ? »

Ah ! mais non... je me sauve — je rentre chez moi...

Il y a trente jours que je viens ici, j'ai épuisé la coupe de tous les plaisirs.

Je suis sur les dents... Je retourne à Paris.

Là, au moins, je pourrai me coucher de bonne heure.

FIN

L'HOTEL DROUOT

MONOLOGUE

L'AMATEUR............ M. GALIPAUX, du théâtre du Palais-Royal.

L'HOTEL DROUOT

Il entre, un tableau sous son bras et un catalogue à la main.

Je sors de l'hôtel des Ventes. Le bibelot, c'est mon fort... je viens de faire une trouvaille... un petit Rubens ! rien que cela ! une esquisse seulement. Ce n'est pas grand, comme vous voyez. *(Montrant le tableau.)* Mais c'est bien joli. Aussi personne n'en voulait.

Ah ! je suis un malin... je connais tous les tours... il y a des nigauds qui se laissent prendre. Ce n'est pas moi. Que de financiers qui achètent des Rembrandt peints aux Batignolles ou des Raphaël brossés à Barbizon ! Il n'en manque pas de connaisseurs... qui ne s'y connaissent pas et des pigeons qui aiment qu'on les plume.

Moi, je suis froid, je me possède.

Ce devait être un bon tableau. On l'a tant éreinté hier à l'exposition. *(Regardant le tableau.)* Occasion unique ! Pas d'amateurs sérieux dans la salle... excepté moi ! Des marchandes à la toilette avec des robes graisseuses, des chapeaux fanés et des figures fripées... non, c'est le contraire — puis un petit vieux

râpé qui vient toujours là pour se chauffer. Il dévorait les tableaux des yeux comme pour y chercher des billets de banque.

Le tableau passait de mains en mains, je le regardais d'un air distrait tout d'abord, j'étais boutonné : « Pas d'émotion, me disais-je, tais-toi, mon enthousiasme. » J'éreintais le tableau tant que je pouvais : « Ça, un Rubens ! quelle croûte ! Je n'en voudrais pas pour rien !... » Je n'en pensais pas un mot.

Mon voisin avait une énorme loupe. « Je demande à revoir, disait-il. » Il m'agaçait, ce vieux-là. Je l'aurais étranglé.

Quand on a vu que je me grattais le nez, — c'est ma manière de pousser — le crieur m'a fait un signe d'intelligence. *(Emu.)* Brave jeune homme !... J'ai deviné qu'il me recommandait le tableau. Le commissaire priseur, homme charmant, a pris son plus gracieux sourire.

— En voulez-vous ! non ? plus ? non ?

Il s'essuie le front.

J'étais inquiet, remuant, j'avais le frisson de la fièvre. Mon pouls battait fortement.

— Personne ne dit mot, j'adjuge !

Et le marteau de Damoclès tomba.

— Pas cher, dit l'officier ministériel.

— Cela vaut le cadre, murmure le vieux.

Raseur, va !

Enfin, il est à moi ! Enfoncés, les marchands ! Ce tableau, mais je l'aurais poussé... toujours !

Je n'ai jamais payé quelque chose avec autant de plaisir...

Je m'enfuis comme un voleur... et me voilà !

Il respire et s'assied après avoir posé le tableau sur une table.

Je l'ai payé mille francs ! je le revendrai dix mille... Ah ! dame, c'est comme ça ! quand on s'y connaît.

Regardant la toile avec amour.

Est-il assez coquet, ce petit tableau ! Quel génie, ce Rubens ! C'est mon peintre. Il n'y a que lui. Michel-Ange ! Peuh ! toujours le même, je suis content qu'il soit mort ! *(Retournant le tableau plusieurs fois.)* Par exemple, faut le mettre dans son jour. Cette femme ! c'est un rêve asiatique ! Elle sort de son cadre ! *(Prêtant l'oreille.)* On dirait qu'elle va parler. Ecoutons !

Il colle son oreille sur la toile.

Le paysage est d'un vaporeux !... Il y a des lointains !... C'est tout bonnement une merveille !

Je le placerai sur la cimaise dans ma galerie, j'y mettrai des rideaux verts... je ferai enrager les bons petits camarades.

Mettant le pouce dans l'emmanchure de son gilet.

— Eh bien ? comment le trouvez-vous ? Je l'ai acheté dix francs... à la ferraille... C'est un Rubens... un vrai Rubens !

Je les connais. Ils me répondront :

— Très copiés ces Rubens... s'en défier... très communs... tout le monde en a... n'y a plus que ça...

Débinez ! débinez ! mes chers amis, vous voudriez peut-être voir les œufs avec deux jaunes !... Je ne collectionne pas des boutons de guètre, ni des noyaux de cerise sculptés, moi. Rien que des chefs-d'œuvre ! les classiques ! J'aime le beau, le vrai, surtout.

J'aime ce que j'ai... Il y en a tant qui n'aiment que ce qu'ils n'ont pas.

L'élevant des deux bras.

Ah !... si tu pouvais parler... charmante petite toile, comme tu protesterais contre le prix auquel tu as été vendue.

Il place le tableau sur une chaise et s'éloigne en le regardant.

N'aie pas peur, tu ne sortiras jamais de chez moi... à moins d'un grand prix. Il a un brio, un style, une tournure, un ragoût... un montant... une gamme de couleurs...

Faisant un cornet de sa main.

Quelle tonalité ! quelle patine !

Il le met sur la table et s'accoude devant.

Il est dans sa fleur... il n'a pas été touché par un vil mercenaire, ni récuré comme une vieille casserole... il est sous crasse, comme disent les grands amateurs. Relisons donc le catalogue. *Une femme qui sourit dans un paysage,* attribué à Rubens. — Comment ! attribué ; mais je n'avais pas lu ça !... *(Défiant.)* Voyons, éclairons-le avec de la salive, le vernis du peintre.

Il le frotte.

(Etonné.) Tiens ! *(Regardant son pouce.)* Du noir de fumée ! *(Rassuré.)* C'est le temps ! *(Même jeu.)* Du jus de réglisse, maintenant ! *(Anxieux.)* Est-ce que... voyons, voyons, est-ce que je me trompe... *(Navré.)* Toute une palette de couleurs !

De plus en plus anxieux.

Sapristi ! s'il était faux ! ça se voit trop souvent ! ou plutôt ça ne se voit pas. Ils ont une manière l'arranger cela maintenant, on n'y voit que du feu.

Il flaire son tableau.

Ça sent l'essence de térébenthine, à présent !

Il continue à frotter.

Voilà la femme qui se détrempe... la forêt qui s'efface... *(Bégayant.)* Ma... ma jeune fille devient une vieille édentée... la forêt... — Mais c'est la forêt le Bondy !

Hébété.

Il est repeint ! Il a des emplâtres ! c'est affreux ! ça ne vaut pas quatre sous ! j'y suis ! refait !

Il tombe anéanti sur un fauteuil,se relevant vivement.

Aussi je ne voulais pas l'acheter *(méprisant.)* cette peinture. On a poussé sur mon dos. Cet hôtel Drouot, c'est la Tour de Nesles des temps modernes, on y égorge les gens en plein jour.

Douloureusement.

Ils ont tous conspiré contre moi ! Le petit vieux souriait d'un air narquois en me voyant pousser. L'expert m'a fourré dedans. Quelle imagination ! Un Rubens !... ce tableau remis au vieux.

Frappant sur son catalogue.

Fiez-vous à l'état civil des catalogues ! tous des allumeurs !... Le crieur, un aboyeur de bas étage, avec son : « Vous regrett'rez, vous regrett'rez ! » Ils

disent tous la même chose. Et le commissionnaire, jusqu'à cet Auvergnat qui me charabiait : *(Avec accent.)* — « Monchieu ! igna du travail là dédans ! »

Le commissaire priseur : « C'est un vrai tableau », disait-il. Faux bonhomme, va !

Il poussait pour le propriétaire de cette croûte, pour le papa du tableau, peut-être. Il n'y avait d'acheteur sérieux que moi dans la salle.

C'est une infamie, une indignité, une abomination !

Ce Rubens avait épousé sa cuisinière, tout le monde sait ça... C'est peut-être son portrait ! Quel vieux filou ! Avoir laissé faire des contrefaçons de ses tableaux.

Irrité.

Je n'en veux plus, je vais le reporter, je vais faire fermer l'Hôtel des Ventes.

Fausse sortie.

Au voleur ! au voleur !

Il revient.

Non... on se moquerait de moi... après tout, je n'en mourrai pas... J'ai une idée... je le mettrai dans la vente après décès du vieux marquis. Il sera bien entouré, là ! j'irai le voir, l'admirer et le pousser avec rage.

Souriant.

Il y aura bien quelqu'un aussi naïf que moi... Chacun son tour !

FIN

LA CONFESSION

DUO MIMIQUE PAR UN SEUL PERSONNAGE

AVEC FÉLIX GALIPAUX

LE CONFESSEUR....... M. Galipaux, du théâtre du Palais-Royal.

LA PÉNITENTE (Personnage muet et invisible).

Accessoire : Une chaise.

LA CONFESSION

Le Confesseur entre, l'air ennuyé, tire une clef de sa poche, ouvre une porte imaginaire, s'assied sur la chaise, prend son mouchoir, tousse, crache, se mouche, prend sa tabatière, prise, éternue, avale une pastille qu'il mâchonne en cherchant une bonne position. Puis il fait glisser le guichet du confessionnal et regarde pour s'assurer qu'il y a quelqu'un. Il aperçoit une pénitente et lui fait un signe de reconnaissance.

LE CONFESSEUR, *reconnaissant la pénitente.*

Ah ! très bien !

Il invite du geste la pénitente à commencer.

LA PÉNITENTE *murmure son* Confiteor *et s'arrête soudain.*

LE CONFESSEUR, *lui soufflant.*

. . . .

LA PÉNITENTE *finit le* Confiteor.

. . . .

LE CONFESSEUR

Amen !

LA PÉNITENTE *commence son examen de conscience.*

. . . .

LE CONFESSEUR

Appelez-moi mon père.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *sévère.*

Mauvais livre.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *rassuré.*

C'est permis.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *bienveillant.*

Il n'y a pas mal à ça.

LA PÉNITENTE

. . . .

La figure du confesseur, grave d'abord, semble prendre un vif intérêt.

LE CONFESSEUR

Oui, oui, oui.

LA PÉNITENTE, *hésitante.*

. . . .

LE CONFESSEUR, *l'encourageant.*

Continuez donc !

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *souriant.*

Ah ! Ah ! *(déçu)* mais ce n'est rien.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *inquisiteur.*

Est-ce que ?...

LA PÉNITENTE, *se défendant.*

. . . .

LE CONFESSEUR, *surpris.*

Ah ! vraiment !... *(Avec force.)* Jamais ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

Bien vrai ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *finaud.*

Ah ! je savais bien ! Racontez. *(A part.)* Enfin !

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *paternel.*

Oh ! à moi !

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *avec force.*

Tout.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *doucement.*

Appelez-moi mon père.

LA PÉNITENTE

. . . .

La figure du confesseur exprime une vive curiosité.

LE CONFESSEUR, *d'un air entendu.*

Oui, oui, oui.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

Naturellement.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

Parbleu !

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

C'est comme ça !

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

Oui, oui, l'éternelle chanson.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *tout à coup sérieux.*

Ah ! Et... alors ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

Bigre !

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *s'enfonçant dans sa chaise.*

Vous disiez ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *interrogeant.*

Dites bien tout... blond ?

Un grand temps.

LE CONFESSEUR, *de sa voix la plus grave.*

Sur le cou ? Combien de fois ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *l'encourageant.*

Oh ! A moi ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *la faisant répéter.*

Hé ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *comptant sur ses doigts lentement d'abord et vivement ensuite.*

Mazette !

Continuant de compter.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *l'arrêtant net et se relevant d'un bond. — Avec force.*

Treize fois !

Se rejetant dans sa chaise et riant en se cachant la figure. — Redevenant sérieux.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

Et... où ?

LA PÉNITENTE, *qui n'entend pas.*

. . . .

LE CONFESSEUR, *recommençant.*

Et... où ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *avec force.*

Au Luxembourg ! Imprudente !

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *d'un ton de reproche.*

Et les gardiens !... les statues ! ! !...

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *scandalisé.*

C'est égal.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

Quel âge avez-vous ?

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR

Dix-huit ans ! Vous allez bien.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *comparant en aparté.*

Ah ! de mon temps. *(A la pénitente.)* Allons ! ne recommencez pas *(à part)* du moins si souvent.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *après un temps.*

Bon ! Vous essayerez... Bien... Bons sentiments... *(A part.)* Pourvu que ça dure.

LA PÉNITENTE

. . . .

LE CONFESSEUR, *fait le signe de l'absolution.*

Allez en paix !

FIN

LA CONFÉRENCE IMPROVISÉE

MONOLOGUE

AVEC E. VILLEMIN

LE CONFÉRENCIER.......... DAILLY, du théâtre du Palais-Royal.

LA CONFÉRENCE IMPROVISÉE

Mesdames, Messieurs,

Il prépare un verre d'eau.

D'aucuns, et des plus éloquents, vous ont rendu compte, avec projections de lumière électrique, de leur voyage au pays des chimères ; d'autres vous ont fait, sur la Chanson, des conférences agrémentées de chanteuses à la mode ; je vous parlerai de la Danse et des danseuses dans l'antiquité et dans les temps modernes.

J'avais d'abord songé à exécuter moi-même quelques pas de caractère ; mais, j'ai craint de ne pas avoir la grâce et la légèreté nécessaires.

C'est peut-être trop de modestie, mais j'espère que vous me le pardonnerez ; une fois n'est pas coutume. Je me suis donc fait remplacer par des collaborateurs muets.

Ne pouvant faire venir la Salomé avec la tête de saint Jean-Baptiste sur un plat, ni le roi David

dansant joyeusement devant l'arche, j'ai dû faire appel au précieux concours de nos meilleures danseuses.

L'Art classique sera représenté par Mlle Mauri, de l'Opéra ; la Grâce, par Mlle Litini, de la Gaîté ; la Danse du Ventre, par la belle Fatma ; le Progrès, par la Loïe Fuller, en costume diaphane ; les attitudes désarticulées, par les nymphes chorégraphiques du Moulin-Rouge : Rayon d'Or, Sauterelle et Grille d'Egoût.

Ce sera le moment, Mesdames, de déployer votre éventail et de regarder par-dessus.

Oui, tout un bataillon de jolies femmes se tient dans la coulisse et n'attend que mon appel pour paraître devant vous.

Si vous n'êtes pas satisfaits, Messieurs, franchement vous serez bien difficiles.

Il ne me reste plus, maintenant, qu'à prendre mes notes et je vais commencer.

Un temps. Il prépare un verre d'eau sucrée, se dirige vers la chaise où il a posé son pardessus et y cherche vainement ses notes. Sa physionomie exprime un embarras croissant ; après s'être assuré que ses notes ne sont pas dans la poche de son pardessus, il revient, honteux, à la table, explore les poches de son habit, et, n'ayant pas trouvé davantage, il fait des gestes désespérés, et se parlant à lui-même :

Ah ! ça, par exemple, c'est un peu fort ! Non, je ne les ai plus ! Ah ! ça, par exemple !

Puis, s'adressant au public, en balbutiant :

Je vous demande pardon... je ne les retrouve pas... je comptais sur ces notes... Pourtant, j'étais bien sûr de les avoir, en venant... J'ai dû les laisser chez moi.

C'était ma ceinture de sauvetage... Avec elle, j'étais sûr de ne pas sombrer. Une conférence est une mer périlleuse et fertile en naufrages. Mon commencement, je l'avais appris par cœur... Mais, pour le reste, je comptais sur mes notes... C'est de la fatalité !... J'irais bien les chercher... mais, je demeure à Montrouge. Allons, me voilà forcé d'ajourner ma conférence... Excusez-moi, ce sera pour une autre affiche.

Il va lentement prendre son chapeau, son pardessus et son parapluie, balbutiant, rêveur :

C'est fâcheux, c'était bien intéressant. Puis Valentin le Désossé et Cupidon qui se sont dérangés ; ils sont tous là ; je vais les renvoyer à leur Moulin.

Je parlerais bien de choses et d'autres ; c'est souvent ainsi qu'on fait une conférence. Mais, pour cela, il faut n'avoir rien préparé... Et puis, non ! improviser, je ne le pourrais pas... il me serait plus facile de faire de la lune un fromage ou d'un manchot un chef de claque. *(Geste désespéré.)* Ah ! là là ! quelle déveine ! Allons, reprenons nos... je n'oublie rien ?... Mon para... mon para...

Il prend son parapluie dans sa main droite, l'examine, puis, frappé d'une idée subite, se parlant à lui-même :

Hein ? Au fait ! Pourquoi pas ?... Mais oui... j'ai trouvé... le voilà, mon sujet !... le voilà !

Il se redresse triomphalement.

On n'a jamais parlé du parapluie, de cet ami fidèle, qui ne vous emprunte jamais d'argent et... ne vous reproche pas ses services... Avez-vous jamais pensé qu'il pût avoir son histoire ?... Non, n'est-ce pas ?...

Vous savez seulement que c'est une canne à laquelle on a mis une jupe. Que ça commence par un embout pour finir par une poignée... presque toujours incommode... avec un coulant ou un élastique au milieu, qui sert à couper l'étoffe... vous ne savez que cela !

Mais, ce que vous ignorez, ce que je puis vous dire, c'est qu'il varie à l'infini ce parapluie, selon l'âge, le physique, les goûts, l'esprit, le caractère, les principes, les opinions, la fortune et la position sociale de ceux qui le portent.

Le parapluie ! Mais c'est l'équipage du prolétaire, le paratonnerre de saint Médard, le coupon de rentes des ouvreuses, le champignon artificiel que fait pousser l'orage sur la tête de nos contemporains, l'objet, enfin, qui ne vous plaît vraiment que quand on sent des gouttes et que l'on devrait toujours donner en cadeau.

Un temps. Il se dirige vers la table et va s'asseoir, puis il revient vers le public.

Oui, je vais vous parler du parapluie, ce symbole profond et grandiose... Où trouver, en effet, un meilleur emblème de l'égalité ? On le rencontre partout, dans un coin obscur de la plus modeste chaumière, et même sur les marches, à côté du trône le plus somptueux.

Avec un tel sujet, qui intéresse au plus haut point l'humanité tout entière, on ne peut être que sublime... Je le serai.

Il repose son pardessus sur la chaise et regarde son parapluie à la main. Puis, il le met sous son bras pour boire de l'eau sucrée, après avoir ajusté sa cravate, en changeant plusieurs fois son parapluie de main ; enfin,

il le pose sur la table, frappe dessus, pour le désigner, puis commence :

Cet instrument a des noms, des prénoms et des surnoms. Il s'appelle tour à tour : parapluie, ombrelle, en-tout-cas, pour les dames ! *(Il salue.)* riflard, pour les hommes ; parasol, parachute, paraverse, paratrombe, bouée de sauvetage, robinson. Il porte même, en souvenir d'un roi de France, le joli sobriquet de Pépin. *(Il salue de nouveau.)*

Moi, j'appelle le mien Josué, en mémoire de celui qui arrêta le soleil ! Vous le voyez, il est vieux comme le monde. Il a son histoire qui se perd dans la... pluie des temps.

Avant le péché originel... (pardon..., Mesdames.) notre premier père marchait un bâton à la main et une feuille de bananier sur la tête. Le parapluie était né !... On a réuni le bâton et la feuille, voilà tout.

Adam l'égara un jour et cet épisode servit de thème, plus tard, au Para... parapluie perdu, de Milton.

Pendant une ondée, la tendre Virginie protégeait Paul de son jupon relevé sur la tête et inventait ainsi le plus agréable des abris, n'est-ce pas, Messieurs ?

Louis-Philippe ne sortait jamais sans lui, et M. Thiers disait : « Je suis un vieux parapluie sur lequel il a beaucoup plu. »

Un marchand de parapluies, qui connaissait son La Fontaine, écrivait sur sa boutique : « On a souvent besoin d'un parapluie de soie. »

Il se lève, va sur le devant de la scène, se promène en levant son parapluie, sans l'ouvrir, accompagné de gestes descriptifs, au fur et à mesure de son énumération.

Le port du parapluie varie selon l'esprit, l'humeur

et l'état d'âme de son propriétaire. Mieux que le style, le parapluie, c'est l'homme.

Les uns le portent accroché à la boutonnière ou s'en servent comme d'une canne.

Les autres le mettent derrière leur dos, tous distraits : penseurs, poètes ou... financiers.

Ceux-ci le portent sur l'épaule, comme un fusil. Ce sont les réservistes libérés.

Ceux-là, l'hiver surtout, le tiennent perpendiculaire, la poignée rentrée dans la poche ; ce sont les frileux ou les officiers en civil. Ça leur rappelle le sabre !

D'autres craignent de le sortir de son fourreau lorsqu'il est neuf. Aussi, quand il pleut, ils l'abritent sous leur manteau, par excès d'économie. J'en connais qui l'agitent en tous sens, font des moulinets... la rame, sans se préoccuper des passants qu'ils peuvent éborgner ; ce sont les nerveux, les grincheux ou les indépendants.

Le chasseur le fait porter par son chien, pour l'empêcher d'aboyer.

Les amoureux le portent à deux. C'est délicieux. Cette manière charmante est celle que je vous conseille, Mesdames.

Le voyageur de l'omnibus l'ouvre brusquement, se met à son aise dessous et laisse, avec bonheur, les rigoles couler dans le cou des voisins.

Fermé, il sert de maintien aux élégantes : elles en font le balancier des grâces et le sceptre de la beauté ; — ouvert, leur jolie figure s'enlève comme un camée sur la coquille sombre du parapluie.

Seul, le militaire, stoïque, s'en passe. Il se contente de son manteau et de son sabre pour narguer la pluie. Le riflard est incompatible avec l'héroïsme.

Il s'assied et prend un verre d'eau sucrée.

Malheureusement, on le perd quelquefois, cela m'est arrivé et à vous aussi, n'est-ce pas ? Oubliez vos notes, comme moi, à la rigueur ; mais n'oubliez jamais votre parapluie.

Tenez, il y a quelques jours, j'ai perdu le mien.

Je ne sors pas sans consulter le baromètre, il était à tempête. — Il ne se trompe jamais.

Je prends mon parapluie... Qu'est-ce que je trouve dehors ?... Un temps superbe... J'avais une course très pressée... j'allais chez... inutile de vous dire où... cela ne fait rien à l'affaire...

Je monte dans un fiacre et je place avec soin mon pépin dans la capote.

A destination je paie le cocher en toute hâte... j'étais en retard.

Je monte quatre à quatre chez... pas besoin de vous dire chez qui... je m'oublie agréablement.

Au moment des adieux, qui furent très tendres, je cherche mon pépin dans l'antichambre... rien...

Alors, je me souviens, trop tard, que je l'avais laissé dans la voiture. Pas le numéro du fiacre, il était loin, du reste... Dans la rue, je m'adresse au premier agent.

— La Préfecture de police vous le rendra dans trois jours.

Trois jours se passent, mon parapluie ne revient pas... Ce matin, je reprends un fiacre... j'arrive quai... machin, je monte trois étages... je suis un couloir... je descends... je remonte... enfin, au bout d'un corridor, je vois sur une porte :

Dépôt des objets perdus

— Le préposé aux parapluies ?

— C'est moi.

— Je viens réclamer mon parapluie.

L'employé me regarde avec une amère défiance.

— D'abord son signalement ? me dit-il, en me passant une feuille... et il ajoute : N'oubliez pas les signes particuliers.

Je lis avec surprise : Taille, grosseur, menton, cheveux, sourcils, visage.

— Que diable me donnez-vous là, voyez donc ?

— C'est vrai ! c'est la feuille aux enfants égarés.

Et il me tend un autre imprimé.

Je lis : Taille, grosseur... Encore ?... Mais je continue : couverture, manche, couleur... Ah ! oui très bien... C'est cela, et je remplis chaque blanc avec conscience.

— Voici la feuille en règle, dis-je au rond de cuir, en esquissant un sourire.

— Venez, me répondit-il.

Il m'ouvre lentement la porte d'un vaste magasin et tire le grand rideau vert d'une alcôve. C'était la fourrière des parapluies ! !

Figurez-vous des tas à rendre jaloux tous les chands de parapluies... ils avaient tous une ficelle passée autour et un numéro qui pendait.

Il y en avait de toutes les couleurs : des blancs, des bleus, des rouges, des gros et des maigres, des jeunes et des vieux, vieilles carcasses décharnées, vétérans des orages qui avaient trouvé là leurs Invalides.

Comment faire pour m'y reconnaître ?

Je fourrage la soie, le coton, l'alpaga, la silésienne. Je bouleverse tout... tout... les en-tout-cas des trottins

et les ombrelles vaporeuses des cocottes. Je cherche longtemps, vainement et avec angoisse. Enfin... ô bonheur ! le voici ! Voilà l'enfant prodigue, dis-je, en sortant triomphalement de ces limbes mystérieuses, un parapluie avec manche en jonc, surmonté d'une pomme d'argent, dernière mode du Louvre.

— Eh bien ! me dit ce gagiste indifférent, signez la décharge, et prenez-le.

Je ne me le fis pas répéter deux fois.

J'étais trop content.

Je sors, la joie dans le cœur et mon parapluie à la main. Dans la rue une ondée commence. Fier comme Artaban, j'allume mon riflard ; j'avais hâte de le déployer, je l'oppose au troisième élément, et, je marche triomphant sous l'averse.

Mais tous les regards semblent se diriger sur moi.

— C'est ça qui dégotte les hommes sandwichs, me dit un gamin, en passant, d'un air narquois.

On parle toujours de l'esprit des gavroches. Celui-là n'avait rien dit de drôle, n'est-ce pas ?

Vous n'êtes pas de mon avis ? Quoi, vous riez ?

Machinalement il lève les yeux, retourne son parapluie où s'étale une réclame qui avait été soigneusement dissimulée dans les plis. — Il regarde et lit.

Comment ! « Faites têter vos enfants avec le biberon Babolein. »

C'est trop fort ! Ah ! je comprends pourquoi on riait tant, dans la rue, tout à l'heure. Le gardien avait glissé subrepticement cette bande dans les plis de mon pépin.. Cet honnête mercenaire ne se contente pas de ses appointements ; il se fait des rentes avec des réclames. Oh ! avidité administrative ! Il y en a qui élèvent des lapins jusque dans leur bureau.

Il boit. — Un temps.

Si le parapluie sert aux annonces, il sert aussi à montrer combien on aime. Vous allez voir les différentes étapes de l'amour ; c'est, avec lui, un nouveau cinématographe.

Idylle et mélodrame.

. . . .

Il se lève, va sur le devant de la scène faire la mimique avec un parapluie ouvert, en imitant la voix d'artistes connus, à choisir.

Amour naissant, prévenances, attentions, timidité :

Il porte son parapluie à gauche et fait le geste de donner le bras du même côté à une femme.

VOIX D'HOMME *(Voix de Lassouche.)*

Ah ! Mademoiselle ! comme la pluie mouille !

VOIX DE FEMME

N'est-ce pas, Monsieur ?

VOIX D'HOMME

Vous avez au moins de bonnes chaussures ?

VOIX DE FEMME

J'ai pris mes caoutchoucs.

VOIX D'HOMME

Ah ! tant mieux, tant mieux ! Mais comme ça tombe !

VOIX DE FEMME

Oh ! oui, Monsieur.

VOIX D'HOMME

Si nous entrions dans cette allée ?

Ils n'en sont encore qu'à la porte cochère !

. . . .

Amour partagé, égoïsme à deux :

Il porte le parapluie en avant, comme pour se dérober aux regards indiscrets.

VOIX D'HOMME

Je voudrais bien vous embrasser.

VOIX DE FEMME

Voyons ! soyez raisonnable.

VOIX D'HOMME

Je le suis.

On entend le bruit d'un baiser.

VOIX DE FEMME

Edgard, si on nous voyait...

VOIX D'HOMME

On ne peut pas nous voir...

Nouveau bruit d'un baiser.

VOIX DE FEMME

Attendez au moins que nous soyons rentrés.

VOIX D'HOMME

Je prends des acomptes.

Combien d'amoureux se cachent derrière ce nuage... de soie...

. . . .

Maintenant, c'est l'amour ardent, les serments éternels, l'oubli complet du monde :

Il rejette le parapluie en arrière.

VOIX DE FEMME

Tu m'aimeras toujours ?

VOIX D'HOMME

Toujours de plus en plus.

VOIX DE FEMME

Tu n'en auras jamais d'autres ?

VOIX D'HOMME

Si, quand il sera usé.

VOIX DE FEMME

Je ne te parle pas de ton parapluie, je te parle de toi.

VOIX D'HOMME

Je t'adore.

VOIX DE FEMME

Moi aussi.

VOIX D'HOMME

Je suis à toi.

VOIX DE FEMME

Moi aussi.

VOIX D'HOMME

Tu es belle.

VOIX DE FEMME

Tu es beau.

Et l'ivresse grandit toujours sous le mystérieux abri.

. . . .

Mais, hélas ! les feux les plus brûlants se recouvrent de cendres.

C'est alors, l'amour tiède, la considération, l'estime, l'habitude et l'indifférence :

Il tient le parapluie droit.

VOIX DE FEMME

Pas agréable d'être trempée ainsi !

VOIX D'HOMME

Heu ! heu ! heu !

VOIX DE FEMME

Ça t'ennuie d'être avec moi ?

VOIX D'HOMME

Heu ! heu ! heu !

VOIX DE FEMME

Impossible de t'arracher un mot.

VOIX D'HOMME

Heu ! heu ! heu !

VOIX DE FEMME

Dis-moi donc quelque chose.

VOIX D'HOMME

Heu ! heu ! heu !

VOIX DE FEMME

Quelque chose.

VOIX D'HOMME

Oh ! zut !.. là, tu vois... je parle... va au Louvre, j'irai au cercle.

. . . .

Puis, c'est l'heure fatale de l'amour éteint, de la lassitude, des querelles de ménage.

Il laisse sa compagne se mouiller et penche son parapluie de son côté.

VOIX DE FEMME

Vous n'abritez pas ma robe !

VOIX D'HOMME

Quoi ! votre robe... Et mon chapeau, qui est tout neuf !

VOIX DE FEMME

Ma robe est neuve aussi.

VOIX D'HOMME

Il fallait prendre votre parapluie.

VOIX DE FEMME

Toujours aimable !

VOIX D'HOMME

Aussi, toutes les fois que nous allons chez votre mère, il pleut.

VOIX DE FEMME

Ce n'est pas sa faute.

VOIX D'HOMME

Je n'en sais rien... avec son sale caractère... Tenez, je vais prendre une voiture...

Et fouette, cocher ! en route pour le divorce !

. . . .

Il referme son parapluie, s'assied, boit et reprend sa causerie.

Comme vous le voyez, le parapluie est le baromètre de l'amour. Il est aussi le dais des amoureux et l'auxiliaire le plus puissant de la galanterie... un agent de séduction infaillible... C'est la pomme du paradis terrestre. Vous en savez quelque chose, Messieurs !

Grâce à lui, les vertus les plus farouches capitulent pour sauver leur toilette. Tenez ! un jour il pleuvait... naturellement... Je vais vous conter cela, une aventure toute récente, arrivée... à moi-même.

Il se lève, prend son parapluie, redescend la scène et commence son récit, en l'accompagnant de gestes descriptifs.

Le temps se couvrait. Il faisait du vent !

Après avoir rajusté son collet et serré étroitement son parapluie sous son bras.

Brrr !

Il interroge le ciel, étend la main ; on sent des goutelettes.

La pluie commençait à tomber.

Il relève le bas de son pantalon, il ouvre son parapluie.

Bientôt, ce fut une véritable averse... un omnibus passait... je le hèle : Cocher !

Gestes désespérés.

Le conducteur me montre l'écriteau : « Complet. » Un fiacre passa.

Il court après.

— J' vas relayer.

Il fait un geste de désappointement.

Tout à coup, j'aperçois une femme adorable qui traverse rapidement la chaussée.

Faisant le mouvement d'une femme qui relève sa jupe, il enjambe un large ruisseau à la pointe du pied.
Il admire son bas bien tiré et la rotondité de son mollet.

Puis il regarde son visage.

Cristi, qu'elle est jolie!

Il fait le geste de se demander s'il doit se détourner de son chemin pour la suivre. Après avoir consulté sa montre.

Après tout, j'ai le temps.

Il se rapproche d'elle, sans oser encore lui parler ; il fait quelques pas, il se hasarde enfin.

— Oh! les beaux yeux!

Elle le repousse. Ah! Monsieur?

Il prend un air penaud.

Pas mordu !

Il veut s'éloigner, puis se ravise ; il met la main sur son cœur.

— Le seul plaisir de vous abriter...

Et il tend son parapluie. Se retournant vers le public :

Elle ne se fâche pas, elle rit! Ça mord !

Il s'enhardit et devient plus entreprenant.

— Voulez-vous accepter mon bras? Vous êtes adorable!

Protestation de la jeune femme qui, cependant, accepte. Après l'avoir entraînée pendant quelque temps :

— Voulez-vous venir attendre la fin de l'averse dans un café ?

Il referme son parapluie.

Une fois dans le café... nous causâmes de choses sérieuses... mais oui, de choses très sérieuses... Vous voudriez bien connaître la fin?... impossible!... la

discrétion professionnelle... j'ai juré. Contentez-vous de la moralité de l'histoire.

Il chante :

Que vous soyez brun, blond ou roux,
On ne prendra pas garde à vous ;
Mais vous plairez à la folie,
Si vous offrez un parapluie.

Malheureusement, le parapluie n'est pas le préservatif des bavards.

Oh ! ces raseurs qui s'accrochent au bouton de votre habit pour vous entretenir de leurs petites affaires !...

Tenez, il y a quelques jours... il pleuvait à verse...

Il ouvre le parapluie, marche sur le devant de la scène, comme pour aller au-devant de quelqu'un, faisant le geste de donner une poignée de main.

— Tiens ! cet excellent Duplaqué ! Comme on se retrouve.

— . . . .

— Mais pas trop mal... et toi ?

— . . . .

— Ah ! quoi donc ?

— . . . .

— Marié ! et tu ne m'as rien dit ?

— . . . .

— Pas possible ! Ta femme... déjà.

— . . . .

— Comment on t'a prévenu ? et tu arrives toujours trop tard... Tiens, c'est drôle !

— . . . .

— Oui, en effet, ce n'est pas drôle... pour toi... c'est pour lui.

S'apercevant que la pluie s'accentue, il relève le bas

de son pantalon, tout en causant, sans quitter son parapluie.

Regardant en l'air.

— Quelle douche !

— . . . .

— Comment est-elle ta femme ?

— . . . .

— Une blonde... des yeux bleus... un signe au coin de la bouche... l'accent bordelais... *(A part.)* Quelle ressemblance, si c'était... *(Intrigué. Haut.)* Où habites-tu donc ?

— . . . .

— Rue du Grand Cerf ? *(A part.)* Sa demeure ! *(Au public.)* Vous savez la petite femme que j'ai reconduite chez elle... tout à l'heure. *(Reprenant, haut.)* Eh ! bien, et lui, tu ignores son nom. Comment est-il ?

— . . . .

— Un gros, tout rasé, comme moi. *(A part.)* Ça y est !

— . . . .

— Comment, pas beau !

— . . . .

— Mais tu ne l'as jamais vu ?

Il relève le col de son habit et les basques et distrait.

— Ça tombe encore plus fort !... Un vent à décorner les bœufs !... Fais attention...

— . . . .

— Non, non, tu comprends de travers, je ne me permettrais pas...

L'eau finit par transpercer le parapluie. Il tire son mouchoir, l'étend sur son chapeau, toujours en causant et sans quitter son parapluie.

— . . . .

— Comment, je ne te plains pas...

— . . . .

— Mais si, mais si... Je t'assure qu'au contraire, je me dis : Ce pauvre Duplaqué !... Il est trompé... trempé comme une soupe.

L'eau tombe si fort qu'il se recroqueville peu à peu et va s'arcbouter à la table. On ne voit presque plus sa tête.

— Je vais me changer... Laisse mon bouton... *(Machinalement.)* Mes compliments à ta femme... *(Se reprenant.)* Ah ! non, pardon, excuse-moi .. je n'y suis plus... la pluie... Adieu.

Il fait le geste de donner une poignée de main.

Ah ! il est enfin parti ! la pluie a cessé tout à fait.

Emporté par la situation il ferme son parapluie, l'appuie contre la table, étreint son mouchoir, l'étend sur le bord de la table pour le faire sécher, baisse son col et le bas de son pantalon. Pendant tout ce temps, il se parle à lui-même.

Peste ! c'était sa femme ! Sa femme !... Du diable si je m'en doutais... Un peu plus je me trahissais...

Il reprend son parapluie, le ferme, remet son mouchoir dans sa poche.

C'est égal... je l'ai échappé belle... Mais, faut-il qu'il soit bête, ce Duplaqué !... Les hommes qu'on trompe me font toujours rire... Moi, je suis sûr de ma femme... Elle a pour moi les plus tendres des attentions. Tenez, tout à l'heure, avant de partir pour la conférence, elle m'a dit, bien gentîment :

— Tu sais, nous dînons ce soir chez le cousin Léon. Le temps se couvre. Il pleuvra peut-être quand nous

rentrerons. Tu t'enrhumeras, si tu ne prends pas ton parapluie, et tu en as un tout flambant neuf.

Brave petite femme ! Elle pense à tout... Aussi j'ai pris mon parapluie, ce qui m'a permis de faire cette conférence.

Il tourne machinalement la poignée.

Tiens, c'est drôle !

Etonné il continue le mouvement.

La poignée se dévisse, je ne savais pas ça.

Il sort un billet enroulé et lit :

« Mon chéri ».

C'est moi sans doute. Voyons...

Il continue et paraît de plus en plus stupéfait.

Ah ! par exemple !... « Léon ».

Mais... c'est le cousin... Comment, elle l'adore... qui ça ? Voyons la signature... « Eulalie ».

Ma femme... Ma femme ? C'est indigne ! La misérable ! Elle me trompe... Je sais bien que de mon côté... Mais, ce n'est pas la même chose... Tromper Duplaqué... il n'a que ce qu'il mérite... Mais, moi...

Il paraît accablé.

Ce parapluie qui avait l'air si honnête, si brave homme, ce n'était qu'un hypocrite, un complaisant, un messager d'amour, le parapluie de l'adultère... Mais cela ne se passera pas ainsi... Je cours chez ma femme. Ah ! nous allons voir, Madame !

Il salue et sort précipitamment.

RIDEAU

PANTOMIMES & MONOMIMES

LA STATUE
DU COMMANDEUR

PANTOMIME EN TROIS ACTES D'APRÈS CHAMPFLEURY

AVEC EVARISTE MANGIN

MUSIQUE D'ADOLPHE DAVID

PERSONNAGES

AU THÉATRE D'APPLICATION *le 10 février 1892*		AU THÉATRE DES NOUVEAUTÉS *le 7 mars 1892*	
PERSONNAGES		PERSONNAGES	
	Mlles		Mlles
ROSAURA	FERIEL	ROSAURA	FERIEL
SYLVIA	LITINI	SYLVIA	LITINI
LISARDA	MOREAU	LISARDA	MOREAU
	MM.		MM.
LE COMMANDEUR	CLERGET	LE COMMANDEUR	CLERGET
DON JUAN	P. ACHARD	DON JUAN	P. ACHARD
SGANARELLE	CHAMEROY	SGANARELLE	DÉSIRÉ
LE COMTE PROSPERO	GAUTIER	LE COMTE PROSPERO	KARL
DON LUIS	GARBAGNI	DON LUIS	LÉOPOLD

Hallebardiers, pages, laquais et gens du peuple. — La scène se passe sous Louis XIII

Représentée pour la première fois au Cercle Funambulesque le 14 janvier 1892, avec M. Laugier, de la Comédie française, dans le rôle du commandeur.

LA STATUE DU COMMANDEUR

ACTE PREMIER

L'INVITATION

Une place publique dans une ville d'Espagne. — Au centre, un monument composé d'un piédestal portant des armoiries et supportant la statue du Commandeur. — Devant, un banc de pierre. — A gauche, le palais de Don Juan avec un escalier et un large balcon. Un peu au fond et du même côté, la maison avec balcon où habite la danseuse Sylvia. — A droite, la maison avec fenêtre de la chanteuse Rosaura. — Toile de fond avec perspective d'habitations diverses.

SCÈNE PREMIÈRE

L'OMBRE DE LA STATUE

SGANARELLE, *seul.*

Il fait nuit noire. Sganarelle entre en scène, une lanterne à la main. Il marche avec précaution, s'arrête, se retourne brusquement vers la droite. La lune éclaire peu à peu la place, un rayon frappe la tête de la statue.

Sganarelle reprend sa marche, regarde à ses pieds et voit la statue se dessiner sur le sol.

SGANARELLE, *pris de peur et faisant un soubresaut en arrière.*

Qui va là ?

Il examine l'ombre, la suit de la main jusqu'au piédestal, lève les yeux vers la statue, l'éclaire avec son fanal et se met à rire.

Suis-je bête ! Parbleu ! c'est l'ombre de la statue !

Il va poser son fanal près de la maison de Sylvia et attend.

SCÈNE II

LES SÉRÉNADES

SGANARELLE, DON JUAN,
LE COMTE PROSPERO, DON LUIS

Précédé de pages portant des torches, entouré de ses amis, Don Juan entre cavalièrement par la droite, et tous sont masqués. Ils se dirigent vers le palais. Deux valets armés d'arquebuses ferment la marche.

DON JUAN, *s'arrêtant.*

La vie est belle ! vive le plaisir ! *(Il se retourne.)* Tenez, mes amis, il y a ici, de chaque côté, deux femmes charmantes. *(Regardant la fenêtre de Rosaura.)* Rosaura est chez elle. Le moment est propice. *(A Sganarelle.)* Où sont les musiciens ?

SGANARELLE, *s'inclinant.*

Ils sont là, Monseigneur. Je vais les quérir.

Il se dirige vers la gauche et frappe trois coups dans ses mains. — Entrée du premier groupe de musiciens porteurs de différents instruments : théorbe, guitare, viole, hautbois et flûte.

SGANARELLE

Mettez-vous là.

Il les dispose sous la fenêtre de Rosaura et leur donne des ordres.

DON JUAN

Mes amis, jouez un air langoureux. Une mélodie pleine de cœur et de charme. C'est compris, n'est-ce pas ? Maintenant, allez !

Les musiciens jouent une sérénade gracieuse et passionnée. Don Juan, appuyé sur l'épaule du comte Prospero, écoute, les yeux tournés vers la maison de Rosaura dont la fenêtre s'éclaire et s'ouvre lentement.

ROSAURA, *apparaissant à sa fenêtre.*

C'est vraiment charmant. *(Elle met la main sur ses yeux pour chercher à deviner qui est là.)* Mais je ne connais pas ces gentilshommes !

DON JUAN *se détache de ses amis, s'avance et se démasque.*

C'est Don Juan qui vous salue.

ROSAURA

Don Juan ! On n'est pas plus galant.

DON JUAN

Vous êtes belle et je vous aime.

ROSAURA

Toujours flatteur.

DON JUAN

Faites-nous le plaisir de venir souper avec nous.

ROSAURA

Tentateur! l'invitation est gracieuse, mais je ne puis l'accepter.

DON JUAN

Vous refuseriez d'être de la fête? Ce n'est pas possible.

ROSAURA

Beau séducteur, personne ne peut vous résister. Je cède, et je viens!

Elle lui envoie un baiser et rentre chez elle.

Don Juan retourne vers Prospero et Don Luis, qui lui serrent joyeusement la main et le félicitent de sa nouvelle conquête.

SCÈNE III

L'INVITATION A LA STATUE

LES MÊMES, puis ROSAURA et SYLVIA

DON JUAN

Rentrons maintenant pour préparer la fête.

SGANARELLE, *tirant Don Juan par son manteau.*

Monseigneur?

DON JUAN

Que veux-tu ?

SGANARELLE, *indiquant la maison de Sylvia.*

Vous oubliez Sylvia, la jolie danseuse.

DON JUAN

Tu as raison. C'est impardonnable. Pour elle aussi, une sérénade. Va !

SGANARELLE, *secoue la tête gaîment.*

Tout de suite. Je vais faire venir les musiciens. Ils connaissent le signal.

Il les appelle comme précédemment, en frappant dans ses mains.

Entrée du second groupe de musiciens, que Sganarelle place encore sous le balcon de Sylvia.

Vous, ici ! vous, là ! et attention !

DON JUAN, *se dirigeant vers eux.*

Pour la danseuse, un air de cour vif, léger et tourbillonnant.

Il fait le geste de racler rapidement une viole d'amour.

Sganarelle se place devant eux et dirige une sérénade gracieuse et pimpante.

Don Juan et ses amis se tournent vers la demeure de Sylvia qui s'éclaire peu à peu.

SYLVIA, *se montrant au balcon et remerciant en riant.*

Quelle aimable surprise !

DON JUAN, *lui envoie des baisers avec une emphase comique.*

Toujours plus charmante. Mon cœur est à vous. Venez ce soir dans mon palais souper avec nous.

Soyez persuadée que vous y serez fêtée, traitée en souveraine.

SYLVIA, *geste de dénégation.*

Beau seigneur, je ne vous écoute pas.

DON JUAN

Idole de mon âme, descendez.

SYLVIA

Vous êtes trop volage.

DON JUAN

Alors, je monte à l'escalade chez vous et je vous enlève. Vous serez prise d'assaut.

SYLVIA, *effrayée, met ses deux mains en avant comme pour repousser Don Juan.*

Ne faites pas cela, ne grimpez pas. C'est trop dangereux. Vous rouleriez à terre, vous vous feriez mal et vous vous plaindriez.

DON JUAN *rit.*

Alors, ne me laissez pas trop longtemps soupirer sous ce balcon, venez.

SYLVIA, *minaudant.*

Je ne sais si je dois...

LE COMTE PROSPERO et DON LUIS, *s'avançant.*

Laissez-vous tenter, belle Sylvia.

SYLVIA

Vous m'en direz tant... j'accepte. Je suis à vous. Le temps de mettre ma mantille.

Elle quitte le balcon.

DON JUAN, *se retournant vers ses amis.*

Bravo! bravo! Nous les aurons toutes les deux à souper. *(S'adressant aux musiciens.)* Allons, maintenant les deux sérénades peuvent se rejoindre et jouer ensemble.

Les musiciens viennent se ranger devant la scène. Don Juan tournant le dos au public se place au centre et bat la mesure des deux bras étendus.

Rosaura sort de chez elle. Sganarelle se met sur son passage et lui offre le poing le plus galamment possible.

Don Juan repousse dédaigneusement son majordome, prend la main de Rosaura et l'amène vers ses amis qui la saluent profondément.

LE COMTE PROSPERO et DON LUIS

Elle est divine. C'est une beauté céleste.

SGANARELLE, *moqueur, hausse les épaules*

Le voilà bien ce don Juan, toujours le même. Amoureux fou de toutes les femmes ! Libertin, débauché, va !

SYLVIA, *paraît à son tour. Elle voit Rosaura au bras de Don Juan et se dirige rapidement vers lui, très en colère.*

Ah ! c'est ainsi, j'ai une rivale ! Je rentre chez moi.

Les deux amis lui barrent la route.

SYLVIA

Laissez-moi. Je sais ce que j'ai vu.

DON JUAN, *rattrapant vivement Sylvia par la taille.*

Quoi ? jalouse ? Je vous adore !

SGANARELLE, *à part.*

Le fourbe ! Cela va se gâter.

ROSAURA, *froissée et frappant du pied, tourne le dos et croise les bras.*

Pas de partage, c'est moi ou elle, voilà.

Elle s'éloigne à son tour.

Don Juan se dirige vers elle. Même déclaration que pour Sylvia.

SGANARELLE, *intervenant.*

Soyez bonnes filles, ne vous fâchez pas.

DON JUAN *va de l'une à l'autre. Les deux femmes continuent à bouder.*

Vous êtes toutes deux dans mon cœur. Point de jalousie. *(Il les attire vers lui.)* Tenez, laissez-moi sceller la réconciliation par un baiser sur vos deux mains réunies.

Les deux femmes vaincues, sourient et se saluent.

DON JUAN

A la bonne heure ! Ne songeons plus qu'au plaisir. Et maintenant, allons souper et que les musiciens viennent égayer notre festin. Sganarelle, mets-toi à leur tête et fais jouer une marche solennelle.

Don Juan offre majestueusement la main droite à Sylvia et la gauche à Rosaura.

Tous les trois, la main haute, se dirigent à pas rythmés vers l'escalier du palais, suivis du comte Prospero et de Don Luis, qui les saluent au passage.

DON JUAN, *près de la porte, s'arrêtant brusquement, se frappant le front et se retournant vers la statue.*

Ah ! quelle idée, j'oubliais le Commandeur.

SGANARELLE

Oh ! Monseigneur, qu'allez-vous faire !

DON JUAN

Prier le Commandeur de venir souper avec nous.

SGANARELLE

Y pensez-vous ?

DON JUAN, *allant vers la statue et se découvrant.*

Je salue votre Seigneurie, très profondément.

SGANARELLE, *inquiet.*

Cette bravade ne me dit rien de bon. *(A part.)* Monseigneur, il fait froid pour ces dames. Vous faites attendre vos invités, rentrons vite, je vous en prie.

DON JUAN

Poltron ! je n'ai pas fini. *(A la statue.)* Je manquerais à toutes les lois de la civilité, si je ne vous présentais pas mes convives. *(Il prend la main de Sylvia.)* D'abord celle-ci *(dessinant un pas)*, une danseuse ravissante qui, au son des castagnettes et du tambourin, séduit tous les cœurs.

SYLVIA

Votre servante, très heureuse d'être présentée à un aussi illustre personnage.

Elle esquisse un boléro qui s'achève par une pirouette gracieuse.

SGANARELLE, *railleur.*

Saluer une statue, qui ne voit pas !

DON JUAN, *prenant la main de Rosaura et l'amenant devant le piédestal.*

Voici une beauté sans pareille pour dire une chanson d'amour avec accompagnement de mandoline.

Rosaura simule une vocalise, puis, sur un air de menuet, fait lentement et avec grâce une double révérence.

SGANARELLE, *à l'écart, manifeste son indignation.*

Quel sacrilège !

Il se signe, marmotte des oremus et se frappe la poitrine à plusieurs reprises.

DON JUAN, *montrant, en ricanant, son majordome et joignant ironiquement les mains comme pour prier.*

Voyez donc le cafard !

SGANARELLE

Vous vous moquez, Monseigneur, en invitant le Commandeur. C'est vous qui l'avez tué, jadis.

Il fait le geste d'un homme qui donne un coup de poignard.

DON JUAN, *avec dédain.*

Mais il m'avait défié en combat singulier. *(Il fait le salut des armes, simule des attaques et des ripostes, se fend, recule d'un pas et montre le Commandeur à terre.)* Je l'ai frappé loyalement, je n'y puis rien. Dieu ait son âme !

SGANARELLE

Vous l'aviez offensé gravement.

DON JUAN, *se dirigeant ves la statue.*

Maintenant que vous connaissez ces deux dames et que j'ai eu l'insigne honneur de vous saluer, je vous invite à venir prendre ce soir part au festin. Rosaura, Sylvia et ces deux gentilshommes seront des nôtres. Je vous promets bonne chère et bon vin en cette aimable compagnie. Acceptez-vous ?

SYLVIA

Quelle folie ! croire qu'une statue va lui répondre.

A la stupeur générale, la statue ouvre les yeux, baisse la tête et la relève lentement en signe de consentement.

La lune se voile. Les fenêtres du palais de Don Juan s'éclairent et projettent une lueur rouge sur la tête de la statue.

Les assistants tressaillent. Don Juan lui-même reste un instant interdit, s'approche de la statue pour être sûr qu'il a bien vu.

SGANARELLE, *tombant la face contre terre.*

Je suis mort !

Les musiciens paraissent démontés et tremblent de tous leurs membres.

DON JUAN, *enfonce son feutre sur la tête et prend un air de bravache.*

Vous voyez tous. La statue a accepté. *(Au Commandeur.)* C'est entendu. Je vous attendrai.

Il va de l'un à l'autre, pour rassurer son entourage.

Allons, Messeigneurs; allons, mes charmantes, rentrons !

Les courtisanes s'enfuient précipitamment chez elles. Les deux amis montent l'escalier du palais.

DON JUAN, *relève avec brusquerie Sganarelle toujours à genoux et le secoue violemment.*

Eh bien ! et tes musiciens ? Qu'en fais-tu ? Qu'ils nous suivent.

SGANARELLE, *debout et tout tremblant.*

Oui, Monseigneur.

Il se met à la tête des musiciens. Ils le suivent à la file, en jouant une marche saccadée, avec un sentiment de frayeur qui s'accentue, quand ils passent devant la statue.

Sganarelle les dirige sans regarder derrière lui. Les musiciens, dont les jambes flageollent de plus en plus se sauvent, un à un, en catimini.

Peu à peu Sganarelle, au lieu de battre la mesure, se trompe, fait des signes de croix réitérés. Il s'arrête près de la porte de Don Juan ; n'entendant plus de bruit, il se retourne, et s'aperçoit qu'il est seul. Il court alors après les musiciens pour les ramener avec lui dans le palais.

Variante : Il se laisse choir sur une marche de l'escalier, détourne la tête et fait, avec le bras, dans la direction de la statue, un geste d'effroi.

ACTE DEUXIÈME

LE SOUPER

La salle des festins au palais de Don Juan brillamment éclairée. — Grande baie au fond laissant apercevoir un vaste vestibule. — Au-dessus, une horloge. — Porte à gauche communiquant avec l'escalier. — Porte à droite et près d'elle une large fenêtre. — Ameublement de l'époque Louis XIII. — Au milieu de la scène, une table servie. éclairée par deux candélabres et couverte de hanaps, de fleurs et de venaisons.

SCÈNE PREMIÈRE

LES APPRÊTS DU FESTIN

HALLEBARDIERS, PAGES, LAQUAIS, puis SGANARELLE et LES MUSICIENS.

Au lever du rideau, deux hallebardiers gardent la porte de gauche. Deux laquais en grande livrée se tiennent à celle de droite tandis que deux pages sont de chaque côté de la grande baie.

La porte de gauche s'ouvre. Sganarelle paraît, suivi de ses musiciens qui jouent en tremblant. Leurs jambes flageollent. Ils viennent se placer sur une seule ligne devant la scène.

SGANARELLE, *battant la mesure et cherchant à leur remonter le moral.*

Que diable ! vous êtes des hommes. Il ne faut pas avoir peur ainsi.

L'exécution devient un instant meilleure. L'orchestre reprend peu à peu son assurance.

SGANARELLE

C'est encore mauvais. C'est même détestable.

LES MUSICIENS

C'est plus fort que nous. Si la statue vient, nous tremblerons encore davantage.

La musique cesse.

SGANARELLE, *impatienté, levant les bras au ciel.*

Vous me faites pitié avec votre trémolo. *(S'adressant au violon de gauche.)* Allons, toi, et surtout joue bien, je t'écoute.

Le violon dont les jambes se dérobent, racle tant bien que mal. Son archet saute sur les cordes.

SGANARELLE, *en colère, lui prend le violon et l'archet, attaque les cordes avec énergie et, sans se retourner, rend son instrument au pauvre hère dont les dents claquent.*

Tiens, voilà comme on s'y prend pour faire plaisir avec la viole ! *(Au dernier musicien de droite.)* Et toi, à ton tour, que je t'entende un peu.

Le flûtiste dont les genoux fléchissent, fait quelques modulations et s'arrête.

SGANARELLE, *courroucé et lui arrachant sa flûte.*

Tu n'as pas de souffle. Ecoute les notes vives et brillantes que tu dois tirer de ton instrument. *(Il joue, content de lui-même.)* Profite de la leçon.

Les musiciens se retirent dans le vestibule, au fond de la scène. Le dernier n'allant pas assez vite est bousculé par le majordome de Don Juan qui se dirige ensuite vers les hallebardiers.

SGANARELLE

Gardez cette porte, l'attitude crâne, la poitrine en avant, la tête en arrière. *(Il fait le geste de frapper le sol avec une hallebarde.)* Soyez solides au poste. *(Il tâte les mollets de l'un.)* Que vos jarrets soient d'acier. *(Il frappe sur le ventre de l'autre.)* Rentrez cela. Allons, c'est bien ! Venez maintenant, les pages ! Voici mes ordres. Au premier appel, vous accourrez vivement, vous serez gracieux, vous offrirez des fleurs aux dames, vous mettrez des coussins sous leurs pieds mignons et vous porterez la queue de leurs robes dès qu'elles marcheront.

Les pages s'inclinent et regagnent leurs places.

SGANARELLE, *aux laquais.*

Approchez. *(Il prend un couteau et une fourchette.)* Vous aiguiserez vos couteaux et vous découperez les grosses pièces, comme cela. Puis vous les servirez sur des plats d'argent. Du zèle, mes enfants. Vous déboucherez ensuite des vins dorés qui flattent le palais. *(Il fait claquer sa langue.)* Vous les verserez avec respect, à la ronde, dans les coupes. Ils embaument ! Seulement, ce n'est pas pour vous.

Les sommeliers, à qui Sganarelle, pour appuyer sa démonstration, a passé son doigt sous le nez, se retirent en indiquant qu'ils se rattraperont à l'office.

SGANARELLE, *paraissant épuisé, et se laissant aller sur une chaise.*

Réfléchissons. N'ai-je rien oublié ? Non. Tout est

prêt. Don Juan et ses invités peuvent venir, le Commandeur aussi. Le Commandeur ! J'ai beau me frotter les yeux. Non, je ne rêve pas. C'est bien moi, Sganarelle, qui ai vu sur la place, là-bas *(il montre la fenêtre)* la statue, faire comme cela. *(Il baisse et hausse la tête, puis il se lève brusquement et fait quelques pas.)* Viendra-t-il ? Oh ! s'il vient, je m'esquive. Ce n'est pas moi qui brave le ciel. Mon maître s'en moque ! mais moi !...

SCÈNE II

FAUSSE ALERTE

SGANARELLE, DON JUAN et SES AMIS

Don Juan s'avance. Sganarelle, entendant marcher, n'ose plus bouger. Il se courbe et relève son manteau pour cacher sa tête. Don Juan s'approche, lui frappe sur l'épaule. Sganarelle se retourne peu à peu et reconnaît son maître.

DON JUAN

A qui en as-tu avec tes grands gestes ?

SGANARELLE

Vous m'avez fait une peur horrible. J'ai cru que c'était le Commandeur qui entrait.

DON JUAN, *riant.*

Eh bien ! Après ? Si le Commandeur vient, il sera bien reçu. As-tu prévenu les musiciens ? *(Il les voit*

groupés dans le fond.) Mes amis, il faut à l'entrée du Commandeur faire chanter les violes avec goût, tirer de vos flûtes des sons harmonieux. Surtout de l'entrain, de la gaîté et de l'ensemble.

SGANARELLE

Mais les bras des violonistes seront paralysés et la gorge des flûtistes desséchée.

DON JUAN

Ah ! ce serait trop fort. Si les musiciens jouent mal en l'honneur de notre hôte, écoute-moi bien, c'est toi et pas eux qui recevras des coups de bâton.

SGANARELLE, *à part.*

Voilà bien la justice des grands. Mais, que diable ! je n'y pourrais rien.

Il hausse à plusieurs reprises les épaules.

SCÈNE III

LES DEUX COURTISANES

LES MÊMES, ROSAURA, SYLVIA

Rosaura paraît, appuyée sur l'épaule de Sylvia. Elle s'évente avec son chasse-mouches. Toutes les deux causent et admirent la salle du festin.

ROSAURA

C'est superbe ! quelle richesse !

SYLVIA

Ce palais est merveilleux. Tout est charmant ici.

DON JUAN, *s'inclinant devant elles.*

Ce qu'il y a de plus beau ici maintenant, c'est vous. Je suis votre esclave. Vous serez reines dans ce palais et reines dans mon cœur.

Il leur offre des fleurs qu'il prend sur la table et leur baise galamment la main.

SGANARELLE, *à part.*

Courtiser deux femmes à la fois ! Après tout, ce n'est pas beaucoup pour lui, car je l'ai vu souvent en aimer davantage. *(Il compte sur ses doigts, une, deux, trois, quatre, cinq... Il traverse la scène et s'adresse au public.)* Vous ne me croyez pas ? C'est comme je vous le dis. Parole d'honneur !

DON JUAN

Qu'on se hâte ! Le Commandeur va venir bientôt.

SYLVIA

Je ne le crois pas.

DON JUAN

Je vous le promets.

ROSAURA, *tournée vers la fenêtre.*

Voyez. Il est toujours debout, immobile sur son socle, dans sa pose majestueuse, son bâton de Commandeur à la main. Comment voulez-vous qu'il vienne ?

DON JUAN

Je vous le jure. Il sera des nôtres. C'est un gentilhomme, il tiendra sa parole. Je l'attends.

ROSAURA

Je ne veux pas souper avec une statue ! J'aurais trop peur. J'ai eu tort de venir.

SYLVIA

Laissez-nous partir, Monseigneur...

DON JUAN, *les rassurant et les cajolant.*

Allons, vous êtes folles ! Ne suis-je pas avec vous ? N'ai-je pas mon épée et mon courage pour vous défendre et aussi mon cœur pour vous aimer.

Il s'approche de Rosaura et l'embrasse.

SYLVIA, *protestant.*

Et moi ? vous m'oubliez ? *(Elle montre sa joue.)* Il me faut aussi un baiser, là.

Don Juan passe la main autour de sa taille et l'embrasse.

Sganarelle passe entre les deux femmes et Don Juan qui veut retourner vers Rosaura pour l'embrasser de nouveau. Il se heurte contre son maître qui fait un geste de dégoût et de colère.

SGANARELLE, *montrant l'horloge.*

Minuit tout à l'heure.

DON JUAN

Alors, maraud, puisque l'heure va sonner, va au-devant du Commandeur, pour l'éclairer. Voyons, obéis.

SGANARELLE

J'y vais.

Tout tremblant, il prend la torchère, lève au ciel la main restée libre, et, poussé par Don Juan, sort au milieu des rires.

DON JUAN

Hallebardiers, vous allez l'accompagner. Ne le ménagez pas s'il voulait se sauver. *(A ses amis.)* Le poltron ! il faut prendre ses précautions avec lui.

Les hallebardiers sortent.

SYLVIA

Sganarelle est bien amusant.

SCÈNE IV

L'ATTENTE

DON JUAN, ROSAURA, SYLVIA,
puis LE COMTE PROSPERO et DON LUIS

DON JUAN

Et maintenant, que la fête commence ! *(Aux musiciens.)* Jouez-nous une pavane, je la conduirai moi-même.

PAVANE

A la fin, le comte Prospero et Don Luis entrent, se dirigeant vers Rosaura et Sylvia, soulèvent leurs feutres ombragés de plumes et s'inclinent profondément.

LE COMTE PROSPERO

Tous nos hommages, charmante Sylvia et délicieuse Rosaura ! Sans vous, la partie n'eût pas été complète.

SYLVIA, *répondant par une révérence.*

Toujours galants ! Aimables Seigneurs !

DON JUAN

Prenez place, Mesdames, nous attendrons, si vous le voulez bien, le Commandeur à table.

Le comte Prospero offre le poing tendu à Rosaura. Don Luis fait de même pour Sylvia. Ils les conduisent à la table où elles prennent place et restent debout, laissant entre elles deux au centre un tabouret vide.

SCÈNE V

MINUIT SONNE

LES MÊMES, SGANARELLE

On entend sonner lentement les douze coups de minuit.

SGANARELLE, *rentre effaré, traverse la scène à reculons en tenant à la main son candélabre.*

Il est là ! Il me suit ! Il vient !

DON JUAN, *très calme.*

Le Commandeur ! Je vais le recevoir. Rassurez-vous.

Tous les regards sont tendus vers la porte, on entend les pas lourds du Commandeur gravissant péniblement l'escalier.

SCÈNE VI

APPARITION DE LA STATUE

LES MÊMES, LA STATUE

La statue paraît, marchant à pas saccadés et retentissants. Elle étend le bras et montre l'horloge pour indiquer qu'elle n'est pas en retard.

DON JUAN, *allant à sa rencontre.*

Commandeur, merci de votre exactitude !

Les musiciens détalent au plus vite en se bousculant.

SCÈNE VII

LA SÉDUCTION

LES MÊMES, moins les MUSICIENS

SGANARELLE, *se serrant contre les laquais.*

Je l'avais bien prévu ! Les musiciens se sauvent. Je voudrais bien pouvoir en faire autant.

DON JUAN, *s'inclinant et montrant Sylvia et Rosaura.*

Voici les aimables compagnes que vous connaissez déjà et qui attendent Votre Seigneurie.

La statue dit à Don Juan de prendre garde, qu'il ne respecte plus rien.

DON JUAN, *hausse les épaules.*

Après moi, la fin du monde !

La statue fait signe qu'il n'a pas de cœur et que Dieu le châtiera.

DON JUAN, *interdit un instant, se courbe sous cette menace, mais il se redresse bientôt.*

Trève de remontrances, et vive le plaisir et la joie ! Commandeur, prenez, au centre de la table, la place d'honneur, entre ces deux dames !

La statue lui indique de nouveau que la colère du ciel l'écrasera.

DON JUAN, *d'un air dégagé.*

C'est mon affaire. Nous verrons plus tard. Pour le moment, à table !

La statue hésite un instant, mais elle se décide à accepter l'invitation. Lentement, à pas comptés, elle se dirige vers le siège qui lui est réservé, prie les courtisanes de s'asseoir et tombe elle-même sur son tabouret, comme une masse, entre Rosaura et Sylvia, hésitantes d'abord, curieuses ensuite. Don Juan, le comte Prospero et Don Luis prennent place à leur tour autour de la table.

SGANARELLE

En voilà bien d'une autre. La statue va souper !

DON JUAN

Allons ! A boire !

Sganarelle prend des mains d'un page une buire et s'apprête à remplir le haut vidrecome de Don Juan.

DON JUAN

Non. Il faut servir d'abord le Commandeur !

Sganarelle veut obéir, mais la statue reste impassible, tenant toujours à la main son bâton de Commandeur.

DON JUAN

Vous refusez. Parbleu ! C'est faire injure à mon vin. Eh bien ! pages, à nous tous de nombreuses libations !

Sganarelle et les pages, avec leurs aiguières, emplissent les hanaps que les convives leur tendent.

DON JUAN, *prend son hanap, en aspire le parfum.*

Voyez comme sa couleur est charmante. C'est un nectar digne des dieux. Avec lui la vie paraît une agréable chose, je bois à votre santé.

Tous les convives portent un toast à la statue.

SYLVIA, *au Commandeur.*

Soyez gentil. Faites comme nous ! *(Elle lui présente sa coupe.)* Goûtez-y. *(Frappant sur son épaule et le regardant sous le nez.)* — C'est étonnant, il ne bouge pas !

ROSAURA, *même jeu, élevant sa coupe aux lèvres du Commandeur.*

Ce vin réchaufferait un cœur de marbre et le rendrait amoureux. Laissez-vous tenter.

La statue, sans quitter son bâton, tourne la tête de droite à gauche et refuse par trois ou quatre « non ! » très accentués.

SYLVIA

Que faut-il pour vous décider ? Tenez, je remplis cette coupe de baisers et je vous l'offre, avec mon amour !

La statue la regarde, son œil s'anime. Elle sourit légèrement. On voit qu'elle lutte, mais elle semble faiblir, tout en résistant à de nouvelles avances de Sylvia. Tout

à coup elle cède, jette son bâton sous la table, saisit la coupe, entr'ouvre peu à peu les lèvres et boit avidement.

SYLVIA, *triomphante, renversant le hanap d'or.*

Ah! c'est moi qui l'emporte!

ROSAURA, *s'appuyant sur le bras de la statue.*

Et moi, Commandeur? suis-je donc laide?

La statue répond qu'elle la trouve, elle aussi, très jolie.

ROSAURA

Eh bien, voyez, je pose mes lèvres sur le bord de ce hanap : c'est mon cœur que j'y mets. Buvez, maintenant, à la même place. C'est la coupe du bonheur.

La statue, très allumée, vide amoureusement d'un trait la coupe que Rosaura lui a tendue.

DON JUAN

Bravo! Sylvia. Bravo! Rosaura. Vous êtes des enchanteresses. Je ne suis pas jaloux du Commandeur, et je vous cède à lui.

SGANARELLE

Voilà un cadeau royal.

La statue demande encore du vin aux pages qui la servent.

SGANARELLE

Le Commandeur sable bien un flacon; un peu plus, il boirait à la régalade. C'est à confondre. Il va en perdre la raison.

DON JUAN

A la bonne heure. Versez à pleins bords.

La statue semble affamée. Elle accepte gloutonnement tout ce que lui présentent les pages, dévore, ingurgite,

lutine ses voisines. Après de nombreuses rasades, elle s'arrête. Elle n'en peut mais. Elle étouffe. Rien ne passe plus.

SYLVIA, *l'éventant.*

Vous devez étouffer avec ce casque pesant sur votre tête. Vous devriez l'ôter.

La statue trouve l'observation juste, mais elle refuse de se mettre à son aise.

ROSAURA

Laissez-moi faire. Permettez !

Elle se penche et à deux reprises essaye d'enlever le casque, qui est fort lourd, et qui retombe sur la tête du Commandeur. Enfin elle y parvient avec peine, le passe à Don Juan qui, courbé sous le faix, fléchissant sous le poids, le remet à Sganarelle. Ce dernier sort pour le déposer dans la salle voisine et rentre aussitôt.

La statue arrange avec coquetterie ses cheveux blancs, les ramène devant, relève les mèches de son toupet et se remet à boire à grandes lampées.

DON JUAN, *à Rosaura.*

Prenez ces fleurs sur la table. Il faut en couronner notre hôte.

Sylvia et Rosaura frappant dans leurs mains, acceptent l'idée qui leur paraît fort gaie.

SGANARELLE

Que font-elles ? Je crois qu'elles vont mettre une couronne sur la tête du Commandeur. Oh ! honte !

Les courtisanes ont enroulé vivement des fleurs et tressé une couronne de roses.

Rosaura la pose, Sylvia l'ajuste et la consolide sur la tête du Commandeur.

DON JUAN, *se levant.*

Tous mes compliments. Maintenant, seigneur, vous êtes un demi-dieu !

La statue dodeline la tête d'un air guilleret, embrasse les mains de ses deux voisines, et leur fait des agaceries de toutes sortes.

DON JUAN, *indiquant le fond de la scène.*

J'avais là des musiciens. Ils ont décampé comme des pleutres. Nous pourrions les remplacer par une chanson de Rosaura.

La statue, qui a mal compris, demande à Sylvia de dire une romance.

SYLVIA

Moi, je danse. C'est Madame qui chante.

La statue s'excuse, se retourne vers Rosaura et l'invite à son tour.

ROSAURA, *se lève.*

A vos ordres, je suis prête.

DON JUAN

Qu'on m'apporte une mandoline pour accompagner la divine Rosaura.

CHANSON DE ROSAURA

Je vais chanter le vin et l'amour :

Voici l'amour : *Elle envoie d'abord des baisers et à droite met la main sur son cœur.*

Elle prend ensuite une coupe, la remplit, la respire et la vide à petites gorgées. Voilà le vin.

Le vin qui rit dans ce hanap est exquis. Une fois, deux fois. C'est bien ; la vie paraît en rose. Mais

après ? Trois fois, quatre fois, c'est beaucoup. A la cinquième rasade, la raison s'égare. La vue se trouble. Il faut s'arrêter. On a mal à la tête.

L'amour est un plaisir suprême. Les baisers sont charmants : tous, le premier jusqu'au dernier. Un, deux, trois, quatre. On peut recommencer sans danger. Le cœur est toujours en fête.

L'ivresse de l'amour vaut mieux que celle du vin. On ne s'en lasse jamais.

La statue accompagne la romance, en faisant des roulades et en battant la mesure avec son couteau. A la fin elle applaudit et demande à Rosaura de recommencer.

ROSAURA

Commandeur, êtes-vous satisfait ?

La statue se lève, et, pour la féliciter, lui prend le menton et va même jusqu'à lui piquer le corsage du doigt.

SYLVIA, *scandalisée.*

Il va bien, le Commandeur !

SGANARELLE

Il a trop entonné. Il ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait.

La statue s'adresse à Rosaura et l'invite à danser, maintenant, au son des castagnettes.

ROSAURA, *désignant Sylvia.*

Ce n'est pas moi, c'est Madame qui danse.

La statue, vexée de son étourderie, se frappe le front, laisse retomber sa main de pierre sur la table et se casse le petit doigt. Elle paraît fort désolée et montre sa main incomplète. Elle prend le doigt brisé et, avec un peu de salive, le recolle. Puis, réparant la bévue qu'elle vient

de commettre avec Rosaura, elle s'adresse à Sylvia pour la prier de danser.

SYLVIA

Très volontiers !

Elle se lève, passe devant la table et se met à danser un pas très séduisant en regardant de temps à autre la statue qui paraît tout à fait charmée.

Sylvia achève son pas, l'éventail déployé derrière la tête comme une auréole. La statue, très allumée, a suivi d'un air folichon tous les mouvements de la danseuse. Elle lui jette, d'un air joyeux, des fleurs qu'elle prend à poignée sur la table.

DON JUAN

Le Commandeur est du dernier galant.

Des laquais emportent la table du festin. La statue reste seule, assise sur son tabouret. Des pages lui enlèvent son manteau. Tous les domestiques se retirent, excepté Sganarelle.

SCÈNE VIII

LE PAS DU COMMANDEUR

LES MÊMES, moins LES LAQUAIS et LES PAGES

SYLVIA

Et vous, Commandeur, vous ne danserez pas ?

La statue, toujours assise, résiste et refuse de se laisser tenter. Elle ne sait plus. Sa jeunesse est loin. Il y a trop longtemps qu'elle n'a dansé.

ROSAURA, *insistant.*

C'est votre tour.

La statue semble dire : « Ma foi, tant pis. » Elle se soulève et arrive péniblement à se mettre debout. Elle fait alors quelques efforts infructueux pour garder la perpendiculaire.

SGANARELLE

Il va danser, maintenant. Quel vieux fou!

La statue esquisse quelques pas lourdement, en faisant des grâces avec les mains.

Sylvia, d'un pas léger et gracieux, voltige autour d'elle.

La statue s'arrête, titube et porte la main à sa tête qui lui semble tourner, tandis que le sol se dérobe sous ses pieds.

SYLVIA

Allons, mon petit Commandeur, vous allez tomber. De la tenue. Tenez-vous droit, d'aplomb, comme cela.

Elle frappe du pied et se cambre, puis l'entraîne dans un moulinet.

La statue ne sait plus où elle en est. Elle s'appuie contre Sylvia, et dos à dos avec elle, remonte la scène en dansant et en se retournant à plusieurs reprises pour sourire à la danseuse.

Ils vont ainsi jusqu'à la baie du fond où ils retrouvent Don Juan et Rosaura. Alors la danse s'accentue. Tous les quatre descendent la scène en se tenant par la main.

Après une figure de pastourelle, la statue esquisse un cavalier seul. Le galop devient échevelé. Enfin les deux courtisanes soutiennent la statue qui chancelle, et, sur un pied mal assuré, les bras tendus, prend la pose d'une première danseuse à la fin d'un ballet.

ACTE TROISIÈME

LE CHATIMENT

Même décor qu'au premier acte. La statue n'est plus sur son piédestal. Le jour se lève peu à peu.

SCÈNE I

LE SOCLE VIDE

BOURGEOIS, VILAINS, puis LISARDA

Les gens du peuple, hommes et femmes, entrent les uns après les autres. L'un d'eux se retourne vers la statue et voit, à sa profonde surprise, le socle vide. Il appelle ses amis. Grande agitation parmi eux. Mains jointes et bras levés, ils entourent le piédestal.

CHOEUR (1)

Ah ! c'est étonnant,
Ah ! c'est étonnant.
Ciel ! la statue
N'est plus là !

(1) Ce chœur à bouches fermées a été supprimé lors des représentations au Théâtre d'Application et aux Nouveautés. Il se retrouve cependant à la fin de la partition et peut facilement être rétabli.

Entre eux.

Sais-tu ce qu'elle est devenue ?

Au public.

Nous ne savons pas ce qu'elle est devenue ?

TOUS, *mains jointes et bras levés.*

Elle s'est envolée,
Ou s'est effondrée,
Voilà tout !

Se prenant par le bras, et rythmant le pas, ils défilent.

LES BASSES

Elle s'est envolée,
Ou s'est effondrée,
Voilà tout !

LES FEMMES

Eh bien ! Eh bien ! ma chère *(bis)*,
Voyez-vous la statue.
Où est-elle ? *(ter)*
Je n'en sais rien, sur ma foi.

Elles potinent.

Elle s'est envolée.

LES TÉNORS

Elle s'est envolée.

LES BASSES

Elle s'est effondrée.

Reprise en chœur au point d'orgue, tous, les bras en l'air.

Bavardage général. Les bourgeois et les vilains font le tour du monument pour voir si les morceaux de la statue ne seraient pas cachés derrière le piédestal.

LISARDA, *portant un panier, entre lestement, va sur le devant de la scène et jette, à deux reprises, un appel à la pratique.*

A la moule ! A la moule !

UN HOMME DU PEUPLE

On ne t'écoute pas, Lisarda ; laisse tes moules et regarde !

LISARDA

Oh ! Ciel ! Plus de statue ! *(Elle la cherche de tous les côtés.)* Qu'est-elle devenue ?

L'HOMME DU PEUPLE

Je n'en sais rien. Disparue ! Brisée ! Volée ! Envolée !...

Les gens du peuple lèvent de nouveau les bras au ciel. Tout d'un coup, leurs regards se dirigent vers le palais de Don Juan, où le Commandeur paraît sur le perron.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE COMMANDEUR

FUITE GÉNÉRALE

La statue descend difficilement la dernière marche. Elle va devant elle, dessinant quelques festons. Les bourgeois et les vilains reculent, se montrent du doigt le Commandeur. Ils sont stupéfaits de le voir marcher. Pendant qu'il achève son entrée, ils ont gagné le côté opposé et se sont esquivés tous, en donnant les marques de la plus grande frayeur.

SCÈNE III

MONOLOGUE DU COMMANDEUR

LE COMMANDEUR, *seul.*

Il sort en titubant, portant toujours sa couronne de roses, mais elle est mise un peu de travers. Il s'arrête et réfléchit.

Où donc est mon piédestal ? Où peut-il être ? Décidément, je suis gris, j'ai trop bu, la tète me tourne. *(Se souvenant.)* Ah ! qu'elle était jolie, la petite femme qui chantait, coupe en main, le vin et l'amour. *(Il imite Rosaura comptant sur ses doigts, et se passe la main sur le front.)* Où donc est mon piédestal ? *(Il fait quelques pas mal assurés.)* Mauvaises, mes jambes ! Du coton ! Elles se dérobent sous moi. *(Ses souvenirs le reprennent.)* Bien charmante aussi, la petite danseuse avec son éventail et ses petits pas cadencés ! Et moi ! J'ai dansé aussi, j'ai tourné, j'ai levé la jambe. Et allez donc ! *En se reculant, il se heurte contre le monument.)* Suis-je bête ! parbleu ! le voilà, mon piédestal. *(Après une pause.)* Il s'agit maintenant d'y remonter. C'est bien haut. *(Il fait de vains efforts pour gravir le socle et glisse.)* C'est impossible de grimper là-dessus ! *(Il le mesure de l'œil.)* Je le vois en pente. De l'autre côté, il doit être moins élevé. *(Nouvelle tentative infructueuse, le Commandeur manque de tomber, se fait mal au menton.)* Jamais je n'y parviendrai. Après tout, je m'ennuyais bien un peu là-dessus. Essayons cependant encore ! *(Nouvelle glissade. Il*

pleure amèrement, chancelle et vient tomber sur le banc placé devant le monument. Là, il reste immobile et songeur. Le jour se lève tout à fait. Il semble que l'air frais du matin le frappe et commence à le dégriser.)

SCÈNE IV

INDIGNATION DU PEUPLE

LE COMMANDEUR, HABITANTS DE LA VILLE et GENS DU PEUPLE

Quelques bourgeois et manants, hommes et femmes, reviennent un à un, marchant avec précaution. Voyant la statue assise et anéantie, ils se rassurent et appellent leurs amis.

La foule arrive, s'enhardit peu à peu, prête à s'enfuir de nouveau au premier mouvement de la statue.

LISARDA, *s'approchant, et avec dédain.*

Regardez donc. Il n'a plus son casque. C'est une couronne de roses qu'il porte sur la tête.

Rires de mépris dans la foule.

LISARDA, *le sentant à plusieurs reprises et faisant la grimace.*

Mais il sent le vin. Il est ivre !

TOUS, *haussant les épaules et raillant.*

Pouah ! Il est dégoûtant ! Il ne faut pas qu'il remonte sur son socle. Il n'en est plus digne !

SCÈNE V

IMPRÉCATIONS

LES MÊMES, SGANARELLE

Sganarelle sort de chez Don Juan, pour s'enquérir de ce qui se passe. La foule lui montre la statue.

SGANARELLE

Mes amis, c'est très drôle. La statue a fait la fête. Mon maître l'a fait boire, l'a grisée. Alors le Commandeur a courtisé les femmes, il a dansé comme ceci.

Au moment où il lève la jambe pour achever sa démonstration par un cavalier seul, la statue se relève, reprend son aplomb par un effort violent, dirige son bras vers Sganarelle et le chasse impérieusement.

Sganarelle ne se le fait pas dire deux fois, il met d'abord la main devant sa tête comme pour se protéger contre les menaces du Commandeur, puis il s'éloigne au plus vite et va se mêler aux groupes du peuple.

LE COMMANDEUR *porte la main à son front, arrache sa couronne de roses, la regarde, la jette à terre, l'écrase, puis la repousse du pied. Il se retourne alors vers le peuple, terrible de colère, et marche vers lui.*

Arrière, manants !

La foule recule, épouvantée de cette révolte de la statue.

LE COMMANDEUR, *se frappant la poitrine.*

Ah! la raison me revient! Qu'ai-je fait? Quel moment d'égarement! Là haut, j'ai bu, j'ai dansé avec Don Juan, avec des courtisanes éhontées! *(Montrant le perron.)* Puis, j'ai descendu ces marches en trébuchant devant le peuple; j'ai été la risée de tous. Mes anciens vassaux m'ont hué, moi, le Commandeur! moi, le maître vénéré! Et ce n'est pas un rêve! *(Courbant le front.)* Je me fais honte à moi-même, à moi, dont les malheurs inspiraient à tous le respect.

Il plonge la tête entre ses mains.

La fenêtre du palais s'ouvre. Don Juan à ce moment paraît au balcon. Il rit et bafoue son hôte.

LE COMMANDEUR *se redresse, et dirigeant son bras vers lui.*

Misérable! C'est indigne de se railler ainsi d'un vieillard. Impie et libertin! Séducteur sans vergogne! Prends garde! J'appellerai sur toi les foudres du ciel que tu as insulté. Don Juan, malheur à toi! Je te maudis!

Après ces imprécations, la statue, accablée, se laisse choir sur le banc.

SCÈNE VI

L'IRONIE

LES MÊMES, DON JUAN, ROSAURA, SYLVIA, LE COMTE PROSPERO, DON LUIS

Don Juan, accompagné de Sylvia et de Rosaura, suivi

de ses deux amis, va vers le Commandeur assis et toujours immobile dans la pose du Penseur *de Michel-Ange.*

DON JUAN

Eh! l'ami! vous avez oublié votre casque ; vous allez avoir froid.

Le Commandeur ne relève pas la tête. Il reste toujours absorbé sur son banc.

SGANARELLE, *railleur.*

La rosée tombe.

Il éternue.

Vous allez frissonner
Et vous enrhumer.

DON JUAN

Va chez moi lui chercher son casque.

Sganarelle sort sur cet ordre.

ROSAURA

Allons, mon petit Commandeur, il ne faut pas se laisser aller ainsi.

SYLVIA, *s'approchant, et à part.*

Il a la tête encore troublée. Laissez-moi vous éventer pour vous remettre. Voyons, vous me trouviez gentille, tout à l'heure.

Rosaura tire son chasse-mouches et l'évente aussi de son côté.

ROSAURA

Relevez-vous, Commandeur. Venez chez moi.

Le Commandeur ne paraît pas s'apercevoir de ces avances. Il reste toujours impassible.

SGANARELLE, *rentrant.*

Voici le casque, le manteau et le bâton de Son Excellence.

Il remet le casque à Don Juan, le manteau à Sylvia, et va poser le bâton sur le socle.

Rosaura saisit le casque des mains de Don Juan et le présente au Commandeur, dont le regard paraît noyé dans le vide.

Pendant ce temps, Sylvia rattache le manteau du Commandeur, derrière ses épaules.

La statue semble sortir d'un rêve. Elle prend lentement sa coiffure des mains de la chanteuse et la replace avec majesté sur sa tête.

DON JUAN, *haussant les épaules.*

Regardez-le... Il est encore gris... Il va vouloir remonter sur son socle, ce sera risible...

Le Commandeur se relève comme mû par un ressort. Il regarde le ciel et semble entendre des voix mystérieuses qui l'appellent. Tout d'un coup son œil se fixe sur Don Juan. Sans aucun geste, il marche vers lui. Don Juan recule comme fasciné.

L'émotion est à son comble.

La statue lève le bras et, dominant Don Juan du regard, lui met la main sur l'épaule. C'est une main de marbre.

Don Juan essaye de s'échapper. Il se débat vainement et semble supplier le Commandeur de l'épargner. Mais la main pesante l'écrase de plus en plus. Il se courbe, tourne sur lui-même et tombe sur le dos à la renverse.

Dans une attitude marmoréenne, la statue se dirige

alors vers le piédestal et prend en passant le bâton déposé sur le socle.

Rosaura, désolée, se penche vers Don Juan, tâte son cœur et lui prend la main qui retombe inerte. Don Juan est mort.

Sylvia pleure de désespoir. Elle joint les mains, ses genoux fléchissent.

Les assistants, terrifiés, se mettent à prier.

Sganarelle retire son bonnet, se signe et met genou à terre, les yeux mouillés de larmes.

Le Commandeur remonte lentement sur son socle et reprend peu à peu son immobilité de statue du premier acte.

RIDEAU

RETOUR DE BAL

PROVERBE MIMÉ EN UN ACTE

AVEC J. DE MARTHOLD

MUSIQUE D'ADOLPHE DAVID

PERSONNAGES

ELLE.................. Mme Marianne Chassaing
SON MARI............ M. Charton

Représenté pour la première fois, à Paris, le 25 Janvier 1893
(Salle d'Harcourt)

RETOUR DE BAL

Elégant boudoir entre la chambre de Monsieur, qui est à gauche, et celle de Madame, qui est à droite. — Porte au fond. — A droite, au fond, en pan coupé, cheminée avec feu, pendule et flambeaux allumés. Du même côté, au premier plan, une psyché ; non loin, table avec flambeau allumé et bougeoir éteint auprès. — A côté, une chaise, et, par terre, un coussin. — A gauche, dans l'angle du fond, un divan. — Çà et là, plusieurs sièges.

SCÈNE PREMIÈRE

ELLE, SON MARI

La scène est d'abord vide. Puis s'ouvre la porte du fond. Monsieur fait passer Madame qui se dirige à droite. Lui s'arrête au milieu, mais incline vers la gauche, ayant ouvert son pardessus qui le laisse voir en tenue de soirée. Madame, couverte d'un grand manteau, se retourne, étonnée de ne se pas voir suivre.

ELLE

Alors ?... Vous me quittez, Monsieur mon mari ?

LUI, *immobile, froid.*

Oui.

ELLE, *indiquant la droite.*

Vous n'entrez pas ?

LUI

Non !

ELLE, *redescendant un peu.*

Pourquoi ?

LUI

Pourquoi ? *(Il va à la table, et son bougeoir allumé, étant remonté vers la gauche.)* Parce qu'on vous a remis un billet.

ELLE

Un billet ?... A moi ?

LUI, *affirmatif.*

Un billet, à vous !

ELLE

Folie !

LUI

Je l'ai vu. De mes yeux. Pendant le bal.

ELLE

Vu ?

LUI

Au buffet. Un officier.

ELLE

Vous avez rêvé !

LUI

Du tout, Madame.

ELLE

Si.

LUI

Non.

ELLE

Si !

LUI

Non !

ELLE

Si, si, si !

LUI

Non, non, non !

ELLE, *furieuse, imperceptible mouvement d'épaule, salut ironique, et s'apprêtant à sortir à droite.*

Alors, Monsieur...

LUI, *saluant, très sec.*

Madame !

Et il entre à gauche, brusque, claquant la porte. Puis on entend fermer à double tour et ensuite pousser le verrou.

SCÈNE II

ELLE

ELLE

Comment ? Il se barricade ? Un tour, deux tours de clé ! Crac ! Crac ! — Et le verrou ! Le verrou ! — par

dessus le marché ! — Un mari ! C'est odieux, stupéfiant ! Et tu mériterais... ! Vous mériteriez... ! Monsieur... !

Ayant ironiquement menacé de la main et du bout du doigt, son manteau entr'ouvert, elle tire de son corsage une petite lettre qu'elle brandit.

Eh bien ! oui, on m'a remis un billet, et le voici. Tu fais le jaloux et tu me laisses seule. Prends garde ! — La voilà, cette lettre et, après tout, je n'ai qu'à déchirer l'enveloppe pour la lire. La lire ! *(Un instant immobile et pensive.)* C'est mal, ce que je fais là ! Du bruit ? Il se repent et vient m'ouvrir ? Non. Plus rien. Rien, rien, rien ! Egoïste, va !

La pendule sonne. Comptant.

Un — deux — trois — quatre — cinq. — Cinq heures, déjà ?

Déjà cinq heures. Comme il est tard... et de bonne heure. Pas étonnant que je sois si fatiguée !

Mes yeux me picotent... et, malgré moi, se ferment. Je tombe de sommeil.

Elle s'assied.

Tiens, cette lettre... Je n'y songeais plus. Tout de même, entre nous, je grille de savoir ce qu'il y a là dedans... Si..., si je... décachetais !

Elle en fait le simulacre.

Non, ce n'est pas bien. Je ne dois pas.

Colère, indiquant la gauche.

Mais il me soupçonne, moi ! Et me laisse là, toute seule ! Ce n'est pas la peine d'être sa femme, s'il n'est pas mon mari.

J'ai le frisson. Chauffons-nous.

Et cette porte, fermée, comme cette lettre !

Allons ! J'ai trop chaud, maintenant ! Otons ce manteau. Tiens, mais elle est très bien, la personne que me représente cette glace, très bien.

Très bien, et c'est moi...

Voilà pourtant l'objet à la porte duquel mon époux se met volontairement... en me fermant la sienne. Bien dégoûté, ce Monsieur. On t'en donnera des petites personnes comme celle-ci. On t'en fricassera !... Me laisser ainsi en jachère !

Les hommes sont à faire pitié, ma parole !

Mais heureusement, tous ne sont pas... comme celui-là !... Ainsi, cette nuit, au bal...

Au fait, tenez, puisque vous êtes là, et moi aussi, je vais tout vous dire et vous allez voir ce qui est arrivé...

D'abord, j'arrive, avec mon mari.

Dès l'entrée, un valet nous annonce ; je le vois encore, roide comme un piquet, ouvrant sa large bouche pour nous annoncer.

Elle imite le valet de pied, et, muette, annonce :

« Monsieur et Madame un tel. »

Puis, reprenant la personnalité d'elle-même au bras de son mari, continue son entrée interrompue.

En nous voyant, en *me* voyant, tous s'arrêtent, et ce ne sont que saluts et poignées de main ; chacun accourt, on se précipite, on chuchotte, on admire, on se pâme.

C'est elle ! dit-on, c'est elle ! Elle, Elle, Elle ! Et cet Elle, s'envolant de toutes les bouches, semble un bruit d'ailes ! Elle, Elle, Elle, Elle ! Tous les regards sont tournés vers moi. Je suis devenue le centre. Je

me fais l'effet d'une cible. Une cible. Quelle gloire ! Reine de la soirée. Quel triomphe !

Enfin je parviens à une chaise et puis me reposer un instant, fatiguée de saluer, causant avec mes voisines et surtout mes voisins, trop heureux de l'honneur.

Tout à coup, les discordances d'un orchestre s'accordant.

Que va-t-il se passer ?

C'est la partie concertante.

Attendez, je vais me la remémorer pour vous. J'ai là le programme. Commençons par le commencement.

Premier numéro :

Ouverture à grand orchestre. Ces Messieurs prennent le *la*. C'est à rendre une colombe enragée !

Un fort homme se lève, bâton en main, c'est le conducteur du troupeau mélophone, le chef d'orchestre. Un coup d'œil à ses gagistes, un coup d'œil aux écoutants, le bras en l'air, une mesure pour rien, et, crac ! Des flots d'harmonie, où se noye la mélodie.

Il est campé des plus crânement, ce bâtonnier d'Apollon, mais mon Dieu, qu'il a chaud, le malheureux !

Et voici l'immanquable solo de violon, puis le non moins immanquable solo de petite flûte. Comment compter les prodiges de celui-ci et de celui-là, et de cet autre encore, trombone on contre-basse. Dieu de l'appogiature et de l'arpège, nous avez-vous donc créés pour ces gymnastiques ? Enfin le maëstro-conducteur étend les mains comme pour bénir.

C'est la fin.

Ouf !

Et bravo ! bravo ! bravo !

Il avait chaud, le batteur de mesure ! Et moi donc !

Un instant de silence et d'éventail.

Respirons.

Respirer ! Allons donc !

Ritournelle nouvelle. Ça recommence. — Quel est le numéro deux ?

Un langoureux et languissant soupireur de romance sentimentale, la main sur le cœur et dressé sur les pointes avec un œil blanc perdu au plafond, sans compter une romance qui frémit en sa main gauche, prise du délirium des trilles !

Quel raseur !

Bravo ! bravo ! bravo !

Il faut toujours applaudir ceux qui ont fini.

On s'agite, la foule s'écarte.

Qu'est-ce ?

Ce que c'est :

Un minuscule pianiste, le Tom-Pouce du forte ! Pas plus grand que ça !

Si petit, qu'il faut, sur le tabouret entasser in-folios et coussins pour que les mains du virtuose se trouvent enfin à hauteur du clavier !

Virtuose ! Virtuose est un mot faible, un vocable impuissant. Ce bébé est le démon du jeu. Les notes pleuvent, c'est un torrent, un assourdissement, un vertige. Et ses petits pieds, et sa petite tête, et ses petits bras, et tout son malheureux petit corps entrent en danse.

Il a fini ! Je ne sais plus où j'en suis ! Ça, un pianiste ! C'est le cyclone de la mélodie !

Absolument idiot !

Bravo ! Bravo ! Bravo !

Tout à coup...

Tout à coup, comme la mer Rouge devant les ennemis de Juda, la foule ouvre un large passage à une jeune femme, et c'est un bourdonnement de joie.

Je suis un peu loin, je me lève, pour voir la raison de cette fête.

Et tout s'explique...

C'est... c'est... c'est Yvette ! Yvette, Yvette elle-même, oui ! Yvette Guilbert, la Sarah du galoubet, fine, mince, élancée avec son corsage ouvert en V sur les devants de sa personne, que les flatteurs appellent sa poitrine.

Sa poitrine ! Comment tant de spirituelle harmonie peut-elle bien tenir en si petits réservoirs !

Et elle est charmante, ce gamin de Fragonard, avec son nez de Paris, sa lèvre de Paris, son œil de Paris, sa gavrocherie de Paris !

Oh ! l'article de Paris !

Trouvez-moi donc cela ailleurs.

Nulle part, même à Chicago... à moins d'exportation !

Quelle entrée !

Elle salue, dégoise le titre de sa chanson, fait signe à l'accompagnateur qu'elle est prête, et...

Et comme elle a commencé, la joie est sur tous les visages et dans tous les cœurs.

On applaudit, je ne vous dis que ça ! A croire que le tonnerre est venu flâner à la soirée.

Aussi le public a chaud, chaud, chaud ! Rien ne donne chaud à l'auditeur comme le succès de l'audité !

Enfin, on reprend ses sens, et tandis que je m'évente en devisant, la foule se dégourdit un instant.

Mais ce sont de nouveaux accords.

Cette fois, c'est le signal des danses.

Et je suis assaillie.

De tous côtés, devant, à gauche, à droite, derrière, partout, ce ne sont que soupirants et qu'aspirants !

Madame...

Madame...

Madame...

Et mon carnet saisi, infatigable, j'inscris, j'inscris, j'inscris !...

Mon carnet est tout noir. Tenez.

— Personne n'en veut plus !

En place, repos !

C'est d'abord, un très vieux monsieur, monsieur vieux à en être sénateur ! Très décoré, il est chauve comme la main, comme un genou, comme l'inspiration d'un déliquescent ! Et les pauvres jambes ne sont rien moins que vaillantes, courbées sous le poids d'un dos courbé lui-même. Un vieux chêne qui tourne au rabougri !

Enfin !

Et, tant bien que mal, non, tant mal que bien, la contredanse va, cahotante, trébuchante, jusqu'à l'instant où, essoufflé de tout le poids physique de ses printemps envolés, ce lourd papillon m'écrase l'orteil.

— Aïe !

— Mon Dieu, Madame...

— Ce n'est rien.

— Mais si, mais si ! Quel maladroit, et combien d'excuses ! Je vous ai fait mal...

— Au contraire...

Reconduite.

Remettons-nous d'une alarme si lourde.

Mais non. Mon Deuxième s'avance. Si grand, celui-là, qu'à le voir, colonnesque, je me sens fière d'être française.

Ce doit être quelque poète rêveur ou quelque sot — ça se ressemble, au fond — car il semble nager dans la danse, la main sur le cœur, les yeux au ciel et poussant des soupirs à émouvoir... une autre que moi !

C'est fini. Tant mieux.

En me reconduisant, celui-là m'offre une rose... que je laisse glisser par terre dès qu'il a pris son vol.

Mais un homme s'avance, le front haut, l'œil ardent, martial et souriant en sa force.

C'est un officier, mon Troisième.

Celui-là, à la bonne heure !

Je lui prends le bras et il m'emmène ou, pour être exacte et véridique, il m'entraîne !

Quelles moustaches ! Elles me frôlent le visage.

Je frissonne.

C'est décidément beau, un capitaine ! Oh ! la gloire !

Aussi, cette valse endiablée, frénétique, vertigineuse !... Jamais valse ne m'avait paru plus valse !

La valspurgis, quoi !

Mais quoi ! Voilà-t-il pas qu'à un instant où nous reprenions la mesure, ce fils de Mars se permet, ose...

Oh ! Rien, rassurez-vous.

Rien, que quelques mots entrecoupés, mais qu'il suffit à une femme de ne pas entendre pour les comprendre..., comme si elle les savait par cœur !

« Jolie... charmante... adorable... Mon cœur ! »

Enfin, des onomatopées définies !...

— Monsieur !...

Pas de réponse !

Il me réentraîne dans le tourbillon, jusqu'à ce que, me voyant à bout de souffle, il me mène à ma chaise... où je m'écroule comme un château de cartes...

Mais il reste là, continuant de vouloir se faire

comprendre, en me disant toutes sortes de choses incompréhensibles, que je comprends si bien que je fais comme si c'était de l'hébreu ! Mettez-vous à ma place !

Me voyant un peu remise, lui de me proposer un tour au buffet.

Au fait, j'ai si soif !

Et nous voilà partis.

— Un gâteau, Madame ?

— Un gâteau, Monsieur.

— Un verre de champagne, Madame !

— Un verre de champagne, Monsieur.

— Frappé ?

— Frappé, naturellement.

— Moins frappé que moi, Madame, croyez-le bien.

Et voilà que le champagne, brochant sur la valse, le misérable profite de mon étourdissement pour oser me proposer...

D'accepter un mot de sa main.

— Jamais, Monsieur... Jamais ! Pour qui me prenez-vous !

— Prenez toujours !

— Taisez-vous !

Mais il m'a fait verser un second verre qu'il me tend, — et que je flûte, croyant me débarrasser de ses instances.

Redoublement d'étourdissements et, le diable étant malin, je ne sais comment tout à coup, je me trouve avoir dans la main ce billet maudit...

Et je le tiens, avec toute la bêtise de l'innocence, quand, non loin, mes yeux rencontrent ceux de mon mari.

Il a tout vu !

Alors, d'entraîner à mon tour mon beau cavalier et de retourner à ma place où, le billet caché, là, je prends un ton indifférent, me disant que je trouverai bien l'instant de m'en débarrasser.

Sans le lire, bien entendu. Car je ne l'ai pas lu.

Le voici.

La cire n'est pas rompue.

Et voilà, pourquoi Monsieur mon mari...

Mais qu'entends-je !...

Quel est ce bruit chez lui !

Sans doute, pris de remords ou d'un tendre dessein, sans doute, il vient m'ouvrir.

Ecoutons.

Horreur ! Ce sont des ronflements !

Le misérable !

Ah ! vous dormez !

Vous dormez légitimement !

Eh bien ! prenez garde à ma légitime fureur, à ma vengeance légitime !

Je vais lire ce billet.

Ouvrons-le.

Mais... non, non, c'est mal, et c'est vilain !

Et ce billet m'est indifférent, d'ailleurs, puisque c'est vous que j'aime, ronfleur !

Jetons-le au feu !

Au fait, non. Non, une idée !

Je vais frapper à votre porte, cher époux.

Si vous m'ouvrez, je jette au feu ces pattes de mouches militaires. Si au contraire vous restez sourd à mon toc-toc, je décachète !

Et que les suites vous en soient légères !

Frappons !

C'est drôle, ça me fait tic-tac au cœur.

Je n'ose..., j'ai peur... S'il allait ne pas m'ouvrir.
C'est capable de tout, un homme qui dort !
Allons ! Courage !
Un ! Deux ! Trois !
Rien ! Mon Dieu !
Si ! Si, on bouge.
Il a entendu et s'avance.
Au feu l'Ordre du cœur de la soldatesque ! Au feu !
La porte s'ouvre !
Il m'attendait !

Elle s'élance à gauche, entre, et, Moralité, la porte se referme.

RIDEAU

L'ORAGE

ONOMIME EN UN ACTE A TROIS PERSONNAGES DONT DEUX INVISIBLES

AVEC BERTRAND MILLANVOYE

MUSIQUE D'ADOLPHE DAVID

PERSONNAGES

LISETTE...............	Mme Marianne Chassaing
MONSIEUR, personnage invisible.............	M. Edmond Wesel
MADAME, personnage invisible.............	Mme Yvonne Wesel

Représenté pour la première fois au Cercle funambulesque le 28 Novembre 1893

L'ORAGE

La scène se passe dans un salon luxueusement meublé. — Cheminée sans glace. — Au premier plan, à droite et à gauche, portes. — Au fond, une porte s'ouvrant sur l'antichambre. — Au deuxième plan à droite, une fenêtre.

Le temps étant à l'orage, le marquis et la marquise de Roselys, qui ont les nerfs à fleur de peau, se sont pris de querelle. Ils viennent de rentrer, très animés l'un contre l'autre, dans leurs chambres respectives.

Au lever du rideau, la scène est vide, les portes latérales sont entr'ouvertes. Un roulement de tonnerre se fait entendre.

Lisette, la caméristе de céans, apparaît au fond. Elle entre et s'arrête un instant. Puis, elle se dirige à droite, vers la chambre de Monsieur. A ce moment, Monsieur tire violemment sa porte.

Même manège à gauche, Madame s'enferme non moins brusquement.

Oh! oh! fait Lisette, en arrondissant la bouche. Il y a de la brouille dans le ménage.

Et elle indique alternativement les deux portes :

Ils sont comme chien et chat, ajouta-t-elle, en levant

les mains, en ployant les doigts et en les agitant dans le simulacre de griffer.

Désignant ensuite la chambre du marquis, elle exprime que son maître est un très bel homme, d'une superbe prestance, qu'il porte de fines moustaches et a le menton agrémenté d'une coquette barbiche.

Continuant la description du personnage, elle fait mine de tirer des manchettes, de mettre des gants, de les boutonner, de passer le pouce dans l'entournure de son gilet. Puis, arpentant le théâtre d'un air crâne, en feignant de fumer un cigare, elle termine par un claquement de doigts qui signifie : « C'est un homme très chic !... »

Elle esquisse ensuite le portrait de Madame.

Madame a une robe à traîne. Elle est grande, élancée. Sa taille tiendrait dans mes deux mains. Elle a de beaux yeux, bien fendus, une bouche toute mignonne, pas plus grande que le petit bout de mon doigt. Enfin, elle est jolie à croquer.

Monsieur et Madame sont mariés..., mariés pour de bon. Mais déjà à couteaux tirés! exprime-t-elle, en opposant horizontalement et à plusieurs reprises ses deux index.

Elle indique la porte de Madame et prend un air de commisération.

Pauvre Madame !

Elle se tourne aussitôt du côté de Monsieur :

Hou ! le vilain !... Oui, oui, c'est un vilain, répète-t-elle, au public.

Elle montre un écran qu'elle est allée chercher sur la cheminée et sur lequel est peint un papillon.

Voilà ce que c'est que mon maître.

Elle imite le volage marquis, courant de la brune à la blonde, de celle-ci à celle-là, de celle-là aux autres, offrant à chacune son bras et son cœur, distribuant des baisers à toutes.

Enfin, conclut-elle, en écartant les bras et en les laissant retomber avec désespoir, c'est désolant!... N'importe où..., la première venue!... Il s'est adressé, même à moi!...

Elle simule les entreprises galantes dont elle a été l'objet. Il a essayé de lui prendre la taille, de lui caresser le menton. Elle s'est défendue de son mieux, en le repoussant, en lui tapant sur les mains.

Elle marche à reculons, comme pour échapper aux poursuites du séducteur.

Il perd son temps avec moi, fait elle en haussant les épaules. Je suis une honnête fille. C'est un mari que je veux. Quant à Monsieur, il n'aura pas ça de moi, ajoute-t-elle, en faisant claquer entre ses dents l'ongle de son pouce.

Puis, avec une malicieuse et souriante gaminerie, elle passe vivement son doigt sous son nez, en clignant de l'œil du côté de la chambre de son maître.

Mais c'est assez bavardé; il faut travailler.

Elle prend un plumeau et se met en devoir d'épousseter les meubles.

Soudain, un bruit se fait entendre chez la marquise. Lisette prête l'oreille :

Je ne m'étais pas trompée. C'est Madame qui pleure.

Elle imite les sanglots de sa maîtresse et les grosses

larmes qui doivent couler sur ses joues. Du bout des doigts, elle se tamponne les yeux.

Très émue, elle se décide pourtant à continuer d'épousseter, mais elle est si peu à ce qu'elle fait, qu'elle donne des coups de plumeau dans le vide. Elle ne s'aperçoit de sa distraction qu'au moment où elle époussette une rose placée sur le cheminée. Elle prend la rose et fait mine de la piquer dans ses cheveux, en exprimant que Madame, devait s'en parer pour le bal.

Quant au gardénia, destiné à l'habit de Monsieur, elle le flaire et le rejette vivement, comme s'il exhalait une odeur désagréable.

Oh ! le méchant ! fait-elle en lançant un regard de reproche vers la chambre du marquis.

Elle apporte la table sur le devant de la scène.

A cet instant, retentit un bruit de tonnerre. Lisette, apeurée, se recule et se bouche les oreilles. Elle se précipite vers la fenêtre, pour en tirer les rideaux.

Un éclair sillonne le ciel.

Elle s'arrête épouvantée.

Elle le décrit, en dessinant avec l'index un double Z. Elle met la main devant ses yeux, encore tout éblouis, fait discrètement le signe de la croix, puis s'adressant au public, toute tremblante :

Avez-vous vu ? interroge-t-elle.

Un peu remise de sa frayeur, elle se résout à aller fermer les rideaux de la fenêtre.

Coup de sonnette chez le marquis.

La soubrette se dirige vers la porte de droite, quand se fait entendre un autre coup de sonnette, mais plus fort que le premier.

Va-et-vient sur la scène. Lisette ne sait de quel côté se diriger.

Monsieur est impatient, mais Madame a ses nerfs... C'est l'orage qui veut cela.

Bruit de sonnette des deux côtés.
Lisette lève les bras d'un air agacé et frappe du pied.
Le bruit s'accentue dans la chambre de Monsieur. On entend le choc d'un objet jeté par terre.
Lisette se décide à entrer chez son maître. Elle entrebâille la porte, reçoit une avalanche de reproches et se baisse pour ramasser la statuette de la Vénus de Milo, que Monsieur, dans sa colère, vient de briser.
Elle gagne tristement le devant de la scène, tenant la Vénus entre ses bras, et la dépose sur la table.
Elle la contemple un instant, puis, elle en fait la description :

Déjà, la déesse n'avait pas de bras !

Elle fait le geste de se couper les deux bras, puis joignant les mains derrière son dos, elle agite les coudes, de façon à figurer deux moignons.
Elle montre la statuette.

Vénus était ainsi.

Lisette fait mine de se couper la jambe, à mi-cuisse :

Pauvre Vénus ! elle n'a plus qu'une jambe maintenant.

Elle se met à marcher en contrefaisant une boiteuse, puis éclate de rire.
Coup de tonnerre, suivi d'un coup de sonnette chez la marquise.
On entend du bruit.

On casse aussi là, fait la cameriste.

Elle frappe.
La porte s'entrebâille.
On donne l'ordre à Lisette de ramasser un objet tombé.

Bien, Madame.

Elle obéit, puis sort de la chambre portant le buste d'Apollon. Elle le pose sur la table, et fait remarquer au public qu'il est endommagé en divers endroits.

Le visage a principalement souffert : il lui manque son ornement essentiel.

Le nez du superbe dieu, un nez grec, hautain et fier, s'est fracassé dans la chute.

Désespérée, Lisette tient à la main le noble débris.

Pauvre Apollon !... Le voici camard !... Lui, si beau !... Il est bien laid ainsi !... Que faire !... Peut-être pourra-t-elle, par un habile recollement, lui restituer son appendice nasal.

L'idée lui semble drôle... Elle rit, mouille avec son doigt le fragment de nez, et après quelques tâtonnements, réussit à le remettre en place. Mais elle a pris le nez à rebours et l'a recollé en l'air. Ça fait un drôle d'effet.

Elle se recule pour admirer son œuvre, et les deux mains sur la hanche, n'en pouvant plus de rire :

Il est bien, maintenant, fait-elle. Il a un nez, et un nez retroussé, comme le mien, s'il vous plaît..., un nez charmant !... Coquin d'Apollon, va !...

Elle s'incline devant la statuette, ploie le genou, joint les mains, et tandis que le piano joue : « Laisse-moi contempler ton visage » elle adresse au buste une déclaration comique.

Elle se relève presque aussitôt et, se tenant les côtes,

s'épanouit de joie sur la bonne farce qu'elle vient de faire.

Elle prend ensuite la Vénus et l'Apollon et va les poser tous deux sur la cheminée.

Coup de sonnette chez Monsieur.

Lisette tape du pied avec colère, lève les bras au ciel et, ayant l'air de tirer un cordon de sonnette, donne des signes de violent agacement.

Elle frappe à la porte du marquis.

La porte s'entrebâille.

Lisette prend des mains de son maître une épingle de cravate et des boutons de manchettes et reçoit l'ordre de reporter à Madame ces présents auxquels on ne tient plus.

Elle refuse de se charger de la commission.

Monsieur insistant :

Vous l'ordonnez, fait-elle, j'obéis.

Elle vient sur le devant de la scène.

Oh ! le méchant ! exprime t-elle, en montrant le poing à la chambre de Monsieur avec une petite mine fâchée.

Puis, elle traverse la scène et frappe chez la marquise.

Elle remet les bijoux à celle-ci, en indiquant que c'est de la part de Monsieur.

Madame prend les objets et ne referme pas la porte.

Lisette s'éloigne en exprimant que sa maîtresse est fort en colère. A peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle est rappelée par Madame :

Tenez, la réponse!... Ceci, à Monsieur..., la monnaie de sa pièce.

La soubrette revient, tenant un écrin et une photographie.

Elle paraît très heureuse.

Elle frappe chez Monsieur, se compose un visage et une attitude de circonstance, pour lui restituer de la part de Madame, ces souvenirs dont on veut se détacher.

La porte se referme brusquement.

Monsieur rage !

Et Lisette fait le geste de bisquer.

Ding ! ding !... C'est le marquis qui sonne de nouveau.

Encore !... Est-ce agaçant !

Elle frappe. Son maître, dont le bras seul paraît, lui remet une bague.

— Comment ! votre anneau de mariage ?...

— Oui.

— Ah ! c'est trop fort.

— Allez le reporter à Madame.

— Oh ! Monsieur ! je ne puis me charger de cela. C'est une mission odieuse ; c'est une injure à Madame.

— Allez ! je le veux.

Lisette, avec tristesse, va jusqu'à la chambre de sa maîtresse, regarde avec colère la porte de Monsieur, se ravise, vient sur le devant de la scène, montre au public l'alliance, puis joint les deux mains et les sépare violemment pour indiquer une rupture. Elle fait mine ensuite de couper perpendiculairement l'anneau en deux, pour exprimer que l'union sera définitivement brisée.

Elle doit cependant obéir à son maître. Elle se dirige vers la chambre de Madame, mais prenant un soudain parti, elle fait un geste de dénégation et revient sur ses pas.

Jamais je ne remettrai cet anneau.

Elle le pose sur la table.

A ce moment, coup de sonnette chez la marquise.
Elle va immédiatement à la porte.
Une main invisible lui tend un objet.
Lisette hoche tristement la tête et paraît protester.
Madame insiste :

Pour Monsieur !

La camériste revient en scène, tenant à la main un bouquet de fleurs d'oranger ; elle le regarde mélancoliquement, et semble dire :

Mais, c'est impossible à rendre !... Ces fleurs symboliques expriment les joies d'une heure envolée sans retour.

Elle pose le bouquet près de l'anneau sur la table et évoque rapidement les tendres souvenirs qu'ils éveillent.
Bruit de tonnerre prolongé.
Lisette se cache la tête entre les mains.
Coup de sonnette à droite : c'est Monsieur qui demande le thé.
Coup de sonnette à gauche : même ordre de la part de Madame.
Lisette, après être allée aux deux portes, revient sur le devant de la scène.

Ils veulent être servis séparément, chacun dans sa chambre.

Elle apporte un plateau sur lequel le thé est tout préparé, allume le réchaud et place dessus la bouillotte.
Cela fait, elle se laisse tomber sur un fauteuil, à bout de forces et énervée de toutes ces allées et venues. Elle s'évente avec une serviette.
Coup de timbre à la porte du fond.
Signes d'agacement de la camériste.

Comment ! on sonne aussi de ce côté ?

Elle se croise les bras.

Non, je n'irai pas.

Nouveau coup de timbre.

Décidément, il faut y aller.

Lisette se lève lentement et gagne, en rechignant, la porte du fond.

Elle ouvre, écoute ce qu'on lui dit, paraît d'abord ne pas comprendre, puis, tendant la main, reçoit une lettre.

Bien ! fait-elle, attendez la réponse.

Elle revient sur le devant de la scène, tourne la lettre entre ses doigts, la retourne dans tous les sens, l'approche de son nez.

Quelle odeur !... Pouah ! du musc !... Une lettre de femme sûrement.

Elle lit la suscription.

C'est pour Monsieur, fait-elle, en étendant le bras dans la direction de la chambre de droite.

Elle fait le simulacre de la décacheter avec le doigt.

Pas moyen !

Elle s'efforce alors de lire à travers l'enveloppe.

Impossible ! exprime-t-elle avec dépit.

Elle se dispose à aller porter le billet doux à son maître, quand soudain une idée lui vient. Elle se frappe le front et semble dire au public : Vous allez voir.

Toutefois, avant de mettre à exécution son projet, elle juge prudent de pousser le verrou de chaque porte. Ceci fait, certaine de ne pouvoir être surprise, elle s'approche de la table, soulève le couvercle de la bouillote : l'eau est sur le point de bouillir. Lisette place la lettre

au-dessus. Sous l'influence de la vapeur, la gomme de l'enveloppe devient très vite humide. Il n'y a plus pour ouvrir l'enveloppe qu'à passer délicatement entre ses plis la pointe d'un couteau.

Cette opération terminée, Lisette retire la lettre et s'empresse de la lire.

Son visage reflète d'abord l'étonnement, puis elle hausse les épaules et, avant d'achever la lecture, cherche la signature.

Voyons ce post-scriptum. Elle demande de l'argent... Naturellement. J'en étais sûre !

Lisette fait quelques pas vers la droite, puis, regardant la chambre de son maître, brandit triomphalement la lettre.

C'est de la prose de danseuse, exprime-t-elle, en esquissant un pas... Fi ! Monsieur ! que c'est mal de tromper Madame.

S'adressant au public :

Vous vous imaginez sans doute que cette ballerine est jolie !... Pas du tout !... Elle est maigre comme un fil ; elle a les joues creuses, la bouche fendue en coup de sabre, des yeux bigles dont l'un darde le plafond et l'autre le parquet ; des dents comme des touches de piano..., et des pieds à pouvoir dormir debout, longs comme la moitié de mon bras.

Elle serre la lettre dans son tablier.

Elle manque de beauté, mais elle a un talent !... Tenez, jugez-en :

Pour imiter la danseuse, elle fait des pointes, des grâces, des pirouettes, se renverse en arrière et à la fin

du pas, salue le public, d'une façon maniérée, avec le sourire classique de ces demoiselles de l'Opéra.

Puis, elle se dirige vers la chambre de droite et, brandissant la lettre, indique qu'elle va jouer un bon tour à son maître.

Monsieur viendra tout à l'heure ici se jeter aux genoux de Madame et lui demander humblement pardon.

Elle interroge le public :

Hein ?

Avec un clignement d'œil significatif, elle ajoute :

Vous ne me croyez pas !... Il viendra ici, je vous l'affirme.

Elle prend l'anneau sur la table ; elle va à la porte de droite, tire doucement le verrou, puis frappe.

La porte s'entrebâille.

Reprenez cet anneau, Monsieur... Non ?... vous ne voulez pas ?... Regardez bien ceci.

Et elle montre la lettre d'un air de menace.

Le marquis semble vouloir s'en emparer.

Pas si bête de vous la donner.

Elle cache vivement la lettre derrière son dos et opère, par précaution, un petit mouvement de retraite.

Ainsi, vous refusez de reprendre votre alliance et de vous réconcilier avec Madame ?... C'est bien entendu... Une fois ?... deux fois ?... trois fois ?... Pas de regrets ?... Soit ! je vais porter à Madame ce poulet parfumé...

Le marquis la prie de n'en rien faire et la rappelle.

Ah ! ah ! vous consentez !... C'est heureux !... Vous reconnaissez vos torts ?

Oui, oui !
Allons, c'est bien.

Indiquant le parquet avec l'index :

Il sera ici dans un instant, fait Lisette au public.

Elle se dirige ensuite vers la chambre de la marquise, enlève le verrou et frappe à la porte qui aussitôt s'entr'ouvre.

Elle présente le bouquet de fleurs d'oranger.

De la part de Monsieur, avec un baiser !

Madame accepte le bouquet.
La soubrette revient dire au public :

Enfin, ça y est ! Madame va se faire belle pour venir ici.

Lisette fait mine d'arranger ses cheveux avec coquetterie.

Monsieur aussi va se mettre en frais de toilette.

Elle semble rectifier sur elle un nœud de cravate et ajuster un frac.
Puis elle prend deux chaises et en place une à chaque bout de la table.

Ici, Madame.

Et elle met la rose à côté de sa tasse.

Là, Monsieur !

Elle pose sur la soucoupe le gardénia.
Ceci fait, elle va à la fenêtre, tire les rideaux, ouvre la croisée et regarde dehors en formant avec la main au-dessus de ses yeux une sorte d'abat-jour.

Le ciel est superbe, le temps est admirable !

Elle écoute :

L'orage est apaisé !

Et elle décrit un cercle pour figurer la lune et indiquer qu'elle brille dans son plein, puis elle pique des étoiles dans l'azur.

Tout est calme dans le ciel maintenant ; tout est calme aussi dans la maison.

Elle tire la lettre de son corsage.

Cette lettre est devenue inutile.

Elle la déchire et en jette les morceaux par la fenêtre. Puis, désignant de l'œil et alternativement les deux chambres, elle fait le simulacre de deux mains qui s'étreignent et y dépose deux baisers, en ayant l'air de dire :

Ici, on s'embrassera tout à l'heure !

Elle met un doigt sur sa bouche, comme pour témoigner de sa discrétion et gagne à reculons la porte du fond. Les deux portes latérales s'ouvrent lentement pendant que tombe le rideau.

RIDEAU

LA GEISHA

FANTAISIE JAPONAISE MIMÉE ET MÊLÉE DE DANSES

AVEC OLIVIER DE GOURCUF

MUSIQUE DE FÉLIX DESGRANGES

PERSONNAGE

OYOU-KI...................... Mlle Jeanne Litini

———

Représentée à la Salle de la rue de Lancry
le 22 Décembre 1893

LA GEISHA

La scène représente l'intérieur de la maison d'une Geisha ou danseuse japonaise. — Au fond, donnant sur la campagne, une porte fermée par un rideau de paille. A gauche, en pan coupé, une petite porte ouvrant sur une autre pièce. A droite, un cabinet japonais surmonté d'une pendule et renfermant des tasses, des assiettes, une théière, une boîte à thé et deux petits vases de fleurs. — A droite du meuble, une petite table basse, deux coussins. Plus loin, du même côté et presque à l'avant-scène, une autre table sur laquelle est un jeu de cartes. — A gauche du spectateur, dans le fond, une fenêtre et près d'elle, au mur, une glace et, de chaque côté, des lanternes en papier allumées. Plus loin, un clou disposé pour accrocher une lanterne. Presque à l'avant-scène et bien en vue du public, sur un chevalet, le portrait d'un Samuraï ou guerrier japonais.

(Dans un salon, on peut remplacer toute la partie gauche du décor par un paravent à trois feuilles avec une table sur laquelle sera posée la glace. Il sera facile d'y accrocher des lanternes. A côté, un autre petit paravent laissant une ouverture figurant une fenêtre. On pourra y fixer le portrait. Le couvert sera dressé à l'avance sur l'une des petites tables.)

Costume de la danseuse : Longue robe de soie peinte à manches pagodes, chignons en coques très relevées traversé d'une longue épingle d'or et parsemé de fleurs de cerisier. Le visage tout blanc, badigeonné de blanc d'amidon comme celui de Pierrot, avec les yeux allongés, les sourcils agréablement arqués au crayon noir, les lèvres très rouges. Aux pieds, des sandales japonaises.

Oyou-Ki entre par la porte de droite. Elle tient de la main droite une lanterne allumée, et de la main gauche une lettre dépliée, qu'elle lit.

A petits pas elle descend vers la gauche, jusqu'au second plan, et s'arrête.

Comme c'est ennuyeux ! Je n'y vois pas assez clair pour achever la lecture de cette lettre. Non, décidément, je ne puis pas.

Elle aperçoit les deux lanternes placées de chaque côté de la glace. Avec un petit regard malin, au public :

Je vais accrocher ma lanterne à côté. Comme cela, j'y verrai mieux.

Elle met sa lanterne au clou et reprend sa lecture.

C'est très bien ainsi, j'y vois parfaitement. Lisons... que c'est gentil ce que l'on m'écrit là ! Comme j'en suis flattée !

Avec une petite moue pudique :

Ah ! par exemple ! voici qui est un peu léger.

Elle cesse de lire.

Enfin ! il faut m'aimer pour me dire ces choses-là. Et comme ce qui suit est passionnant ! Il est exquis de se sentir aimée ainsi !... Cette lettre, que je l'embrasse.

Oyou-Ki porte la lettre à ses lèvres, la presse tendrement ; puis, d'un geste plein d'amour, elle montre le portrait du guerrier à droite du spectateur.

Voilà celui qui m'a écrit cette lettre ; je vais serrer précieusement sa missive.

Elle met la lettre dans sa ceinture.

C'est un beau guerrier, fier et superbe. Il a une cuirasse et porte une lance, avec un sabre magnifique. Il me plaît de le regarder ainsi, longuement, tendrement... Il m'aime. Quelle joie !... Et il va venir ici... Quel bonheur ! Il viendra, car il me l'a écrit... Il faut que je me pare, que j'ajuste ma toilette devant cette glace.

Au public :

Suis-je bien ainsi, dites ? Mes cheveux sont-ils arrangés avec goût ? Comment va ma robe ?...

Elle dirige des regards furtifs vers la glace.

Vraiment, je suis jolie ; je m'amuse et je ris de me voir ainsi. Et quand je suis contente, je danse.

Elle retire une rose qu'elle a dans les cheveux et, tout en dansant, elle s'adresse à cette rose.

Dis-moi, est-ce que le beau guerrier qui est là, en peinture, m'aime vraiment ?...

Elle s'arrête et approche la rose de son oreille.

Voyons ! je t'écoute ; j'attends ta réponse... Tu me réponds oui ! Quel bonheur !...

Elle cesse complètement de danser.

Je t'embrasse, rose chérie, et je te mets dans mon corsage. L'heure va sonner ; elle sonne...

Comptons !... Une, deux, trois... Serait-ce déjà... ? Mais non, la lettre que je lis... *(Elle montre quatre doigts)* indique seulement quatre heures... C'est bien dans une heure qu'il doit venir... Eh ! bien, attendez, j'ai une idée...

Elle prend à terre un coussin, va le déposer à l'avant-scène à gauche ; elle se dirige ensuite vers le fond, prend

un tabouret et l'apporte devant le coussin. Puis elle retourne au fond, tire du grand meuble un plateau sur lequel est disposé un service à thé et prépare le couvert sur le tabouret.

Tout ce que vous voyez là n'est pas pour moi, non ; c'est pour lui, et je suis ravie et je me plais à cette pensée...

Au moment où sa joie devient exubérante, elle s'arrête court, regarde le public, retourne au fond de la scène, prend dans le meuble un vase à fleurs, retire la rose de son corsage, la met dans le vase, et pose le vase sur le tabouret.

Comme je l'aime !... Quand il arrivera j'irai à sa rencontre ; je le prendrai par la main ; je l'amènerai ici, je le ferai asseoir sur ce coussin et alors, en son honneur, devant lui, si beau, si majestueux, je danserai pour le charmer.

Oyou-Ki se met à danser avec coquetterie en frappant dans ses mains et en ayant l'air de s'y regarder, comme dans un miroir.

Au moment où la danse s'achève, bruit à la cantonade.

Quel est ce bruit, là-bas ? Je ne me suis pas trompée ; j'ai bien entendu quelque chose. Il me semble que le bruit s'éloigne... En m'approchant de la fenêtre, je l'entendrai mieux. Oui, comme cela. Mais non, plus rien. C'est dommage ! Hélas ! Je me sens toute triste... Qu'est-ce encore ! Ah ! c'est la pendule qui sonne... Une, deux, trois, quatre... Cette fois, elle a bien sonné quatre fois. Et cette lettre ? oui, cette lettre, que je tiens là, annonce qu'il doit venir à quatre heures... C'est affreux... Il est maintenant en retard.

Interrogeant le public :

Dites ! J'attends votre réponse. Et cette lettre qui me parle d'amour, de rendez-vous, me tromperait-elle ?... J'ai la fièvre, la tête me brûle... Mon sang bout. Est-ce qu'il m'aime ? Est-ce qu'il va venir ? Mais, répondez-moi donc, ne comprenez-vous pas que l'attente, l'inquiétude me déchirent le cœur ? Rien ! Toujours rien !... Ah ! ces cartes, sur le tabouret, oui, là ! elles me diront la vérité... Les voici dans ma main ; mais au moment de les consulter, j'ai peur ; je tremble ; mes genoux fléchissent sous moi.

Elle tombe à genoux, faisant face au public. Elle a pris les cartes, les bat, les coupe, en tire cinq ; elle semble se livrer à une combinaison, la suivant des yeux et par deux fois l'indiquant du doigt. Elle reprend les cartes les coupe, les mélange encore ; en laissant les cinq premières cartes déjà posées, elle en dispose cinq autres ; à peine la cinquième est-elle posée qu'elle recule épouvantée, revient en avant, montre du doigt le fatal assemblage de cartes et manifeste une violente douleur.

Ah ! c'est une torture intolérable !... Encore une fois, pour la dernière fois, cartes, répondez-moi ! Viendra-t-il ? M'aime-t-il ?... Mais non, ces cartes ont répondu... plus d'espoir ! Hélas ! c'est fini !

Elle se lève, recule, et, cachant son visage dans ses mains, elle pleure ; mais, lentement, elle retire ses mains, elle a l'œil fixé dans le vague, elle semble méditer.

Je ne pleure plus, je ne tremble plus ; mon parti est pris. Puisque tout est perdu, il faut que je meure : je vais me tuer.

Oyou-Ki lève lentement le bras droit, le dirige vers sa ceinture et d'un mouvement brusque pose la main sur le

poignard qu'elle tire pour s'en frapper. A ce moment, et pendant qu'elle occupe le milieu de la scène, le galop d'un cheval se fait entendre de nouveau.

Elle s'arrête, immobile, puis écarte le bras, et, encore un peu inquiète, elle écoute.

Serait-ce lui, enfin ? Je n'ose y croire. Et, pourtant... je ne rêve pas... Ce bruit, je l'entends... Et la lettre m'a dit qu'il allait venir, et la rose m'a dit que j'étais aimée...

Elle gagne la porte du fond à reculons, étend entièrement le bras, laisse tomber le poignard. Elle se remet à écouter encore ; son visage s'éclaire et elle porte la main gauche à son cœur, comme pour en contenir les battements.

Oui, oui, je ne me trompe pas ; entendez-vous ? Vous entendez bien ?

Rassurée, mais encore très émue, elle écarte le rideau et lève les bras avec transport :

Oh ! bonheur ! c'est lui ! c'est lui !

Oyou-Ki se précipite vers la porte.

RIDEAU

NUIT BLANCHE

MONOMIME EN UN ACTE

AVEC BERTRAND MILLANVOYE

MUSIQUE DE EUGÈNE MICHEL

PERSONNAGES

ALICE......................	Mlle ALICE DÉBAUDE
SA MÈRE..................	***

Représenté pour la première fois
au théâtre de la Galerie Vivienne, le 12 Décembre 1894

NUIT BLANCHE

La scène représente une chambre à coucher de jeune fille. Porte au fond. — A droite, au premier plan, un chevalet de peintre ; au deuxième plan, une fenêtre. Entre la fenêtre et le chevalet, un carton à dessins posé sur un escabeau. — A gauche, au premier plan, une cheminée avec pendule et flambeaux allumés ; au deuxième plan, les rideaux blancs d'un lit dans une alcôve qu'on n'aperçoit pas. — Au milieu de la scène, une table sur laquelle se trouvent un bougeoir et un calendrier américain posé sur un petit chevalet ; à gauche de la table un fauteuil, et à droite, un peu en avant, deux chaises placées l'une à côté de l'autre et figurant un banc. — Accrochés à gauche de la cheminée, le portrait d'Alice et à droite celui de sa mère. Sur le devant de la scène, du côté de la cheminée, une robe de mariée étendue sur un fauteuil.

Au lever du rideau, Alice se tient au fond près de la porte entr'ouverte :

— Tu te maries demain, *lui dit sa mère restée dans la coulisse.* Ce sera une journée pleine d'émotions ! Repose-toi bien, mon enfant ; bonne nuit, Alice !

D'un geste affectueux la jeune fille rassure sa mère. Elle lui envoie un baiser pendant que celle-ci s'éloigne. Puis elle l'accompagne du regard. Ensuite, tournant les yeux vers le tableau placé à droite de la cheminée, elle

le désigne et lui adresse un nouveau baiser, en exprimant que ce portrait est celui de sa mère dont on vient d'entendre la voix.

Alice se dirige ensuite, à pas lents, vers la cheminée, défait le ruban de sa natte, machinalement le dépose sur la tablette, puis reste rêveuse un instant. Soudain elle aperçoit sa robe, sa couronne et son voile de mariée. Alors sa coquetterie s'éveille et s'adressant aux spectateurs :

Oui, oui, *mime-t-elle,* cette belle robe blanche est pour moi. Vous voulez peut-être savoir avec qui je me marie ? Je n'ai rien à vous cacher. Gontran, mon fiancé, est un fier jeune homme... avec des moustaches superbes ! vous allez en juger, car je vais vous montrer son portrait, un fusain fait par moi.

Alice se dirige vers le carton à dessins et vivement en tire une feuille sur laquelle se voit un singe.

Elle la montre d'un air triomphant au public sans l'avoir regardée.

Est-il assez beau, hein ? *semble-t-elle dire.* Comment, vous riez ? vous vous moquez ? Oh ! *fait-elle, tout à fait confuse en s'apercevant de sa méprise,* excusez-moi, je me suis trompée, mon futur est mieux que cela, bien mieux.

Elle va de nouveau au carton à dessins, en sort une seconde feuille et s'assure cette fois qu'elle ne commet pas d'erreur.

C'est bien lui ! Regardez-le ! N'est-ce pas qu'il est charmant ?

Après avoir posé le portrait sur le chevalet de peintre, elle souligne du doigt la date du 8 juillet qui se trouve inscrite au-dessous.

Oh ! cette date, que de souvenirs doux et chers elle évoque ! Ce fut mon premier jour de bonheur ! C'était à la campagne. Il m'avait offert son bras et nous nous promenions. Mon ombrelle me protégeait du soleil, le temps était radieux. Les oiseaux chantaient dans les arbres. Soudain, avisant un bosquet ombragé, il me montra un banc et me proposa de nous arrêter un instant. J'acceptai et je m'assis. Il prit place à côté de moi. Comme nous étions émus ! Nous ne trouvions rien à nous dire. Notre contenance devenait de plus en plus embarrassée. Gontran traçait du bout de sa canne des ronds dans le sable. Moi, plus nerveuse, j'y faisais des trous avec la pointe de mon ombrelle.

Ce mutisme se prolongeant, la situation devenait difficile. J'eus alors recours à un petit stratagème, oh ! bien innocent, pour rompre son silence. Je laissai volontairement tomber mon mouchoir à ses pieds. Il s'empressa de le ramasser et de me le rendre, non sans l'avoir effleuré de ses lèvres. La galanterie l'emportant bientôt sur la timidité, il alla cueillir des fleurettes dans le gazon, en fit un bouquet et me l'offrit en s'agenouillant devant moi. Ce fut d'une main tremblante que je pris le bouquet et mon cœur battait à se rompre quand je l'attachai à mon corsage. Alors, enhardi, encouragé par mon trouble que vainement j'essayai de lui cacher, il m'avoua doucement qu'il m'aimait et qu'il serait le plus heureux des hommes si je voulais lui accorder ma main.

Oh ! quelle joie je ressentis ! Cette main qu'il désirait tant, il fallait que ma mère la lui accordât la première. Je la lui tendis cependant en me levant et en me détournant pour cacher mon émotion. Il y déposa un baiser respectueux et tendre. Certain

qu'aucun obstacle à notre union ne viendrait de mon côté, il me remercia avec transport et partit comme un fou.

Demeurée seule, je ne pus me défendre d'une inquiétude qui tout d'un coup m'étreignit le cœur. S'il ne m'aimait pas autant qu'il le disait ! Je voulus immédiatement m'assurer de la sincérité de ses sentiments, j'arrachai une marguerite au bouquet qu'il venait de me donner. A mon grand désespoir la fleur consultée répondit : « Pas du tout. » Oh ! c'était impossible, elle mentait ! Je m'aperçus bientôt qu'en effeuillant la marguerite j'avais laissé tomber sans y prendre garde un de ses pétales. La vraie réponse c'était : Je t'aime ! Certaine de son amour, j'embrassai la fleur avec transport. Je me sentais folle de bonheur.

Le jour même, en tenue de cérémonie, Gontran se présentait chez ma mère et demandait ma main. Il l'obtint sans difficulté, car il en était digne. Notre union fut décidée sur le champ.

Au public.

Et voilà le premier chapitre de notre petit roman ; demain nous serons mari et femme, comme ce sera gentil.

Elle saute de joie. On entend dans la coulisse la voix de la mère.

— Comment, encore de la lumière ? Mais tu ne veux donc pas dormir ?

Alice court souffler les bougies allumées qui sont sur la cheminée et se dirige doucement sur la pointe des pieds vers la porte du fond. Elle écoute un instant et redescend la scène après s'être assurée que sa mère est bien partie.

Oh ! comme il est tard, *fait-elle,* en regardant la pendule. Ma mère a raison, il faut que j'aille me reposer.

Elle allume la bougie qui se trouve sur la table et, toute pensive, se dirige à pas lents du côté de l'alcôve. Soudain elle se ravise, se rappelant qu'elle a oublié le ruban de sa natte. Elle descend vers la cheminée pour y prendre le ruban et vient se placer devant le fauteuil où elle se laisse choir.

Elle remet sur la table son bougeoir et s'abandonne à sa rêverie. Le sommeil la gagne un instant. Elle ferme les paupières, mais elle les rouvre presque aussitôt.

Dormir là, dans ce fauteuil, oh ! non !... Et d'ailleurs, dormir ! avec tout ce qui me trotte dans la tête !... Quand je songe à tout ce qui se passera demain !... Vraiment je ne le pourrais pas.

Elle arrache un feuillet du calendrier à éphémérides et regarde la date nouvelle.

Demain ! quelle journée !

Elle énumère les divers incidents de la journée de son mariage.

Il faudra *primo,* m'habiller. On serrera mon corset à casser le lacet, car je veux avoir la taille très fine. Le coiffeur viendra ensuite ; comme toujours, il me brûlera les cheveux et m'enfoncera quelques épingles dans la tête. C'est inévitable. Pour être belle, il faut savoir souffrir un peu. Mon bouquet, ma couronne et mon voile mis, nous partirons ; un landeau nous attendra à la porte. Le cocher, raide sur son siège, aura à la boutonnière un bouquet de fleurs d'orangers. Il fouettera ses chevaux. En quelques minutes nous serons arrivés à l'église.

Les portes s'ouvriront toutes grandes. Les orgues entonneront un chant d'allégresse. Précédée du suisse en grande tenue, je ferai mon entrée au bras du père de Gontran. A droite et à gauche la foule formera une haie et se pressera pour me voir. Les yeux baissés, je subirai les regards des curieux. Devant le maître-autel, on m'indiquera une place.

Elle s'agenouille sur le dos d'une chaise qu'elle incline.

Mon fiancé s'agenouillera bientôt, lui aussi, à ma gauche. Je prierai ardemment pour notre bonheur. Puis, la messe dite, le prêtre demandera à Gontran s'il consent à me prendre pour femme. Qui sait, distrait ou troublé, le pauvre garçon aura peut-être une seconde d'hésitation. Je veillerai, et s'il en est ainsi, je le pousserai vivement du coude pour le rappeler à la réalité. Je le connais, il répondra aussitôt par un oui énergique et décidé. Mais moi, quand la même question me sera posée, je me connais aussi, l'émotion me coupera la voix et le oui qui s'échappera de mes lèvres sera à peine articulé.

Le prêtre remettra ensuite à Gontran l'anneau nuptial. Il me faudra ôter mon gant. Mon mari me glissera l'anneau au doigt. J'essuierai à ce moment une larme que je ne pourrai retenir. Lui me pressera furtivement la main. Le suisse fera alors résonner sa hallebarde sur les dalles et conduira le cortège à la sacristie. Triomphante, alors, je saluerai en passant tous nos amis.

A la sacristie, les invités défileront. Ce seront des salutations, des serrements de mains et des présentations à n'en plus finir. On m'embrassera... trop. Gontran surtout ne sera pas content.

Enfin nous arriverons au restaurant.

Elle va s'asseoir.

La table, brillamment servie, sera entourée de nombreux convives. Pendant le repas, on me servira du champagne qui moussera. Je n'en boirai pas trop pour éviter que ce vin me monte à la tête, autrement on dirait de la mariée : schoking!...

Tout à coup, nous entendrons s'accorder dans la salle voisine les instruments de l'orchestre. On se lèvera de table. Les jeunes gens viendront m'inviter à danser. Je les refuserai tous et j'ouvrirai le bal avec mon mari. Nous fuirons la cohue tout en dansant et nous noüs trouverons bientôt seuls, très loin du grand salon. Là, il m'enlacera plus étroitement et me dérobera un baiser.

Je feindrai de le trouver bien audacieux. Il me proposera de filer à l'anglaise, j'accepterai, et... chut! Nous nous sauverons en tapinois, sans que personne s'en aperçoive.

Arrivée dans notre appartement, j'aurai la douce surprise du nid somptueux que mon mari a fait préparer. Je m'extasierai sur notre charmante installation, sur le goût qui y aura présidé, sur les meubles et les jolis bibelots qni l'orneront.

Mais bientôt, à la pensée d'être seule avec lui, de ne plus avoir ma mère entre nous *(Elle regarde le portrait de sa mère.)* une grande grande frayeur s'emparera de moi ; mon premier mouvement sera de lui rendre l'anneau et de chercher à m'enfuir.

Alice, à ce moment, regarde le portrait de Gontran posé sur le chevalet.

Oh ! non ! je ne te ferai pas ce chagrin. Tu m'aimes trop... Moi aussi... Je le garderai, cet anneau. Rassure-toi, mon bien-aimé. Je le garderai...

Elle envoie des baisers au portrait. — Voix de la mère dans la coulisse.

— Allons, allons, réveille-toi, Alice. Il est temps de se lever.

Alice va à la fenêtre et ouvre les rideaux.

Le jour ! Déjà !... Dans quelques heures, Mademoiselle, on vous appellera Madame.

Elle souffle sa bougie.

Comme elle a passé vite, cette nuit blanche !

RIDEAU

LE TROTTIN

MONOMIME EN UN ACTE

AVEC BERTRAND MILLANVOYE

MUSIQUE DE FRANCIS THOMÉ

PERSONNAGE

GEORGETTE .... Mme MARIANNE CHASSAING

Représenté pour la première fois au Théâtre de la République le 24 Novembre 1895, sous le titre de : SUIVIE !

LE TROTTIN

La scène représente le salon d'une divette à la mode. Ameublement élégant. — Porte au fond. A droite, au premier plan, une cheminée avec pendule et vases de fleurs. Du même côté, au second plan, une fenêtre donnant sur une rue. — A gauche, au premier plan, une table de toilette avec sa garniture et un album de cartes photographiques. — Au milieu de la scène, un peu à droite, une table sur laquelle se trouvent des journaux et un bouquet de fleurs. Près d'elle deux chaises légères. — A droite de la porte du fond, accroché au mur, le portrait de la chanteuse en robe de soirée. Contre le mur, çà et là, plusieurs couronnes de lauriers d'or avec inscriptions enthousiastes.

Georgette, une jeune et élégante modiste est introduite dans le salon de Madame, par un valet de chambre. Elle tient à la main un carton renfermant un chapeau. Le larbin s'efface pour la laisser passer.

Parlé.

— Attendez ici, Mademoiselle, je vais prévenir Madame que la modiste est là et lui apporte un chapeau.

Fausse sortie du domestique. Georgette va vivement à la fenêtre, soulève le rideau et regarde en riant.

Le larbin est revenu sur ses pas et la contemple du coin de l'œil... Il ressort en disant :

Parlé :

— Ah ! je comprends ! elle a été suivie...

Restée seule, Georgette, toujours à la fenêtre, exprime que c'est un Monsieur qui est dans la rue.

Puis se retournant, elle fait son portrait en mimant :

De belles moustaches, un monocle vissé dans l'œil, une redingote serrée à la taille ! Je parierais qu'il a un corset.... A sa boutonnière, une décoration de cette couleur, fait-elle en montrant le ruban rouge qui sert d'anse à son carton. La Légion d'honneur, s'il vous plaît !

Elle se promène un peu pour singer le Monsieur qui va et vient sur le trottoir.

Elle indique que, très impatient, il fait le moulinet avec sa canne.

Voulez-vous savoir ce qui m'est arrivé et pourquoi ce Monsieur attend en bas ?

La patronne m'avait remis, avec une facture, ce carton à chapeaux.

Je marchais très vite dans la rue. Tout à coup je remarquai que j'étais suivie, et par qui ? Par le Monsieur d'en bas, l'homme aux belles moustaches et à la décoration.

Je pressai le pas ; il me rejoignit, me salua et me murmura à l'oreille : « Vous êtes vraiment charmante, Mademoiselle ! »

Je le toisai du regard, comme cela, et repris ma route.

Il fit mine de s'excuser et parut renoncer à la poursuite.

Je me croyais délivrée. Pas du tout ! Il revint bientôt

à la charge. Furieuse, cette fois, je lui tournai le dos en haussant les épaules : « Imbécile ! » lui dis-je, en traversant rapidement la chaussée.

Afin de le laisser passer devant moi, je m'arrêtai à la devanture d'un bijoutier.

Il y avait là des bracelets, des montres, des colliers, des broches. C'était un vrai régal pour les yeux.

Soudain, pendant ma contemplation, j'entendis derrière moi une voix qui murmurait : « Voilà deux perles qui iraient bien à vos oreilles. »

Encore lui ! Toujours lui ! Ç'en était trop. Je me retournai, furieuse : « Pour qui me prenez-vous donc ? Monsieur, je suis une honnête fille. »

Je n'avais plus qu'une pensée, me soustraire à cette poursuite opiniâtre.

A ce moment passait un omnibus. Je hélai le conducteur.

La voiture s'arrêta. Je sautai sur la plate-forme. L'intérieur était complet, je dus monter sur l'impériale.

Pendant que je gravissais l'escalier, je m'aperçus qu'un voyageur, placé sur la plate-forme, lorgnait indiscrètement mes dessous. Je ramenai soigneusement mes jupes, de façon à ne lui montrer que mes talons.

Arrivée sur l'impériale, j'avisai une place disponible.

Georgette, à ce moment, prend deux chaises qu'elle place dos à dos pour figurer les deux banquettes.

Un peu essoufflée elle se dirige vers sa place, marche par mégarde sur les pieds de quelques voyageurs, s'excuse et finit par s'asseoir, face au public.

En s'installant, son carton heurte son voisin de droite et sa voisine de gauche.

Elle s'excuse de nouveau, met son carton sur ses genoux en serrant ses coudes et en rapprochant ses jambes, de façon à se faire aussi mince que possible.

Elle regarde à gauche.

Tiens, une nounou plantureuse avec un gros bébé. Oh! le goulu, comme il boit! Est-il assez gentil! Faites la risette à la demoiselle?

Puis elle regarde à droite.

Mon voisin dort. Il ne se gêne pas. Tout à l'heure, il va se coucher sur mon épaule. Est-ce qu'il me prend pour un oreiller?...

Ah! voici la nourrice qui s'en va. A revoir, Madame; adieu, mignon! Bonsoir, petit ivrogne.

Et Georgette se sentant plus d'espace, s'étale un peu sur la place laissée vacante. Elle paraît respirer plus à son aise.

Mais, qu'est-ce que je sens donc dans le cou! On dirait qu'on me chatouille.

Elle regarde derrière elle.

O surprise! C'est lui, encore lui! le décoré qui me poursuivait.

Elle s'avance sur la banquette pour ne plus s'appuyer contre le dossier et éviter tout contact avec lui. Afin de lui montrer son indifférence elle tire un journal de sa poche et se met à le lire.

Mais sans qu'elle s'en soit aperçue, son adorateur a quitté sa place. Il est venu prendre celle laissée par la nourrice.

Georgette ne tarde pas à éprouver les effets de ce

fâcheux voisinage. Son voisin lui frôle le coude, lui presse le pied. Il pousse même l'audace jusqu'à passer la main derrière son dos et lui prendre la taille.

C'en est trop, cette fois, dit elle en se levant, très en colère.

Elle passe furieuse et vivement devant son persécuteur en lui flanquant au nez son carton à chapeau.

Même manège pour la descente que pour la montée de l'omnibus.

La jeune modiste saute lestement dans la rue. A peine a-t-elle fait quelques pas que la pluie commence à tomber.

Pas de pépin ! Comme c'est amusant ! Je vais gâter mon chapeau et ma robe.

Mais son éternel poursuivant surgit encore et lui offre galamment son parapluie et son bras.

Georgette repousse ses avances. Elle n'a pas besoin de ses services. Lestement elle étend son mouchoir sur son chapeau, ramène le derrière de sa jupe sur ses épaules.

Puis elle accentue sa marche jusqu'au moment où reconnaissant le numéro de la maison de la cliente, elle rajuste sa toilette, secoue sa robe, enlève son mouchoir, monte l'escalier, sonne, essuie ses pieds à la porte et rentre dans le salon.

Au public.

Et voilà comment je me trouve ici.

Mais Georgette regarde autour d'elle.

Très chic, ce salon. Rien n'y manque ! *(Regardant le portrait.)* Ah ! voilà notre cliente ; l'idole du public.

la chanteuse à la mode. Quelle voix! Il faut l'entendre dans l'air de *Galathée*. Ce qu'elle vous envoie cela!

Georgette fait semblant de chanter.

Ah! verse, verse encore...

Au commencement elle paraît verser avec une amphore dans une coupe et elle achève par le geste de verser de l'argent dans sa main.

Et ses succès! Elle ne les compte plus. Tenez, regardez ces couronnes. Une ovation à Carpentras, une victoire à Saint-Nazaire, un triomphe à Carcassonne! Des palmes en veux-tu en voilà, avec des inscriptions enthousiastes.

Puis, changeant brusquement d'idées.

Mais l'imbécile qui m'a suivie est-il toujours là?

Alors Georgette va à la fenêtre et soulève avec précaution un coin du rideau qu'elle laisse retomber presqu'immédiatement avec la crainte d'être aperçue de la rue.

Oui, il est là, il fait le pied de grue. Il en a une santé celui-là! Mais il ne marche plus. Il est adossé à la porte cochère d'en face. Il fume son cigare. Oh! là! là! Il a l'air de s'embêter à vingt francs l'heure. Tant mieux, mon vieux lapin! Si tu te trouves bien, restes-y, ce petit museau-là n'est pas pour toi. Voilà tout ce que je puis t'offrir.

Et Georgette lui fait la nique. Elle redescend un peu la scène, puis revient vers la fenêtre, et cette fois, accentuant ses dédains, dans un accès de gaminerie, elle lève

la jambe et décoche au monsieur d'en bas, un formidable pied de nez.

Cependant elle a chaud, elle se dirige vers la table de toilette, regarde si on ne la voit pas, prend une boîte à poudre et en tire une houpette. Au moment de s'en servir, elle s'arrête.

Pas de ça, Lisette ! ça se verrait. S'il y avait un vaporisateur... C'est ça qui embaume et qui rafraîchit les idées.

Elle fait le geste de se vaporiser.

Mais il n'y en a pas.

A ce moment, la pendule sonne une demi-heure.

Déjà une demi-heure que je pose. Vrai ! elle ne s'embête pas, la chanteuse ; mais elle embête les autres.

Elle se retourne vers la table et y voit le bouquet qu'elle va prendre pour en respirer le parfum. Grand étonnement de sa part d'y trouver une carte de visite sur laquelle quelques mots sont tracés.
Elle les lit d'abord, en exprimant qu'il s'agit d'un échange de baisers, puis la déclaration devenant plus scabreuse, elle cesse de lire en se cachant la figure à moitié, dans un mouvement de pudeur comique.
Se retournant vers le portrait de la divette :

Elle va bien, la chanteuse.

Un bruit de pas se fait entendre dans la coulisse.

Quelqu'un... Allons nous rasseoir.

Georgette se rassied, prend un air impassible et pose le carton sur ses genoux. Au bout de quelques instants, elle tourne la tête.

Je me suis trompée... Personne!

Elle regarde la pendule.

Voici une heure que j'attends. Pas gênées, ces grandes dames... Si je déballais le chapeau...

Elle tire du carton le chapeau, le regarde complaisamment et le fait admirer au public.

Comme il est joli!... quelle légèreté! Cette fleur, c'est moi qui l'ai piquée... Est-ce d'assez bon goût, hein? Ah! il m'irait bien... si j'osais... Mais, pourquoi pas?... Personne ne me voit. Je vais l'essayer.

Elle se débarrasse de son chapeau, qu'elle pose sur la table de toilette, et se coiffe de celui qu'elle apporte à la chanteuse.

Manège de coquetterie devant la glace.

Suis-je assez gentille ainsi? Me va-t-il assez bien?

Elle l'ôte en poussant un soupir de regret.

Ah! pour cela, il faudrait de l'argent, beaucoup d'argent... C'est salé comme prix, fait-elle, en montrant la facture.

Mais pas de galette, je ne possède pas ça, *ajoute-t-elle, en faisant claquer son ongle sur ses dents.*

Si je voulais, pourtant... Il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir un pareil... Plusieurs, même... Et de plus beaux encore... Il me suffirait, pour cela, de prêter

l'oreille aux propos galants de mon adorateur qui est en bas.

Et elle désigne la fenêtre.

Non, il est trop laid ! Mais, au fait, est-ce qu'il est toujours là ? Voyons donc.

Elle se dirige vers la fenêtre, soulève le rideau, regarde dans la rue.

Oui, oui, il y est encore... Mais ce qu'il s'ennuie... Il bâille à se décrocher la mâchoire.

Et Georgette revient sur le devant de la scène.

Personne ne vient encore, c'est rasant... Ah ! des journaux ! si je lisais en attendant.

Elle prend sur la table le Petit Journal, *s'assied et cherche tout de suite les faits divers. Sa figure traduit l'étonnement d'abord, puis exprime ensuite l'état d'une personne dont le cœur, en proie à un violent chagrin d'amour, est brisé, et dont les yeux versent d'abondantes larmes.*
Elle paraît s'intéresser vivement à cette lecture.

Ah ! mon Dieu ! quel dénouement tragique !

Elle fait le geste de verser dans une coupe du poison, hésite un instant et avale avec précipitation, en fermant les yeux, le contenu d'un verre imaginaire.
Puis elle se renverse la tête en arrière et simule les convulsions de l'agonie.

Ah ! ce n'est pas moi, *fait-elle en se levant subitement,* qui me ferai périr pour un homme ! Ce ne sera

surtout pas pour celui-là, *continue-t-elle, en désignant la fenêtre.*

D'ailleurs, mon cœur est pris. J'en aime un autre... Et cet autre, le voici.

Alors elle tire divers objets de sa poche, parmi lesquels un étui, un dé, un croissant dont elle croque un morceau. Elle sort enfin une petite affiche qu'elle déplie et qu'elle dresse contre le dossier d'une chaise.

Le voilà ! *s'écrie-t-elle triomphalement.* Le voilà, celui que j'aime !

Elle envoie des baisers à l'affiche, au centre de laquelle se voit un clown.

Il n'est pas joli, joli... Mais ce qu'il est rigolo ! Il fait tout ce qu'il veut de ses mains et de ses pieds. Je vais vous donner une idée de ses talents.

Elle dispose ses jupes de façon à en faire un pantalon très large et ramène son chignon sur le sommet de la tête pour imiter le toupet du clown.

Elle fait le portrait du clown.

Il a sur le front et sur les deux joues deux jolies taches de vermillon ; sur la poitrine et sur le dos, deux soleils brodés et, sur la tête, un chapeau pointu posé crânement sur l'oreille.

Il faut le voir, les deux pouces dans les poches de son pantalon qu'il écarte, saluer le public en pirouettant.

Voici les exercices auxquels il se livre.

Elle trace un cercle pour figurer un cirque qu'elle pique de personnages et fait mine d'ôter un chapeau

pointu, de le lancer en l'air et de le recevoir adroitement sur une baguette, au bout de laquelle elle le fait tourner.

Elle le lance de nouveau en l'air et le reçoit, cette fois, directement sur la tête.

Puis, dessinant au fond de la scène un poteau et un autre à l'avant-scène, elle va sur le devant de la scène. Traçant alors du doigt, à hauteur de sa tête, une ligne droite reliant les deux poteaux, elle simule ainsi une corde imaginaire.

Elle s'assure ensuite que la corde est bien tendue, elle présente son pied pour qu'on l'aide à escalader le tremplin. Là, elle se met du blanc à la semelle. On lui passe le balancier, elle s'assure avec le pied que la corde est solidement fixée, puis s'avance à pas comptés en tenant le balancier.

Arrivée au milieu de la corde, elle ploie un genou et, avec précaution, descend le balancier sur la corde.

Puis, sans changer de posture et reprenant son équilibre avec les mains, elle fait un signe de côté. Elle reçoit successivement des boules qu'on lui lance et avec lesquelles elle jongle.

Ce jeu terminé, elle reprend son balancier, se redresse sur la corde, fait quelques sauts, et après deux ou trois pas en avant, revient précipitamment à reculons jusqu'au croisillon.

Elle fait mine de sauter à bas de la corde, salue le public à la façon d'un clown avec la main appliquée derrière la tête. Elle applaudit très vivement en regardant l'affiche.

Deuxième exercice. Cette fois, c'est la haute école qu'elle simule. Elle imite un écuyer se trouvant au centre du cirque et faisant, avec un fouet, travailler au commandement un cheval en liberté qui exécute des changements et des pirouettes.

Avec la chambrière, elle lui commande de se dresser sur ses jambes de derrière. Il finit par se coucher. Elle pose alors son pied triomphalement sur le poitrail de l'animal et croise les bras d'un air victorieux en regardant le public.

Nouveaux applaudissements et nouveaux saluts.

Elle prend ensuite une plume qu'elle pose sur son nez en tournant le dos au public. La plume tombe. Sans avoir l'air de s'en apercevoir, elle continue, face au public, son exercice d'équilibre.

Enfin, elle paraît prendre un violon, met un genou en terre pour l'accorder, demande le la *au chef d'orchestre, puis râcle l'archet dans les attitudes les plus variées que les clowns musicaux pratiquent d'ordinaire : derrière le dos, sur le dossier d'une chaise, en levant perpendiculairement l'instrument.*

Elle termine par de nouveaux applaudissements.

A-t-il du talent ! Voilà pourquoi je l'adore.

Elle lui envoie des baisers.

Il est autrement décoré que le Monsieur d'en bas !... Il a la poitrine constellée de médailles... et bien gagnées, celles-là !... à la force du poignet.

Nouveaux baisers.

Un peu fatiguée de tant d'exercices, elle va se rasseoir près de la table de toilette, où se trouve un éventail.

Elle regarde la pendule.

Déjà plus d'une heure... C'est trop fort... Ça finit par être énervant.

Pour prendre une contenance, elle s'empare machina-

ement d'un album photographique qui se trouve fermé sur la table de toilette.

Elle l'ouvre et le feuillette d'abord distraitement, mais sa figure exprime bientôt la plus grande surprise

Mais, je ne me trompe pas, ce portrait..., c'est celui de mon clown.

Pour s'assurer qu'elle n'est pas le jouet d'une illusion, elle se rapproche de l'affiche et regarde, tour à tour, l'affiche et le portrait.

Plus de doute possible!... C'est bien lui... Ah! le monstre !

Elle retourne la photographie et y lit une dédicace enflammée. Elle montre alors le poing au portrait de la chanteuse.

Ah ! la coquine ! M'enlever mon amoureux... Je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison.

Elle déchire en morceaux la photographie, froisse l'affiche et jette le tout au pied du portrait de la chanteuse.

Elle court à la fenêtre et relève alors complètement les rideaux :

Il est toujours là... Tant mieux!... Attendez-moi. Je suis à vous à l'instant...

Elle envoie un baiser.

Ah! mais, voilà comment je suis... Il me trompait..., je vais prendre ma revanche.

Puis elle remet fiévreusement sur sa tête son chapeau,

reprend celui qu'elle apportait à la chanteuse, le présente vers le portrait :

Ah ! mais non, tu ne l'auras pas.

Et elle le renferme brusquement dans le carton, relève le pan de sa robe et se dirige rapidement vers la porte. A ce moment rentre le domestique, qui lui dit :

— Madame va recevoir Mademoiselle.

Passant fièrement devant lui, elle sort en le toisant dédaigneusement du regard.

RIDEAU

RUY BLAS

MONOMIME EN UN ACTE

AVEC BERTRAND MILLANVOYE

MUSIQUE DE EDMOND DIET

PERSONNAGE

PIERROT........................ M. Chameroy

Représenté pour la première fois au Cercle Funambulesque
le 23 Janvier 1898

RUY BLAS

La scène représente une garçonnière élégante. — A gauche, au premier plan, petit meuble de toilette avec flacons d'odeur, vaporisateur, brosses et lampe à alcool. — Au fond, un dressoir garni de vieille vaisselle à fleurs. — A droite, au premier plan, une table avec journaux, livres, albums, et sur un chevalet la photographie du maître de la maison. Au fond, un canapé, une cheminée avec une pendule. — Porte au fond et à gauche.

Pierrot, valet de chambre, entre en scène à pas comptés, portant sur les bras, d'un air cérémonieux, l'habit noir, le claque, la cravate et les gants de son maître, le vicomte de Trois Etoiles. En passant devant la table sur laquelle se trouve, posée sur un chevalet, la photographie de celui-ci, il salue respectueusement. Le claque s'ouvre. Pierrot s'incline de nouveau comme pour s'excuser d'une maladresse, referme le chapeau et va déposer tous les objets sur le canapé.

Il revient devant le portrait de son maître, explique que celui-ci est un prodigue qui jette follement l'argent par les fenêtres. Il ferait mieux d'augmenter les gages d'un bon serviteur tel que lui. Mais non, le vicomte s'y refuse. Il aime une femme dont Pierrot montre le portrait. Elle est charmante, mais elle lui coûte cher.

Pierrot va prendre une brosse sur un meuble. A peine a-t-il effleuré des poils de la brosse le collet de l'habit, que trouvant la besogne trop rude, il y renonce. Il aime mieux se servir du plumeau, c'est moins fatigant et plus expéditif.

Après avoir fait mine d'épousseter le frac, en tirant d'un air malicieux la langue à son maître, il place soigneusement l'habit sur le dos d'un fauteuil et pique à la boutonnière un gardénia.

Mais il est déjà éreinté. Il exprime qu'il a les bras cassés, à force de frotter les parquets, de cirer les chaussures, de balayer et d'épousseter partout.

Pendant qu'il travaille et sue à grosses gouttes, son maître dort ou est au cercle à tailler une banque. Il fait le geste de battre des cartes et d'en donner à des joueurs imaginaires.

Il va s'étendre sur un fauteuil, s'étire les bras, bâille, puis sort de sa poche un journal : Le Sport, *et montre un ticket de courses. Il déplie le journal, il consulte la liste des chevaux qui doivent courir et se gratte le front, de l'air embarrassé de quelqu'un qui ne sait pour lequel parier. Il se décide à prendre un cheval qu'on donne à vingt contre un. Son choix fait, il se rend sur le champ de courses et avise un bookmaker, qu'il désigne en faisant le geste d'une sacoche portée en sautoir et en imitant les cris de : « Voyez la cote ! »*

Il s'approche du bookmaker, écarte du coude les gens qui sont sur son passage, donne son argent, prend son ticket. Le bookmaker inscrit son pari sur le livre.

Pierrot quitte la pelouse et se rend aux abords de la piste. Les chevaux y sont déjà. Il fend la foule pour se placer au premier rang. La cloche donne le signal du départ. Il suit de l'œil son cheval et se hausse sur la

pointe des pieds pour le mieux voir. Il imite la course. Son cheval arrive premier au poteau. Il applaudit. Il exulte de joie. Il va encaisser la forte somme.

Six heures sonnent. Il regarde la pendule. C'est le moment de mettre la table. Il s'empresse de l'apporter sur le devant de la scène, place une chaise à chaque bout. Ici, s'assiéra Monsieur, il montre la photographie de son maître; là, s'assiéra la charmante invitée, il montre la photographie de celle-ci, exprime qu'elle est adorablement jolie, qu'elle a une superbe chevelure, de jolies dents et une gorge des plus rondelettes. Ah! son maître a de la veine; c'est un heureux mortel! Dans un instant, elle sera assise là : il indique la chaise; il met le doigt sur la place qu'elle occupera, il la trouve trop dure, cherche des yeux un coussin qu'il prend et pose sur le siège pour le capitonner. Cela est mieux rembourré ainsi et plus moelleux. Madame sera très à son aise.

Il va chercher un tabouret sur lequel elle appuiera ses pieds mignons. Puis il dispose deux couverts et prend sur une desserte les plats préparés, un pâté, des fruits, des confitures.

Il place une rose sur la serviette de Madame.

De chaque côté de la table, il met un carafon, l'un rempli d'eau et l'autre de vin. Il tient ce dernier avec respect, admirant sa belle couleur, tandis qu'il ne touche l'autre qu'avec une sorte de dégoût et s'en débarrasse au plus vite.

Le couvert une fois dressé, il se complait à en admirer la belle ordonnance.

C'est gentil tout cela pour faire la fête! Quel dommage que ces apprêts soient pour un autre! Lui, il ne sera même pas là, sa serviette sous le bras. Il exprime, en se

cachant les yeux, qu'il serait un témoin gênant et qu'on aura soin de le congédier.

Cependant, si c'était lui! est-ce qu'il ne s'en tirerait pas aussi bien que son maître? Il prend le portrait de celui-ci et fait signe que le vicomte n'est pas joli garçon, tandis que lui, il a un de ces coquins de physique auxquels les femmes ne résistent pas. Le vicomte est usé avant l'âge, il crache ses poumons, tandis que lui, il a des pectoraux et du biceps à revendre.

En face de la jolie fille attendue, il ferait certainement meilleure figure que son maître, qui n'a sur lui que l'avantage du costume. Pour être un parfait gentleman, il ne lui manque que l'habit.

Vous allez en juger, *dit-il au public.*

Il endosse le frac, fait la roue devant la glace, prend une attitude à la Napoléon Ier et, retournant sur le chevalet la photographie du vicomte, semble dire :

Enfoncé, le gommeux; il ne compte plus, vous allez voir.

Supposons que la petite dame qui doit venir s'asseoir là cogne à la porte, regardez comme j'irai la recevoir. Admirez mon élégance et ma galanterie.

Il fait mine d'aller ouvrir la porte (qu'il n'ouvre pas, vraiment). Il fait entrer la visiteuse, s'extasie sur sa beauté, sur sa toilette, lui baise la main, la prie d'ôter sa voilette, la lui ôte, l'embrasse et indique au public, en mettant un doigt sur son front, que le baiser a été respectueux, l'aide à enlever son chapeau, se pique à une épingle, puis la débarrasse de son manteau qu'il secoue. Après avoir porté successivement, et au fur et à mesure que la jeune femme les quittait, ces objets sur un

fauteuil, il vient offrir sa main, et conduit celle-ci à la chaise qui lui est réservée, l'installe à sa place et lui glisse sous les pieds le tabouret.

A ce moment, comme si elle rentrait ses pieds dans un mouvement de défiance, Pierrot la rassure, protestant de ses intentions et s'excusant de lui avoir involontairement frôlé le mollet.

Il regagne sa place en indiquant par un aparté que le mollet ne manque pas de rotondité. Il s'assied en face d'elle et lui offre galamment la rose.

Le repas commence. Il demande à la jeune femme si elle a faim.

Pas du tout !

Lui, il déclare qu'il a une faim de loup et qu'il fera honneur au souper.

Il offre du pâté.

Comment, vous n'en voulez pas! *fait-il en exprimant le refus de la soupeuse ;* mais ce pâté est exquis, il sent bon. Ah! je sais ce qui vous plaira.

Il enlève la croûte du pâté, choisit deux grosses truffes qu'il offre en souriant, piquées au bout de sa fourchette.

Nouveau refus.

Pierrot en prend son parti et se met à manger seul gloutonnement.

Il a soif: il verse du vin dans les deux verres. Il trinque avec la petite dame et vide son verre. Etonné qu'on n'en ait pas fait autant, il prend le verre de celle-ci et la fait boire. Puis posant le doigt sur l'endroit du verre où elle a posé les lèvres, il mime qu'il y posera les siennes à son tour.

Il boit.

Maintenant, *dit-il,* je connais votre pensée.

Il se lève, s'approche de la chaise qui est censé être occupée, fait à la soupeuse imaginaire une brûlante déclaration, se jette à ses genoux, lui prend la main, la place sur son cœur pour qu'elle en constate les violents battements, puis s'enhardissant il veut lui prendre la taille. A chacune de ces audacieuses tentatives, il reçoit des tapes sur les doigts. Ces résistances ne l'arrêtent pas, il devient de plus en plus entreprenant. Le dossier de la chaise se retourne brusquement. La petite dame lui a tourné le dos. Il devient tendre, suppliant, et ramène doucement la chaise en face de lui et reprend avee plus de chaleur sa déclaration.

Tout à coup, elle se lève. Lui, qui était à genoux, se lève à son tour.

Hein ? *dit-il,* c'est de l'argent que vous voulez.

Il n'en a pas ; après avoir sondé toutes ses poches, il est forcé de l'avouer piteusement.

Alors, adieu, *dit-elle,* en se dirigeant vers le fauteuil où sont posés ses vêtements.

Il la suit en essayant de la retenir.

Elle ne veut plus rien entendre et sort en refermant la porte sur le nez de Pierrot.

Pierrot reste un instant cloué sur place.

Toutes les mêmes ! Plus de ça ? *(Signe de l'argent.)* Pas ça ! *(Il fait claquer contre ses dents l'ongle de son pouce.)* Pauvre maître ! il est fou !... Ce n'est pas lui

qu'on aime, c'est son argent... Pas si bête, moi!... J'en tiens pour les plaisirs réels et moins trompeurs.

Il va à la table et prend le carafon de vin.

Il chante :

Le vin dissipe la tristesse.

Il caresse la bouteille.

Il est cher à mon cœur.

Il prend la carafe. L'eau, ça fait mal, pouah! *Il la replace avec dégoût sur la table, il reprend la carafe de vin.*

O liqueur enchanteresse!

Il aspire le bouquet du vin et embrasse tendrement le goulot du carafon.

Verse l'ivresse et l'oubli dans mon cœur!

Il fait une déclaration au carafon.

Ah! verse, verse, verse encore..., etc...

A deux reprises, il verse du vin dans son verre, le contemple amoureusement et le vide lentement, puis esquissant un petit pas sur place, s'adresse à la photographie de la femme.

Toi, il te faut de l'argent. *(Montrant le verre.)* Le vin ne coûte rien.

Il termine en faisant un pied de nez à la photographie. Un peu gris déjà, il revient se mettre à table, attache sa serviette et mange des confitures à la cuiller. Il finit

par tremper ses doigts dans le pot et les pourlèche. Bientôt il fait la grimace. Ces confitures sont trop sucrées et altèrent. Il a soif. Il prend le carafon, emplit de vin son verre, le vide, le remplit à nouveau et le vide encore. Il se lève. Sa griserie s'est accentuée. Tout à coup, à la vue de la photographie du vicomte, le sentiment de la réalité lui revient. Qu'a-t-il fait? Il constate avec terreur qu'il ne reste plus une goutte de vin dans le carafon. (Il renverse le carafon pour le montrer.) Il se met à trembler de tous ses membres, à la pensée que son maître s'apercevra du larcin. Désespéré, il furète partout, en quête d'une autre bouteille de vin. Impossible d'en trouver. Il larmoie et implore le ciel.

Soudain ses regards tombent sur la table de toilette où se trouve un flacon d'eau de Botot. Une idée lumineuse lui vient. Il prend le flacon de Botot et en vide le contenu dans le carafon. Il danse de joie et fait un pied de nez à la photographie de son maître, comme pour dire : Il n'y verra plus que du feu.

Mais bientôt il s'aperçoit que le carafon est loin d'être plein.

Bah ! *dit-il,* achevons de l'emplir avec de l'eau.

Il verse de l'eau dans le carafon, le bouche et agite fortement pour activer le mélange.

Il s'arrête, content de lui, pour contempler son œuvre.

Malédiction ! le carafon ne contient plus qu'un liquide trouble, de couleur blanchâtre.

Pierrot, atterré, le compare à son visage. Situation terrible ; il s'arrache les cheveux. Son maître va le flanquer à la porte, le pied au derrière.

Il demande pardon à la photographie et va continuer à se lamenter, quand retentit un coup de sonnette.

Pierrot se remet à trembler de plus belle. Convaincu que c'est son maître qui rentre, il retire précipitamment l'habit, revêt sa casaque de domestique et, plus mort que vif, va ouvrir la porte.

Ce n'est pas le vicomte ; c'est un porteur de dépêches. Il rentre en scène une dépêche à la main. Il lit la suscription. Il ne se trompe pas, elle n'est pas pour son maître, elle est bien pour lui. Il n'a pas l'habitude d'en recevoir. Il a peur de l'ouvrir. Si c'était une mauvaise nouvelle. Il se décide à l'ouvrir.

Il la lit.

Quelle veine ! *(Il se met à danser.)* Monsieur ne rentre pas.

Il imite le sifflet et la marche d'une locomotive, pour exprimer que son maître a pris le train.

Sauvé !... Merci, mon Dieu !

Il prend le carafon et le replace, en dansant, sur la table de toilette. Il se frotte les mains et se dispose à se remettre à table, quand un nouveau coup de sonnette se fait entendre.

Pierrot, repris de frayeur, se demande, en montrant la dépêche, s'il n'a pas trop tôt chanté victoire.

Le vicomte se serait-il ravisé ?

Il se dirige vers la porte, qu'il entrebâille, pour s'assurer de la personne qui vient de sonner.

O joie ! c'est la jolie femme qui devait souper avec son maître.

S'il la recevait ? Pourquoi pas ?

En toute hâte, il remet le frac.

S'adressant à la photographie du vicomte, il fait un geste qui signifie : La petite dame te passera sous le nez.

Puis, prenant une brochure sur laquelle on lit, en gros caractères : Ruy Blas, *il souligne du doigt ce nom et dit :*

Ruy Blas, c'est moi !

Il sort ensuite d'un air triomphant.

RIDEAU

LUCETTE

MIMODRAME EN TROIS ACTES

AVEC BERTRAND MILLANVOYE

PERSONNAGES

VINCENT, meunier, amoureux de Lucette.
NARCISSE, drapier, le richard du pays.
LANDRY, charbonnier, le coq du village.
LUCETTE, mercière.
MARGOT, vivandière du Régiment.
Mademoiselle LUCIE DE VERVILLE, vieille fille sèche et avare.
UN TAMBOUR, afficheur de l'endroit.
UN GAMIN du village.
LE COLONEL, président du Conseil de guerre.
LE CAPITAINE de la compagnie de Vincent.
LE CAPORAL — —
LE SERGENT — —

Officiers, soldats, habitants et villageois.

L'action se passe sous le Directoire, en 1796

LUCETTE

ACTE PREMIER

La scène se passe en France. Une ruè de village avec perspective. — Au fond, un puits. — Au premier plan, un banc. — A droite, la maison de Lucette, la mercière. — A gauche, la boutique du drapier Narcisse avec une potence, où pend un écriteau sur lequel on lit :

NARCISSE jeune
Successeur de sa Tante
AUX OOOOOO D'OR.
Gros et détail — Draps d'Elbœuf
et de Louviers — Flanelles, lisières, grosseries
Vente à l'aune et au maître.

Au lever du rideau, Narcisse, le drapier du village, se tient sur le pas de sa porte.

Il est petit, malingre et très jaune de visage.

Arrivent d'un côté, Landry, le charbonnier, et de l'autre, Vincent, le meunier du pays.

L'un porte sur le dos un sac de charbon de bois, l'autre une culasse de farine.

Tous les deux se dirigent vers la maison de Narcisse et près de la boutique laissent tomber leurs fardeaux.

Bonjour, mes amis ! *leur dit Narcisse.* Ces provisions arrivent fort à propos.

Pour les remercier, il tend la main droite au meunier, la main gauche au charbonnier.

Vincent et Landry lui secouent les mains avec force.

Lorsqu'il les retire, Narcisse s'aperçoit que l'une est toute blanche et l'autre toute noire.

Il fait la grimace et, instinctivement, s'essuie à son habit qui se macule également de blanc et de noir.

Puis il sort sa tabatière et l'offre à ses amis. Ceux-ci refusent en alléguant qu'ils n'ont pas les doigts propres. Narcisse prend une prise, éternue et se mouche dans un mouchoir jaune.

Pendant ce temps, Landry et Vincent sortent de leurs poches un mouchoir et s'essuient le front baigné de sueur, le premier avec un mouchoir noir et le second avec un mouchoir blanc.

Vous avez bien chaud, mes amis, *dit Narcisse.* Entrez chez moi boire un coup pour vous rafraîchir. J'ai d'excellent cidre.

Vincent et Landry répondent que ce n'est pas de refus. Ils ont très soif.

Ils entrent dans la boutique de Narcisse.

A ce moment, apparaît le tambour, qui est le crieur officiel du village.

Il porte un coupe-choux, un bonnet de police et une veste courte.

Derrière lui, marche un petit polisson du pays, il paraît très fier de le suivre.

Le gamin est en bras de chemise; une ficelle retient son pantalon, où passe par le fond un bout de chemise.

Il a mis sur sa tête un bonnet de police en papier.

D'une main, il tient un sabre de bois, de l'autre, il porte un pot de colle avec un pinceau dedans. Sous son bras, un rouleau de placards.

Le tambour s'arrête au milieu de la scène et fait entendre un roulement.

Puis il fait signe au gamin de s'approcher pour l'aider.

Il se dirige alors vers la maison de Lucette, badigeonne le mur de colle, prend un placard et le pose avec soin.

Sur l'affiche, on lit en gros caractères :

CONSCRIPTION

AVIS AUX JEUNES GENS DU PAYS

PAR ORDONNANCE DE MONSIEUR LE MAIRE, AURA LIEU AUJOURD'HUI, A DEUX HEURES DE RELEVÉE, LE TIRAGE AU SORT. LES MAUVAIS NUMÉROS DEVRONT REJOINDRE IMMÉDIATEMENT L'ARMÉE D'ITALIE.

Cette besogne terminée, le tambour, le pinceau à la main, se recule un instant pour voir si l'affiche est bien placée.

Le petit en fait autant.

Le tambour, content de son œuvre, se retourne, voit le gamin qui, les deux mains dans ses poches, imite sa pose.

Alors, il lui barbouille le nez avec son pinceau.

Le gamin, éperdu, prend le pot et se sauve.

Le tambour court après lui.

Narcisse, Vincent et Landry, qui sont sortis depuis

quelques instants de la boutique du drapier, ont vu la fin de la scène et se tiennent les côtes de rire.

Vincent et Landry s'approchent de l'affiche.

Landry, qui ne sait pas lire, demande à Vincent ce dont il s'agit.

La physionomie de Vincent et celle de ses deux compagnons se rembrunit de plus en plus à chaque ligne.

C'est fini de rire.

La conscription ! Quel coup inattendu !

Ce n'est pas drôle. Etre soldat ! Quitter le pays ! Aller en Italie ! Se battre ! Etre tué peut-être !

La perspective n'est pas gaie. — Vincent et Landry paraissent fort désolés.

Seul, Narcisse se montre plus rassuré. Il consulte sa montre et fait comprendre à ses amis que bientôt va sonner l'heure de se rendre à la mairie pour le tirage au sort.

Ils n'ont que le temps de se débarbouiller.

Il les congédie vivement.

Après leur départ, Narcisse à son tour, un peu rêveur, rentre chez lui pour changer de vêtements et prendre son chapeau.

Lucette sort de sa maison, une cruche à la main, et fort gaie se dirige vers le puits, en sautillant.

Elle a tiré la corde et amené un seau plein d'eau, elle le place sur la margelle pour remplir sa cruche, puis elle le pose par terre.

En se penchant, elle aperçoit son image dans l'eau.

En vraie fille d'Eve qu'elle est, sa coquetterie s'éveille.

Elle arrange ses cheveux, sa collerette, son corsage, et rit de contentement en ayant l'air de dire :

Voulez-vous bien ne pas être aussi gentille que cela, ma petite personne !

Mais Narcisse est revenu en habits du dimanche.

Il voit le manège de Lucette, s'approche d'elle, à pas de loups, s'arrête un instant, la contemple, puis va à elle, tandis que Lucette continue à se mirer dans l'eau du seau.

Vous êtes bien mignonne comme ça, *lui dit Narcisse, se tenant derrière elle.* Jamais l'eau ne reflètera un plus joli visage.

LUCETTE, *un peu dépitée d'être surprise, fait la moue, en se retournant.*

Oh ! monsieur Narcisse. Ce n'est pas bien de me faire peur ainsi !

Elle prend sa cruche et veut s'en aller.

NARCISSE *s'efforce de la retenir par d'aimables compliments.*

Voyons, mademoiselle Lucette, pourquoi partir ? Vous me fuyez toujours.

LUCETTE

Alors, si vous voulez que je reste, pas de déclaration !

NARCISSE

J'ai tant de plaisir à vous voir, à causer avec vous.

LUCETTE

C'est possible, mais...

NARCISSE

Je vous aime.

LUCETTE

Moi pas.

NARCISSE

Vous êtes si jolie.

LUCETTE, *répondant avec espièglerie.*

Vous pas. Tenez, regardez-vous dans le seau.

NARCISSE

Méchante ! Vous êtes cruelle !

LUCETTE, *radoucie et avec regret.*

Mon bon Narcisse, mon cœur est pris.

Et désignant le sac de farine.

C'est celui qui vous a porté ce sac que j'aime, et que j'aimerai toujours !

NARCISSE

Toujours ! mais il va peut-être vous quitter bientôt. Tenez regardez cette affiche. Lisez-la.

Lucette va précipitamment à l'affiche et la lit en soulignant chaque mot avec son doigt.

Elle se retourne. Elle a les larmes aux yeux, puis revient vers Narcisse et lui dit avec tristesse :

Voyons, ce n'est pas possible ! Vincent ne peut pas partir.

NARCISSE

Ce n'est pas ce que dit l'affiche.

LUCETTE

Vincent aura un bon numéro.

NARCISSE

Qui sait ? Mais moi aussi je dois aller tirer ! *(Il sort sa montre, et la regarde.)* Il est l'heure. Je ne suis pas inquiet. Bon ou mauvais numéro, je m'en moque. J'ai de l'argent. *(Il frappe sur son gousset.)* Je suis tranquille ! A bientôt, Lucette. Adorable fillette !

Narcisse sort, en lui envoyant un baiser.

Lucette, restée seule, donne les signes d'un grand désespoir.

C'est vrai, Vincent peut partir. S'il quitte le village, que deviendrai-je ? Je ne pourrai vivre sans lui, je me jetterai dans le puits.

Accablée, elle tombe sur le banc et sanglote.

Tout d'un coup, elle se tourne vers l'affiche et lui montre le poing.

Elle se lève, la déchire et en jette les morceaux dans le puits.

Elle regarde après le seau et lui montre ensuite le poing :

A quoi sert d'être séduisante, si mon amoureux part. C'est pour lui seul que je veux être jolie !

A ce moment Landry rentre triomphant.

Il a été favorisé par le sort.

Le numéro 99 orne son chapeau.

Lucette court à lui.

Et Vincent ? Quel numéro a-t-il ?

Landry répond que Vincent n'a pas encore tiré et que, du reste, cela ne le préoccupe guère !

Puis il veut prendre Lucette à la taille.

C'est un beau gars. Toutes les filles du village vont s'enticher de lui, puisqu'il reste au pays où les jeunes gens sont rares. Il trouve Lucette gentille. S'il lui plait un peu, elle n'a qu'à le dire.

Lucette repousse ses avances avec indignation.

Elle est une honnête fille, personne n'oserait la traiter de la sorte.

Vous perdez votre temps. Je ne puis vous empêcher de me reluquer, mais à bas les pattes !...

Landry persiste dans ses entreprises.

Lucette alors s'arme de sa cruche et le menace de lui en jeter le contenu à la figure.

Laissez-moi ou j'appelle. Je ne suis pas en train de rire. Vous êtes un enjôleur. C'est bien connu. Allez conter fleurette à d'autres. Je ne saurais vous entendre, j'ai déjà donné mon cœur.

En apercevant Vincent qui arrive, et pour éviter un éclat ou des explications avec lui, Landry fait une fausse sortie et va se cacher derrière le puits.

Vincent est triste. Il marche à pas lents, la tête basse.

Lucette court vers lui.

Mon pauvre Vincent. Je m'en doutais. Tu as un mauvais numéro ?

Vincent lui montre son numéro.

C'est le numéro 13 !

Landry avance la tête en catimini pour voir le numéro, et, l'apercevant, se frotte les mains, puis il se cache de nouveau derrière le puits.

La désolation des deux amoureux est extrême.

Lucette cherche à consoler Vincent. Elle lui sera fidèle. Elle l'attendra. Ils se marieront à son retour.

Vincent lui répond qu'il ne tiendrait pas à la vie s'il en était autrement. Il se ferait tuer à la guerre.

Au cours de cette scène attendrissante apparaît Narcisse.

Il a un mauvais numéro.

Le numéro 33 !

Vincent lui montre le sien, et, lui témoignant sa sympathie :

Nous partirons ensemble !

Narcisse fait un signe de dénégation.

Moi, j'ai de l'argent. J'achèterai un homme.

Il fait sauter une bourse.

Au bruit des pièces d'or, Landry passa la tête derrière le puits. Il a compris. Il sort de sa cachette.
Il arrive en souriant :

Il faut un remplaçant ? Me voilà !

Narcisse plonge la main dans l'une de ses poches et en tire une bourse de cuir qu'il tend à Landry en la faisant sonner.
Ce dernier la prend, la soupèse et hoche la tête. Il lui en faut deux.
Narcisse hésite, cherche d'abord inutilement dans ses poches, puis prend son portefeuille et en sort des assignats.
Landry les refuse. Il veut être payé en espèces sonnantes et trébuchantes.
Narcisse, à grand'peine, se décide à montrer une autre bourse.
Landry s'en empare avec vivacité et va quitter la scène en dansant.
Mais, en passant devant Lucette, il lui décoche un sourire narquois et fait sonner son or.

Tiens, je me moque de toi. Vois-tu, avec cela on a des filles tant qu'on veut ; on fléchit les plus rebelles.

Lucette hausse les épaules.
Elle implore Narcisse.

Et Vincent ? Vous n'allez pas le laisser partir. Vous pouvez bien lui payer un homme. Vous êtes assez riche pour cela.

Vincent se joint à Lucette. Si Narcisse veut lui prêter la somme nécessaire, il lui signera une reconnaissance. Il est un honnête homme. Il travaillera et s'acquittera peu à peu, vis-à-vis de lui.

Narcisse retourne ses poches pour montrer qu'il n'a plus d'argent. Landry lui a pris toutes ses économies.

Alors Vincent lui répond, un peu en colère :

Vous n'êtes pas un ami, adieu !

Il va pour sortir, lorsque Lucette l'arrête d'un geste.

Vincent, ne te fâche pas. Attends ! Tu ne sais pas demander un service. Laisse-moi faire. Narcisse a le cœur excellent. Je vais arranger cela avec lui.

Elle va à Narcisse :

Voyons, Narcisse, un bon mouvement. Faites cela pour moi, vous m'aimez. C'est une occasion de m'en donner la preuve.

Narcisse se frappe le front et paraît céder.

Une idée. Après tout, c'est peut-être en moyen sur de triompher des résistances de Lucette.

Il l'attire à l'écart pour lui dire qu'elle sait combien il l'aime.

Lucette, croyant qu'elle va réussir, lui fait quelques tendresses.

Narcisse s'est ravisé. Il consent. Lucette fait mine de lui sauter au cou.

Mon bon Narcisse, j'en étais sûre !

NARCISSE

Oui, je rachèterai Vincent, mais à une condition, c'est que vous serez ma femme.

Lucette répond par un refus formel. Elle aime mieux voir celui qu'elle aime subir la loi rigoureuse du sort.

Vincent inquiet, préoccupé de ce que Narcisse et Lucette peuvent se dire, s'est rapproché d'eux.

Il comprend ce dont il s'agit, écarte violemment Lucette et se place entre eux.

Jamais il n'acceptera pareil marché. Il aime Lucette. Lucette l'aime. Leur foi est engagée. Après tout, il ira à l'armée, il n'a pas peur. Il préférerait mourir que de savoir Lucette à un autre.

Narcisse lutte encore pendant quelques instants, mais sans le moindre succès.

Lucette et Vincent demeurent inflexibles.

Surviennent les conscrits du village. A leurs chapeaux des numéros et des flots de rubans.

On dresse des tables et on apporte des gobelets et des pichets.

Un violon et un biniou s'installent sur une planche que soutiennent deux barriques.

Les danses commencent.

Lucette est restée seule dans un coin.

Landry vient inutilement l'inviter à prendre part au divertissement.

Elle refuse ; elle n'a pas le cœur à s'amuser.

Narcisse et les autres ne sont pas plus heureux.

Vincent, qui n'a pas dansé non plus, se rapproche d'elle.

Il lui prend les mains tristement.

Lucette lui renouvelle son serment.

De son côté, Vincent lui promet de l'aimer toujours.

Elle détache alors une petite fleur de son corsage, la donne à Vincent qui l'embrasse et la serre sur son cœur.

Soudain on entend au loin le roulement du tambour qui annonce le départ.

Les danses s'arrêtent. Des couples se forment.

Les amoureux sont désolés. Ils échangent des souvenirs.

Puis, l'un des conscrits s'avance sur le devant de la scène et chante la Marseillaise qui est reprise en chœur par tous les assistants.

Mais le tambour reparaît et bat de nouveau.

Les conscrits s'arrachent aux dernières caresses, prennent leurs petits paquets qu'ils fixent au bout d'un bâton.

Ils défilent, musiciens en tête, et se retournent encore avant de sortir, pour envoyer des baisers à leurs amoureuses qui pleurent.

Le petit gamin qu'on a déjà vu est en tête des conscrits, sabre de bois à la main et bonnet de police en papier sur la tête.

Lucette et Narcisse sont restés seuls.

Lucette suit toujours des yeux Vincent déjà loin. Elle agite un mouchoir blanc.

Narcisse se tient près d'elle.

Pauvre fille ! Peut-être l'oubliera-t-elle ! Il est parti. Qui sait, peut-être mon tour viendra. Je l'aime tant !

Le bruit de la musique qui s'éloigne s'éteint peu à peu.

Lucette, qui était montée sur la margelle du puits, est prise d'un tremblement.

Elle va défaillir ! Peut-être tomber dans le puits !

Narcisse se précipite vers elle, la prend dans ses bras et la porte sur le banc, en lui frappant dans les mains.

Il paraît désolé.

Elle l'aime bien ! *dit-il avec un geste de désespoir.*

ACTE DEUXIÈME

Le décor représente la place d'une petite ville en Italie. — A l'une des maisons, dans une niche, une petite madone entourée de fleurs. Près d'elle, une lumière brûle.

Au lever du rideau, les habitants qui sont sur la place prêtent l'oreille à une fusillade lointaine.

L'anxiété est peinte sur toutes les figures.

Tout à coup le bruit cesse, les femmes affolées se sauvent en apercevant au loin les vainqueurs qui font leur entrée dans la ville.

En effet, les soldats français paraissent par la gauche, baïonnette au canon, le fusil armé, prêts à épauler.

Les habitants, restés sur la place, se décident à la quitter.

Quelques-uns fuient.

D'autres, plus résolus, regagnent avec calme et à pas comptés leurs maisons.

Par la droite pénètrent d'autres soldats entourant et acclamant Vincent, qui tient un drapeau ennemi à la main.

Tous se placent sur le devant de la scène.

Le capitaine de la compagnie félicite Vincent de son fait d'armes.

Ce dernier cherche modestement à se dérober à cette ovation.

Tout à coup, le bout d'un canon de fusil se glisse entre les persiennes d'une habitation voisine.

L'officier désigne l'endroit et donne l'ordre de débusquer l'ennemi inconnu qui menace sa troupe.

Vincent, à la tête de quelques-uns de ses camarades, parmi lesquels Landry, enfonce une porte et pénètre avec eux dans la maison que l'on vient de signaler.

On entend des coups de feu.

Margot, la vivandière, arrive alors crâne et décidée, pour voir ce qui se passe.

L'officier la met au courant de la situation.

Les soldats reparaissent, traînant après eux l'habitant qui, malgré les lois de la guerre, n'étant pas soldat, a voulu tirer sur eux.

Il implore inutilement la pitié des vainqueurs.

Sur l'ordre du capitaine, quelques soldats l'entraînent.

Son affaire est claire. On va le fusiller.

Vincent sort alors de la maison.

Margot se précipite à sa rencontre, et, lui prenant la tête, l'embrasse sur les deux joues.

Te voilà un héros, mon petit. C'est Margot qui te le dit, et elle s'y connaît.

Vincent reçoit ces avances avec froideur. Il recule et prie la cantinière de le laisser tranquille.

Margot, à qui Vincent plaît depuis longtemps, devient de plus en plus pressante et lui tend la joue.

Vincent se retourne froidement en haussant les épaules.

Ce jeu de scène, qui n'a pas échappé à quelques soldats restés à surveiller la maison, excite leur hilarité.

Ils se moquent discrètement de l'amoureux transi et de sa résistance aux avances d'une luronne aussi appétissante que l'est Margot !

Ah! s'ils avaient la bonne fortune d'être à la place de leur camarade, ils ne feraient pas la petite bouche.

Quelques-uns même s'approchent déjà et font mine de la lutiner.

La vivandière les rabroue de la belle façon.

Cette petite peau-là, *dit-elle, en montrant ses joues,* n'est pas pour vos vilains museaux !

Puis elle leur fait la nique, et sort.

Les soldats la suivent en riant.

Vincent s'écarte du groupe de ses camarades.

Il prend, dans son habit, une écharpe sur laquelle se détache en broderie le chiffre entrelacé :

L. V.

Il fait comprendre que ce sont justement les initiales des noms de Lucette et de Vincent.

Pendant quelques instants, il regarde ce chiffon avec mélancolie, car il pense à l'absente.

Alors, il déboucle son havre-sac, en tire un petit livre dans lequel a séché la fleur que Lucette lui a donnée.

Il embrasse à plusieurs reprises ce tendre souvenir.

Ce sera pour elle, *dit-il, en montrant l'écharpe.*

Il met soigneusement la fleur dans l'écharpe et roule le tout dans son sac, en poussant un soupir.

Le capitaine l'appelle pour lui donner un ordre.

Vincent fait signe qu'il va obéir et sort.

Au même moment, entre Lucette qui a quitté le pays pour rejoindre son amoureux.

Elle est accompagnée de Narcisse qui, par dévouement, l'a suivie.

Ils poussent devant eux une petite voiture à bras chargée de provisions, pour ravitailler les soldats :

paquets de tabac, pipes en terre, blagues à tabac, gilets de flanelle, mouchoirs à carreaux, chemises et caleçons, savons de ménage, bretelles et bonnets de coton.

Joyeux, les soldats entourent la charrette.

Ils examinent curieusement tous ces objets qui leur font envie.

Narcisse étale ses marchandises et en vante la qualité avec des attitudes de camelot.

Ainsi, il prend une chemise, la déplie, la met devant lui et, avec ses doigts, indique un prix élevé. Puis il fait un geste de dénégation et le prix demandé diminue peu à peu.

Malgré ces rabais successifs, aucun acquéreur ne se présente. Ce qui manque aux soldats, ce n'est pas le désir d'acheter, c'est l'argent.

Narcisse en est pour ses frais de boniment.

Revenant cependant à la charge, il offre encore divers objets qui lui paraissent devoir, par leur nature et la modicité du prix, tenter son public.

A la fin cependant, il parvient à vendre un bonnet de coton à un des soldats.

Tous les soldats rient et l'enfoncent jusqu'aux oreilles de l'acquéreur.

Lucette, elle, ne pense qu'à retrouver celui qu'elle aime. Elle a paru fort distraite pendant tout le temps que la vente a duré.

Elle a cherché vainement des yeux, parmi les soldats, son amoureux Vincent.

Il n'est pas là ! *dit-elle, avec dépit à Narcisse occupé à ranger son déballage.*

Cependant, tout à coup, elle l'aperçoit qui rentre causant avec son capitaine, à qui il rend compte de sa mission.

Lucette va immédiatement à Narcisse, en train d'offrir une pipe à un soldat, et, joyeuse, lui frappant sur l'épaule, elle lui désigne du regard Vincent.

Au même moment, retentit une sonnerie de clairon. C'est un nouvel appel aux armes !

Le capitaine tire son épée et commande à sa troupe de se former sur deux rangs ; puis, se plaçant à sa tête et faisant le signe d'En avant, il enlève ses hommes au pas de gymnastique.

Narcisse et Lucette sont stupéfaits.

Lucette se précipite sur les pas des soldats.

Narcisse veut l'arrêter en lui montrant son imprudence.

On va sans doute se battre de nouveau.

En effet, des coups de feu retentissent.

Vous le voyez, l'action est déjà engagée.

LUCETTE

Que m'importe.

NARCISSE

Vous risquerez inutilement votre vie.

LUCETTE

Je veux y aller quand même. Si vous avez peur, restez ici : J'irai seule.

Narcisse s'efforce encore de la retenir.

La résolution de Lucette est irrévocable.

NARCISSE

Alors, je ne vous laisserai pas vous exposer ainsi, je vous accompagne, mais quelle folie !

LUCETTE, *lui serrant la main.*

Vous m'aimez bien, dit-elle.

NARCISSE, *posant les mains sur son cœur et soupirant.*

Hélas ! vous ne m'aimez pas, vous !

Ils sortent.

Landry montre aussitôt sa tête à l'entrée d'une habitation. Il interroge avec prudence les alentours.

N'apercevant personne, il se décide à franchir le seuil de la maison.

Il a son fusil en bandoulière et tient dans ses mains une musette pleine.

Il vient sur le devant de la scène, ouvre le petit sac de toile, en sort des montres, des bijoux de femme, de l'argenterie, et un bas rempli d'or qu'il fait sonner joyeusement.

Tout à coup, comme s'il entendait des pas derrière lui, il tourne la tête brusquement, tout en cherchant à dissimuler son larcin.

C'est une fausse alerte.

Son visage se rassérène. Il exprime que sa part de prise est belle. Il a pillé tout ce qu'il a pu dans la maison d'une vieille avare.

C'est bien fait. Elle n'en profitait pas. Je saurai m'en servir. Après tout, c'est la guerre...

Inquiet, cependant, il s'enquiert d'une cachette pour mettre son butin à l'abri.

Il aperçoit la madone, passe la main derrière la statuette.

C'est un excellent endroit, *dit-il.*

A peine a-t-il caché son larcin que les soldats rentrent.

Landry s'efface, se dissimule près de la madone, et lorsque ses camarades sont tous en scène, il revient parmi eux et les aide à la formation des faisceaux.

Le capitaine prévient ses hommes qu'ils bivouaqueront sur la place et qu'ils aient à se garder avec vigilance, car, d'un moment à l'autre, l'ennemi peut revenir les surprendre.

Les feux sont allumés.

Les soldats s'apprêtent à faire bouillir la soupe.

Quelques-uns épluchent des légumes, d'autres coupent du pain, d'autres enfin fendent du bois.

On apporte les gamelles.

Tout à coup sort d'une maison une vieille femme, madame de Verville, faisant des gestes désespérés.

Apercevant l'officier, elle va droit à lui.

On m'a volée, Monsieur. J'avais des bijoux, des souvenirs, de l'or. On m'a tout pris. Vous êtes des bandits. Il ne me reste plus que la vie, prenez-la.

L'officier la calme et défend sa compagnie.

Nous sommes d'honnêtes gens, incapables de l'action dont vous nous accusez. Ce sont vos amis qui en se sauvant vous ont tout pris. Parmi mes hommes, il n'y a pas un seul voleur, j'en réponds.

La vieille persiste à penser le contraire.

L'officier continue à protester.

Je vais vous en fournir les preuves.

Il appelle ses soldats.

Venez ici, mes braves. Madame vous accuse de lui avoir pris un trésor. Je sais que cela est impossible. Je le lui ai affirmé. Elle ne me croit pas. Nous allons la convaincre sur-le-champ qu'elle vous calomnie odieusement.

Puis il ajoute :

Mettez-vous sur un rang, et sac à terre, Madame cherchera elle-même.

Les ordres du capitaine sont exécutés.

Les soldats placent leurs sacs devant eux et attendent.

Madame de Verville hésite.

Vous l'avez voulu, Madame, il n'est plus temps de reculer, vous avez insulté mes soldats, vous en subirez toutes les conséquences. Autrement, des excuses, et retirez-vous au plus vite.

Après de nouvelles tergiversations, la vieille se baisse, déboucle le sac qui est devant elle et le fouille.

Elle en tire un mouchoir enveloppant un peigne ébréché qu'elle remet en place avec dégoût.

Les soldats rient et la raillent.

Même manège pour le second sac.

Elle sort d'un fragment de journal une vieille pipe culottée.

Le soldat, furieux, la lui prend des mains et la lui place sous le nez.

Est-ce cela que vous cherchez, Madame ?

Mauvaise humeur de la vieille, qui n'en continue pas moins avec rage ses investigations.

C'est ainsi qu'elle rencontre successivement des objets qui provoquent un nouvel accès de gaieté chez les soldats.

Je ne trouverai rien, *dit-elle avec dépit.*

Elle va abandonner la partie, mais le capitaine lui enjoint de continuer.

Madame de Verville résiste.

Elle paraît maintenant regretter sa plainte.

Cependant, elle se penche désespérée vers le sac de Vincent et, bientôt, en tire triomphante une écharpe de soie qu'elle déplie lentement.

Cela, c'est bien à moi, *dit-elle sèchement au capitaine.*

Celui-ci lui répond avec calme :

Vincent est le plus brave de ma compagnie. Il est incapable d'une action déloyale. Cette écharpe lui appartient. N'est-ce pas, Vincent ?

Non, *dit la vieille,* en voici la preuve.

Et elle montre du doigt, aux deux coins de l'écharpe, les deux chiffres entrelacés.

L. V.

Puis, fouillant vivement dans sa poche, elle en tire un carnet sur lequel se trouvent répétées les mêmes initiales :

L. V. Lucie de Verville.

Vincent, interrogé, avoue naturellement et sans la moindre hésitation.

C'est vrai. J'ai pris cette écharpe, mais ce n'est pas un vol, cela. Ce ne sont pas les bijoux et l'or que Madame réclame. Je n'aurais pas touché à des bijoux de prix, mais cela, c'est un chiffon fripé sans valeur.

La vieille met le poing sous le nez de Vincent.

Voleur ! Voleur ! c'est vous qui m'avez pillée ! Mes bijoux ! mon argent ! Où sont-ils ? Gredin ! Répondez !

Vincent s'indigne d'être traité de la sorte.

Cependant le capitaine devient de plus en plus perplexe. Il ne sait que penser.

Lui, Vincent, un voleur !

Ses camarades, révoltés, murmurent :

Après tout, Vincent a raison. Ce n'est pas un vol que de s'emparer de cette guenille, bonne tout au plus

à nettoyer les fusils. La vieille est folle. Qu'elle emporte son écharpe, et que tout soit dit. Si Vincent l'a prise, il a pris aussi un drapeau au péril de sa vie. Alors, c'est un vol aussi cela?

Le capitaine leur impose silence.

On ne doit rien prendre aux habitants. Votre camarade a eu tort. Si ce n'est à l'honneur, il a manqué à la discipline.

Et se tournant vers Vincent :

Je vous arrête. J'y suis forcé, vous le savez, la loi est formelle !

On désarme Vincent.
La vieille continue à l'invectiver.
Au moment où l'on se dispose à entraîner Vincent, rentrent Margot, Lucette et Narcisse.
Lucette, qui revoit Vincent pour la première fois et ignore ce qui se passe, veut se jeter dans ses bras.
Même mouvement de la part de celui-ci.
Des soldats s'interposent et ne leur permettent pas de se joindre.
Lucette comprend aussitôt que Vincent est arrêté.

Qu'y a-t-il ? On l'emmène ?

LANDRY, *se penchant vers elle.*

Il a volé, on n'a trouvé qu'une écharpe dans son sac, mais il a caché le reste.

MARGOT, *qui a entendu, proteste énergiquement.*

C'est impossible. Tu mens ! Vincent est un brave.

LANDRY, *désignant la vieille.*

Demandez plutôt à Madame.

MARGOT, *haussant les épaules.*

Ça, c'est une vieille toquée ! *(Elle va à Vincent et lui donne la main.)* Pour moi, tu n'es pas coupable.

La jalousie de Lucette s'est réveillée en voyant Margot prendre si chaleureusement la défense de Vincent. Elle s'accentue aussi devant la marque d'affection que vient de donner à Vincent la vivandière.

Elle la regarde avec colère.

Elle a deviné les sentiments de Margot à l'égard du prisonnier.

C'est une rivale, j'en suis sûre. Vincent, qui m'aimait tant, m'aurait-il oubliée ?

Aussi, lorsque Vincent passe devant Lucette et lui dit, en lui tendant la main :

Lucette, qu'as-tu donc ? Je suis innocent !

Lucette, emportée par la jalousie, feint de ne pas voir la main qui lui est offerte.

Oh ! Elle me croit coupable, *dit Vincent.*

Il sort désespéré entre les deux soldats qui l'entraînent.

ACTE TROISIÈME

La scène représente un campement avec de nombreuses tentes. — A droite et à gauche, des arbres sur des inégalités de terrain.

Il règne une demi-obscurité.

Un factionnaire veille devant la tente de Vincent.

Landry sort avec précaution de la sienne et regarde autour de lui. Il veut être bien certain que le factionnaire se trouve placé de façon à ne pas le voir.

Rassuré, il prend la musette qu'il dissimulait sous son habit.

Après avoir cherché quelques instants l'endroit où il pourrait la cacher, il avise un arbre dont le feuillage lui paraît assez touffu.

Mais, après quelques réflexions, il ne trouve pas l'endroit sûr.

Soudain il se frappe le front, il a une meilleure idée.

Il tire son sabre, creuse l'un des tertres derrière le pied d'un arbre, et, le trou fait, y dépose la musette, puis la recouvre de terre qu'il s'empresse de piétiner.

Ce travail achevé, il s'assure encore que le factionnaire n'a pu le voir.

Au moment de regagner sa tente, il se ravise.

S'il allait, plus tard, ne pas reconnaître l'arbre recéleur !

Il revient vers les arbres. Il cherche et se trompe.

Ce n'est pas celui-là, dit-il.

Il finit par retrouver l'endroit par la terre fraîchement tassée.

Pour éviter une nouvelle erreur, il fait alors, avec son sabre, une large entaille à l'écorce du chêne.

Enfin, tranquillisé, il se glisse avec précaution sous la tente où dorment encore ses camarades.

Arrive Narcisse, tenant à la main une lanterne sourde qui lui sert à guider ses pas et ceux de Lucette.

Après quelques recherches, ils aperçoivent la sentinelle.

C'est lui qui garde Vincent, *dit Lucette.*

Mais comme ils approchent de la tente, le factionnaire croise la baïonnette.

Qui vive !

C'est en vain que Lucette l'implore. Vincent est du même pays qu'elle. Elle voudrait avoir un entretien avec lui.

Au fond, elle regrette très vivement d'avoir été si rigoureuse à l'égard de son fiancé lorsqu'il a été arrêté.

Passez au large, *répond le factionnaire.* J'ai ma consigne.

Pendant ce colloque, enveloppée d'une mante, et s'appuyant sur un bâton, madame de Verville arrive du côté

opposé et, dans l'obscurité, se cogne contre l'arbre au pied duquel gît le trésor.

La peur la prend, elle se laisse choir sur le tertre même où Landry a caché son larcin. Assise, éplorée, à bout de forces, elle fait des gestes de détresse.

Autant mourir ici, puisque je suis ruinée !

Cependant l'air de la nuit la saisit et la ranime. Elle entend marcher. Elle se lève et se butte contre Lucette et Narcisse qui, de guerre lasse, renonçant à l'espoir de fléchir la sentinelle, se disposaient à s'en aller.

Narcisse s'efforce de retenir la vieille dans ses bras, mais le choc a été assez violent pour la pousser jusqu'au factionnaire.

Alors, possédée par son idée fixe, elle réclame impérieusement, à ce dernier, la restitution de son argent.

Le factionnaire hausse les épaules et se met à se promener de long en large, en l'éloignant doucement chaque fois qu'il la retrouve sur son passage.

Lucette et Narcisse partent désolés de n'avoir pu rien obtenir.

La vieille, elle, va de tente en tente, errant comme une folle, cherchant son voleur, et bientôt elle disparaît aussi.

Cependant le jour se lève peu à peu.

Le clairon sonne la diane.

Le camp se réveille.

Les hommes sortent un à un, avec des mouchoirs autour de la tête.

Ils se débarbouillent.

Les uns astiquent les boutons de leurs habits, d'autres poudrent leurs catogans, d'autres enfin raccommodent leurs chaussures usées.

Un sapeur peigne sa longue barbe avec une baïonnette.

D'autres scènes comiques ont lieu.

Margot, le bidon en sautoir, la mine éveillée, fait sa tournée et offre la goutte.

Des soldats, en belle humeur, lui font des agaceries.

Le capitaine arrive et donne des ordres.

Des soldats apportent des tambours pour le conseil de guerre qui va siéger.

Bientôt Vincent apparaît entre deux soldats.

Il est surtout ennuyé et ne semble pas inquiet. Il bâille encore par moments.

Les officiers du conseil de guerre entrent et vont prendre place sur les tambours.

C'est un colonel qui préside.

Vincent est amené devant ses juges.

Un officier lit l'acte d'accusation, puis on interroge l'accusé.

Vincent explique que, s'il s'est approprié cette écharpe, c'est qu'il la considérait comme un objet sans valeur. Frappé par la similitude des initiales L. V., il avait songé à la rapporter comme un souvenir à la jeune fille qu'il doit épouser à son retour et qui s'appelle Lucette. Aucun sentiment de cupidité ne l'a guidé. Il le jure, lui, un voleur ! jamais !

La vieille est appelée et, à son tour, elle fait sa déposition.

Vincent oppose d'énergiques dénégations aux affirmations injurieuses de la plaignante. Si d'autres objets ont disparu, ce n'est pas lui qui les a dérobés.

Je suis un honnête homme, *ajoute-t-il,* je n'ai pris que l'écharpe, je le jure sur l'honneur.

Le capitaine de la compagnie de Vincent vient témoigner en sa faveur.

C'est un brave soldat, *dit-il.* Il est estimé de tous ses camarades. J'ai la conviction qu'il dit la vérité.

Mais le président du conseil hoche la tête.

Vincent, vous reconnaissez avoir pris une écharpe. C'est un fait acquis. Cela suffirait à vous rendre passible de la loi martiale. Que sont devenus maintenant l'or et les bijoux ? Vous étiez dans la maison où ils ont été volés. Il est permis de supposer que vous vous en êtes aussi emparé et que vous les avez mis en lieu sûr. Toutes les présomptions sont contre vous.

Enfin le colonel invite Vincent à compléter ses aveux, Il méritera peut-être ainsi l'indulgence de ses juges.

L'accusé déclare qu'il ne peut rendre ce qu'il n'a pas pris. Il proteste énergiquement, une dernière fois, de son innocence.

Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense ? *demande le président du conseil.*

Non, mon colonel, *répond Vincent.* Je tiens à mon honneur plus qu'à la vie. J'ai violé la discipline, soit ! mais je ne puis être condamné, sans preuves, comme voleur !

Les officiers se lèvent et délibèrent en se promenant.

L'un d'eux paraît favorable à l'accusé. Les deux autres sont inflexibles. Il y a eu vol. Il faut un exemple. La loi martiale doit être appliquée dans toute sa rigueur.

Le colonel les quitte, va se rasseoir et rédige, sur ses

genoux, la sentence, qu'il fait signer ensuite à ses deux collègues.

On sent que Vincent est perdu.

Les autres officiers regagnent leurs sièges et l'accusé est ramené devant le conseil.

Le colonel lit le jugement.

Vincent est condamné à mort par deux voix contre une.

Il écoute son arrêt avec calme. Cependant, s'il maîtrise son émotion, il ne peut s'empêcher de laisser couler ses larmes.

Je ne méritais pas un châtiment si implacable, mais je saurai mourir en soldat !

Le conseil de guerre se retire.

On ramène Vincent à sa prison.

Les soldats enlèvent les tambours et en portent un devant la tente du condamné. Celui-ci s'assied sur le tambour et demande de quoi écrire.

On lui donne du papier, une plume et de l'encre.

Alors Vincent fait ses adieux à Lucette dans une lettre qu'il plie, en y plaçant la petite fleur séchée qu'il a reçue de sa fiancée et qu'il embrasse tristement.

Landry, sortant d'un groupe de soldats, se dirige vers Vincent, auquel il serre hypocritement la main.

Mon pauvre ami !

VINCENT

Landry, rends-moi le service de prendre cette lettre et jure-moi de la remettre à Lucette, aussitôt que tu rentreras au pays. Dis-lui bien surtout que ma dernière pensée a été pour elle.

Le traître feint de s'apitoyer sur le sort de son camarade et lui promet que sa volonté sera accomplie.

Vincent, pour le remercier, veut l'embrasser.

Landry est troublé. Cette effusion le gêne visiblement.

Instinctivement il se recule et finit par serrer simplement la main à son camarade et par se retirer brusquement.

Vincent rentre sous sa tente, tandis que Landry se promène fiévreusement sur la scène comme un homme que sa conscience inquiète et que les remords agitent.

Soudain, il se trouve en face de Narcisse et de Lucette qui n'ont pas quitté le camp.

Sa surprise est fort grande de les rencontrer encore là. Il hésite, mais il préfère remettre immédiatement à Lucette la lettre dont il a hâte de se débarrasser.

Il est là, *dit-il en tendant la lettre et en désignant la prison de Vincent.*

Lucette lit la triste missive.

Les adieux de Vincent la touchent profondément. De grosses larmes tombent de ses yeux.

Elle regarde la fleur, l'embrasse, passe la lettre à Narcisse qui pleure avec elle.

Lucette se tord les mains de désespoir.

Narcisse essaye de la consoler; mais, lorsqu'elle voit Margot s'approcher de la tente de Vincent, elle va se dresser devant elle et lui interdit d'avancer.

MARGOT

Ne soyez pas jalouse de moi, je sais qu'il vous aime. Je veux seulement tenter de le sauver. Ne m'en empêchez pas !

LUCETTE

Comment ? Le sauver ! Est-ce possible ?

MARGOT

Certainement, en changeant son costume avec le mien, mais il faut pour cela que je parvienne à le voir, à l'approcher.

Lucette embrasse Margot avec transport et la remercie de son dévouement.

Elle n'est plus jalouse ! Elle a tout oublié !

Puissiez-vous réussir dans votre entreprise !

Margot parlemente un instant avec le factionnaire.

Après tout, elle est du régiment. Il finit par la laisser entrer chez Vincent. Toutefois, pour les surveiller, il relève les deux côtés de l'ouverture de la tente.

Margot explique rapidement à Vincent son projet d'évasion.

Celui-ci secoue tristement la tête.

On me croirait coupable, *dit-il,* je préfère mourir innocent.

Margot est au désespoir.

Le factionnaire tient toujours à distance Lucette qui fait de vains efforts pour se montrer à Vincent.

Margot, devant l'insuccès de sa démarche, sort désolée de chez Vincent.

Il est perdu, *dit-elle à Lucette.*

Celle-ci, que Narcisse veut éloigner, tient à voir Vincent une dernière fois. Elle ne le quittera pas jusqu'à la fin.

Des hommes en armes arrivent.

C'est le peloton d'exécution.

D'un autre côté, une corvée de soldats s'approche pour creuser la fosse où doit être enterré Vincent.

Déjà elle est à l'œuvre.

Landry, sombre, s'approche. Il est inquiet. Il voudrait empêcher que l'on creusât à l'endroit de sa cachette. — Il fait tous ses efforts pour entraîner plus loin les terrassiers.

Mais le caporal qui les commande a choisi l'emplacement.

Il persiste dans les ordres qu'il a donnés. Mécontent de l'intervention opiniâtre de Landry, il lui met une pioche à la main et lui commande de se joindre aux fossoyeurs.

Landry, pris de terreur, s'appuie contre un arbre en chancelant.

Pendant ce temps, le sergent, avec son peloton d'exécution, est allé vers Vincent.

Il lui dit que l'heure fatale est arrivée.

Vincent répond qu'il est prêt.

On le conduit devant la fosse qu'on achève de creuser.

Le peloton d'exécution se prépare.

Le caporal vient alors pour bander les yeux du condamné.

Celui-ci refuse courageusement.

Il verra la mort en face.

Pendant ces préparatifs, retentit un bruit métallique.

C'est une musette remplie d'or, que la pioche d'un terrassier vient de rencontrer.

Un des soldats se baisse, la prend, la passe au caporal,

qui l'ouvre, en remuant le contenu, et regarde le numéro matricule.

C'est la musette de Landry ! *s'écrie-t-il.*

Les jambes du coupable flageollent comme celles d'un homme ivre.

Mais le sergent place ses hommes. Il commande au peloton d'exécution d'apprêter ses armes.

Un roulement de tambours se fait entendre.

A ce moment, madame de Verville reparaît au fond.

Je le verrai au moins fusiller, ce bandit !

Les fusils s'abaissent.

Encore quelques secondes et Vincent aura cessé de vivre, quand le caporal fait signe au sergent :

Arrêtez ! Vincent est innocent ! Nous tenons le voleur.

Il court vers le sergent, lui montre la musette pleine des objets dérobés et lui démontre par le numéro qu'elle appartient à Landry.

L'émotion de tous est profonde.

Landry est arrêté.

Ses camarades le traitent de misérable et tous les personnages restés au fond s'avancent.

Margot lui dit :

Tu as creusé toi-même ta fosse !

Landry est entraîné au dehors. On jette à la vieille avare la musette retrouvée. Elle se précipite dessus, compte son or et ses bijoux.

Il ne manque rien.

Dans sa joie, elle veut embrasser tout le monde.

On la repousse.

Lucette tombe dans les bras de Vincent.

Puis elle se retourne et prend la main de Margot qui se trouve à sa gauche, tandis que Vincent en fait autant de son côté pour Narcisse, qui est à sa droite.

Lucette, voyant que ce dernier, très attendri, essuie une larme, passe doucement devant Vincent, et placée ainsi entre eux, elle regarde Narcisse avec compassion, lui tend affectueusement une main, puis, posant l'autre sur son cœur en regardant tendrement Vincent, elle semble dire :

Que l'un aura tout son amour et l'autre toute son amitié.

RIDEAU

OMBRES ANIMÉES

GIBOULÉES DE CŒURS

OU LE TRIOMPHE DE L'AUTORITÉ

OMBRES ANIMÉES EN UN ACTE

AVEC J. DE MARTHOLD

MUSIQUE DE FÉLIX DESGRANGES

PERSONNAGES

MALVINA	Mlle Litini
PAUL	MM. Armenis
JULES.............................	Bittus
LE QUINCAILLIER...................	Mattei
L'AGENT	Parisot
LE FACTEUR........................	Alardi

Représenté pour la première fois à l'Olympia
le 1er mai 1894

GIBOULÉES DE CŒURS

Une place publique. — A droite, un pan de mur dont l'arête est brusquement coupée. A cette arête est accrochée une clef monumentale. Une pancarte, placée sur la façade de la maison qui regarde le public, porte écrit, en lettres très apparentes, le mot CLINCAILLIER. La maison a une boutique très transparente. Le public doit pouvoir voir à l'intérieur. Sonnette à la porte. — A gauche, maison à un étage avec balcon avançant d'un mètre. Sonnette à la porte.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AGENT, LE QUINCAILLIER

L'agent de police cause au milieu de la scène avec l'ouvrier. Après quelques secondes de conversation, accentuée de gestes :

LE QUINCAILLIER

Allons! vous prendrez bien quelque chose.

L'AGENT, *se défendant mollement.*

Non, non, merci.

LE QUINCAILLIER

Mais si, c'est accepté.

L'AGENT, *levant les bras au ciel, semble dire :*

Ah ! si vous insistez.

L'ouvrier entre chez lui, en ressort tout de suite avec une bouteille et deux verres, en offre un, verse à boire et trinque avec son ami.

L'AGENT, *faisant claquer sa langue.*

Il est bon, merci.

Il tend le verre à l'ouvrier. Celui-ci prend le verre, serre la main de l'agent et rentre à sa boutique. De son côté, l'agent retrousse sa moustache, et lentement, les mains derrière le dos, sort par la coulisse de gauche.

SCÈNE II

MALVINA au balcon, PAUL

Paul sort de la maison au balcon, à gauche, au moment où disparaît l'agent. Il vient au milieu de la scène, tandis que Malvina paraît au balcon.

PAUL, *envoyant un baiser.*

Au revoir, mon ange.

MALVINA, *même geste.*

A bientôt, mon adoré.

Tous les deux, en un mouvement violent comme s'ils s'arrachaient le cœur, tirent du côté gauche de leur vêtement des cœurs en papier et les frottent passionnément l'un contre l'autre. Pour y parvenir, elle se penche

tout à fait au-dessus du balcon et lui se hisse sur la pointe des pieds dans un effort que trahit sa figure.

Paul se retourne et semble partir dans la direction de droite. De gros nuages apparaissent.

PAUL, *étendant la main.*

Mais il va pleuvoir ! Je vais être trempé.

Il se détourne et parle à sa maîtresse, demeurée à son balcon.

PAUL, *levant les bras au ciel.*

Il pleut ! Que vais-je devenir ? Je n'ai pas de parapluie.

MALVINA, *désignant sa porte.*

Ne crains rien. Je descends. Je vais t'apporter ce qu'il te faut.

Quelques secondes après, Malvina apparaît, apportant triomphalement un parapluie.

PAUL, *embrassant Malvina.*

Comme je t'aime ! comme je t'aime !

MALVINA, *même jeu.*

Comme je t'aime ! comme je t'aime !

Heureux, le couple se quitte. La demoiselle rentre chez elle, et l'amoureux, guilleret, brandissant son parapluie, se dirige à droite en se dandinant.

PAUL, *portant la main à ses yeux.*

Mais, que vois-je ! Le facteur ! Que vient-il faire ici ? Ah ! j'en aurai le cœur net. Je me cache.

Il se blottit dans l'encoignure de la quincaillerie.

SCÈNE III

LE FACTEUR, MALVINA, PAUL

Le facteur traîne la jambe. Il traverse, en boîtant, toute la scène, de droite à gauche, et carillonne à la maison de Malvina.

PAUL, *sortant de sa cachette.*

Je suis inquiet. Que signifie ceci ?

Il se cache. Malvina apparaît.

LE FACTEUR, *montrant une lettre.*

Cette lettre est bien pour vous, Madame ?

MALVINA, *après avoir lu l'adresse.*

Oui, oui. Donnez vite.

LE FACTEUR

Voici.

Fiévreuse, la jeune femme déchire l'enveloppe, dont le papier craque.

LE FACTEUR

Pas de pourboire ! ! C'est pas possible.

Il s'en va lentement.

MALVINA, *dont la figure exprime, à mesure qu'elle lit, une joie intense.*

Chouette ! on me promet de l'argent.

Elle fait le geste de compter de la monnaie.

MALVINA

Pssh! Pssh! Facteur!

LE FACTEUR

Voilà, la bourgeoise.

Il revient très vite.

MALVINA, *tendant quelque menue monnaie.*

Prenez, c'est pour votre peine, mon brave.

LE FACTEUR

Merci, Madame. Je vais aller boire à votre santé.

Il sort très vite par la coulisse de droite.

SCÈNE IV

MALVINA, PAUL

MALVINA, *relisant et embrassant la lettre.*

Quel bonheur! Voilà une vraie lettre d'amoureux. Il m'aime, au moins, celui-là. Il va me donner de l'argent, beaucoup d'argent! Quel bonheur! Combien je vais m'amuser! Quelles belles robes je vais acheter!

PAUL, *qui s'est approché et voudrait lire sur son épaule.*

Ah! coquine! Comme je voudrais savoir ce qui cause ta joie.

MALVINA

Quel bonheur! il ne va pas tarder à arriver. Vite, rentrons chez nous et faisons-nous belle.

Elle rentre et, dans sa joie, perd la lettre.

PAUL, *se précipitant sur la missive.*

Vite, lisons cette maudite lettre. Oh! les femmes, les femmes. Toutes les mêmes. Malvina a un amoureux, et un amoureux qui lui promet de l'argent. Mon affaire est claire. Me voilà nouveau Sganarelle !...

Ah! mais non, jamais de la vie. Un homme prévenu en vaut deux et nous allons bien voir. Qu'il vienne, ce petit Monsieur qui a de l'argent ; il aura à compter avec moi. J'ai des poings, j'ai des pieds. Quelle danse je lui prépare!

Mais *(se frappant le front)* il y a, après tout, mieux à faire. Enfermons toujours l'oiseau, il pourra plus difficilement s'envoler, et la cage étant close, bien malin sera celui qui y pourra entrer.

Ma clef est de taille *(il montre au public une clef gigantesque)* ; la serrure est bonne. Là, quatre tours ne sont pas de trop pour une telle gaillarde!

On entend quatre grincements pour les quatre tours de clef.

MALVINA, *apparaissant au balcon.*

Vas-y, mon bonhomme. Tu comptes sans la malice des femmes. *(Elle fait des cornes terribles et rit.)* Tu le seras comme les autres. Plus tu prendras de précautions, plus vite je te tromperai. Ah! tu veux enfermer les femmes, toi, et tu crois que cela suffit! Eh bien! tu vas voir.

PAUL, *embrassant sa clef avec frénésie.*

Oh! la bonne clef. Quel service elle m'a rendu. Maintenant, il s'agit de ne pas s'éloigner. Je veux m'amuser, moi.

Il sort.

SCÈNE V

JULES, puis MALVINA

Par la coulisse gauche, arrive Jules, en costume de fringant galantin. Il entre en vainqueur, ayant un énorme sac et un parapluie. Il court et, dans son émotion, ne semble pas trop savoir où est la maison de sa belle.

JULES, *posant devant lui son sac.*

Où donc est la maison de Malvina? Oh! cette Malvina, quelle déesse! Ah! enfin, voici le balcon :

Salut, demeure chaste et pure. *(Orchestre.)*

Mais j'ai hâte de voir la belle Malvina. Sonnons.

Il se dirige vers la porte et carillonne.

PAUL, *sortant quelques instants de sa cachette.*

Dieu! que je vais m'amuser. Sonne, mon bonhomme, sonne, sonne.

Il se cache.

MALVINA, *au balcon.*

Je vous aime, je vous adore. Mais un grand malheur m'est advenu. On m'a enfermée, et à quadruple tour encore. Je ne puis pas sortir, vous ne pouvez pas entrer. Ah! comme je suis malheureuse!

JULES

Ça, c'est de la guigne. Mais, ma belle, ne vous désolez pas. Votre vilain jaloux en sera quand même pour ses frais. Vous ne pouvez pas sortir, soit, moi, je puis entrer. Je vais escalader votre fenêtre...

MALVINA, *avec des gestes désespérés.*

Gardez-vous-en bien ! Je vous aime trop pour vous laisser commettre pareille folie. Vous n'arriveriez jamais au balcon. On ne peut pas tenter l'escalade. Patatras ! vous dégringoleriez sûrement...

En attendant qu'une meilleure idée vienne, répétons-nous et prouvons-nous combien nous nous aimons. Voici mon cœur, il est à vous.

JULES

Voici le mien. Je ne vis que pour vous.

(Répétition de la scène II. Deuxième giboulée de cœurs.)

MALVINA

J'ai trouvé. Nous sommes sauvés. Là, en face, regardez cette boutique. Un serrurier y demeure. Allez, courez le chercher. Avec son trousseau, il va me délivrer.

JULES

Parfait. Vous êtes un ange. Ce serrurier, c'est notre sauveur. *Cric, crac,* deux coups de rossignol et nous pourrons nous aimer. Bravo ! brava !

Jules va sonner chez le quincaillier en faisant des ailes de pigeon.

SCÈNE VI

JULES, LE QUINCAILLIER, MALVINA, PAUL caché.

JULES

Mon ami, vous voyez cette maison en face. Une dame charmante, une femme que j'aime, y est

odieusement enfermée. Vite, venez vite. il faut ouvrir la porte, il faut délivrer cette dame.

L'OUVRIER

Bon, bon, j'ai compris. Ne vous emballez pas, il faut ouvrir cette porte. J'ai votre affaire et ça ne va pas être long.

Il rentre dans sa boutique.

JULES

Bravo, brava. Enfin ! sauvés.

L'OUVRIER, *sortant de la boutique.*

L'aventure est vraiment drôle. Et l'autre qui a enfermé sa femme, croyant ainsi sa tête à l'abri des cornes. Au fond, ça peut n'être pas bien ce que je fais là. Bast ! est-ce que ça me regarde les affaires du voisin ? Je suis serrurier. Je fais mon métier. Je ne connais que ça...

Allons ! à la besogne ! Diable, ça ne va pas être commode. Quelle serrure !

PAUL, *apparaissant.*

C'est solide, mon vieux.

JULES

Un peu de courage, voyons.

L'OUVRIER

Oui, vous êtes pressé, vous. Mais c'est dur, allez. Ah ! enfin, *crac,* un tour.

JULES

Bravo !

PAUL

L'animal !

L'OUVRIER

Crac, le second tour.

JULES

Bravissimo !

PAUL

Va-t-en au diable !

L'OUVRIER

Crac, le troisième tour, maintenant.

JULES

Quel artiste !

PAUL

Je suis perdu.

L'OUVRIER

Le quatrième, et c'est fini. Voilà la porte ouverte.

JULES

Il faut que je vous embrasse.

PAUL

Je voudrais l'étrangler.

MALVINA, *en brillant costume.*

Merci, Monsieur ! *(Puis se tournant vers Jules.)* O mon Jules, quel bonheur ! Je danse de joie.

Malvina vient sur le devant de la scène et ébouriffe Jules de quelques jetés battus ensorceleurs. L'amoureux l'embrasse éperdu, tandis que Paul, dans son coin, trépigne d'impatience, et que le quincaillier, se tenant les côtes, assiste aux épanchements.

Mais l'ouvrier s'agace des embrassades, qui ne cessent. Il change de pose avec impatience. Tantôt il a les bras croisés en homme qui posément attend, tantôt il les

remue avec des gestes d'homme qui ne se contente pas de cette monnaie.

LE QUINCAILLIER, *frappant rudement sur l'épaule de Jules et frottant son pouce contre son index dans le geste traditionnel pour demander de l'argent.*

Pardon, Monsieur. C'est très joli, les baisers, c'est très joli, la danse; mais l'argent, c'est bon, aussi. *(Il montre la maison.)* Je viens d'ouvrir la porte de cette maison. Eh bien! et mon salaire? Croyez-vous que vous allez me payer en me montrant les jambes de Madame ou en l'embrassant? Je n'entends pas de cette oreille. Il me faut de l'argent, du bon argent. Payez et je m'en vais.

JULES

C'est très juste. Je vous avais oublié. Elle est si belle, je l'aime tant, que je ne pensais qu'à elle. Mais je vais vous payer.

Il fouille dans la poche de son gilet, en tire quelque argent qu'il verse dans la main tendue de l'ouvrier. Celui-ci compte à mesure que l'argent tombe. Enfin il a son compte. Il touche du doigt sa casquette, et dégingandé, il rentre chez lui sans se presser, dans la démarche d'un homme désintéressé de tout ce qui va se passer.

SCÈNE VII

MALVINA, JULES, PAUL caché.

JULES

Enfin, seuls! Oh! Malvina, combien je vous aime, et que j'ai donc de hâte, non pas seulement à vous le

dire. Oui, je vous aime, comme un fou. Jamais je ne vous le répéterai assez. Mais cette place n'est pas propice aux épanchements. Votre porte est ouverte. Entrons dans la maison et...

MALVINA

Halte-là ! mon maître. Moi aussi, je vous aime. Je vous le prouve en étant ici avec vous. Mais combien je risque en faisant ce que je fais, et quelles terribles conséquences ma conduite peut m'attirer ! Oh ! j'en suis bien désolée, mais il me faut prendre des précautions. Enfin, entrez chez moi, oui, mais sans argent, jamais de la vie. Où est votre argent ?

JULES

Tranquillisez-vous. On est un homme d'honneur. Voyez ce sac. *(Il court à l'endroit où il a déposé son sac, triomphalement le rapporte et le dépose aux pieds de Malvina éblouie.)* Ce sac est à vous. Je vous aime tant que je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

Un éclair de joie illumine le visage de Malvina. Devant le sac, elle danse un pas voluptueux. Des dessous de dentelle s'envolent, Jules est fou et émerveillé. Il tombe avec passion aux pieds de la danseuse.

Mais l'orage qui menaçait, éclate.

JULES

Diable ! il pleut. *(Il prend son sac et va le mettre à l'abri, sous le balcon.)* Malvina, je vais vous couvrir de mon parapluie. Troussez-vous pour éviter les éclaboussures. Satané parapluie, je ne puis l'ouvrir. Enfin, victoire, j'ai réussi, le voici ouvert. Venez, mon ange, et entrons dans cette cage dorée...

SCÈNE VIII

MALVINA, JULES, PAUL

Jules et Paul ont leurs parapluies ouverts.

Au moment où ils atteignent la porte, Paul fait irruption, traverse la scène avec des enjambées furieuses, fonce sur le couple, et s'apprête à envoyer un coup de pied à Jules.

PAUL

Et moi, m'invitez-vous aussi ? V'lan ! *(Il donne un soufflet à Paul.)* Ah ! Monsieur, vous croyez qu'il est aussi facile que cela de prendre la femme des autres. Vous avez compté sans votre hôte. Madame est à moi.

JULES

Pardon, elle est à moi. Demandez-lui son avis.

PAUL

Cette affaire doit se terminer sur le champ. Voici ma carte, Monsieur.

JULES

Et voici la mienne.

Ils se tendent d'énormes cartons sur lesquels on lit, en lettres à jour, JULES et PAUL.

MALVINA, *à l'abri sous un balcon.*

Débrouillez-vous, mes camarades. Je vous repincerai toujours.

PAUL

Le quincaillier est là, vous le savez. Il vous a bien servi. Il nous servira mieux encore cette fois-ci. Il a des épées, je vais les chercher.

Paul, suivi de Jules, va sonner à la boutique. Ils tiennent toujours leurs parapluies ouverts.

SCÈNE IX

JULES, PAUL, LE QUINCAILLIER

JULES, *au quincaillier.*

Avez-vous des épées ?

PAUL

Donnez-moi des épées.

LE QUINCAILLIER

Que me chantez-vous là ?

PAUL, *se fendant du côté de Jules.*

Monsieur m'a pris ma maîtresse et je veux le tuer.

JULES

Du tout, cette dame m'appartient. Monsieur cherche à me la prendre et je veux le tuer.

Tous les deux accompagnent ces explications de gestes furieux, de protestations énergiques. Le quincaillier d'abord abasourdi finit par saisir.

LE QUINCAILLIER

Bon, c'est compris. *(Parlant à Paul et se fendant du côté de Jules.)* Vous voulez embrocher Monsieur ?

PAUL

Le plus terriblement que je pourrai.

LE QUINCAILLIER

Et vous *(il parle à Jules et se fend du côté de Paul)* vous voulez le tuer net ?

JULES

Je ferai de mon mieux, je vous le jure.

LE QUINCAILLIER

J'ai votre affaire. *(A part.)* Ça va être drôle.

Il entre chez lui en se tenant les côtes. Il en sort tout de suite avec deux rapières, en tend une à Paul, l'autre à Jules et avec un geste noble, ajoute gravement :

« Allez, Messieurs. »

A ce moment la pluie fait rage. On entend l'averse. Les duellistes tiennent d'une main leur parapluie ouvert et de l'autre ferraillent.

Malvina, sous son balcon, le quincaillier adossé à sa boutique, assistent au combat.

SCÈNE X

MALVINA, JULES, PAUL, LE QUINCAILLIER, L'AGENT

A ce moment, survient l'agent, descendant du fond de la scène, il paraît démesurément grand. Il se jette au milieu des combattants, qui, au contraire, fendus, semblent rapetissés. Les duellistes ne font point attention à l'agent et continuent sans relâche la bataille.

L'AGENT, *gesticulant.*

Eh bien ! en voilà des mœurs. Voulez-vous vous

arrêter ! A-t-on jamais vu chose pareille. Un duel en pleine rue. Circulez ! circulez !

Il réussit enfin à saisir les épées des concurrents. Il jette les duellistes à genoux. Parapluies et épées tombent à terre. Tirant gravement du pan de sa tunique un carnet.

Or ça, verbalisons ! Vos noms, prénoms. Duel sur la place publique... Tapage... Affaire grave, très grave...

MALVINA

Monsieur l'agent, laissez-les libres. Ils ne sont pas méchants. C'est moi qui suis cause de tout. Vous êtes bien gentil, vous aussi. Un bon mouvement ! donnez-leur la clef des champs.

L'AGENT, *clignant de l'œil.*

La femme, il n'y a jamais moyen de lui résister· Mais non... je ne connais que mon devoir, ma consigne.

MALVINA, *très câline.*

Allons, voyons, ne faites pas tant le méchant. Voici mon cœur.

Par-dessus la tête de ses amoureux à genoux, elle tend le cœur de papier. Mais Paul et Jules ont vu le manège. Ils se lèvent d'un bond, et force est à l'agent de les rejeter durement à terre. Malvina remontre son cœur. De nouveau les amoureux se lèvent et de nouveau l'agent les maîtrise et les jette à ses pieds.

L'AGENT, *à Malvina.*

Vous êtes un ange et l'on ne peut vous résister.

PAUL, *tirant sa montre.*

Monsieur l'agent, prenez ma montre.

JULES, *brandissant une action de Panama.*

Monsieur l'agent, une bonne petite action de Panama.

L'AGENT

De la corruption, maintenant. Si vous recommencez, je vous fourre au bloc. *(A Malvina.)* Et vous, vous êtes charmante.

Il tire enfin son cœur troué de la Légion d'honneur et parvient à le frotter contre celui que lui tend toujours Malvina. Les deux amoureux se raillent mutuellement et se font les cornes.

JULES

Vous avez voulu me tuer, Paul, mais vous y êtes tout de même.

PAUL

Et vous, votre argent ne vous aura servi de rien. Ne faites plus le fier.

L'AGENT

Je suis bon prince. Relevez-vous et ne vous battez plus. Je vous mets d'accord. Vous *(il s'adresse à Paul)*, décampez par ici *(il montre la coulisse de droite)*, et vous *(il s'adresse à Jules)*, oust ! filez vite par là-bas *(il désigne la gauche)*, et que je ne vous revoie plus.

Les amoureux sortent en courant.

SCÈNE XI

MALVINA, L'AGENT, LE QUINCAILLIER

L'AGENT

A nous deux, maintenant, charmante. Vous voilà débarrassée de ces vilains bonshommes qui faisaient tant de bruit.

MALVINA

Combien je vous suis reconnaissante. Vous êtes charmant.

L'AGENT

Vos beaux yeux m'ont incendié.

L'agent retrousse sa moustache, fait le galantin, offre avec affectation son bras à Malvina, qui sourit et minaude, et lentement, faisant des grâces, le couple traverse la scène.

Le quincaillier suit le duo de loin. Il rit, il s'esclaffe. Il couche sa tête sur ses deux mains.

LE QUINCAILLIER

Allez faire dodo, mes petits amis. Moi je m'amuse. Je ne donnerai pas ma journée pour un sac d'or. Quelles jolies giboulées de cœurs ! C'est le triomphe de l'uniforme. Moralité : La loi dit vrai, « le sergent de ville a toujours raison. »

RIDEAU

BALLET

L'ARBRE D'AMOUR

BALLET PANTOMIME EN UN ACTE D'APRÈS UNE VIEILLE ESTAMPE

AVEC BERTRAND MILLANVOYE

PERSONNAGES

ISABELLE, paysanne, 1re danseuse.
CATHERINE, vieille fille sur le retour.
BLAISE, amoureux d'Isabelle.
Le Père LAJOIE, gros fermier.
LÉANDRE.
GUILLOT.
FROMENT.
GUILLAUME.
ROSINE.
THÉRÈSE.
MADELON.
LUCETTE.

Bergers et Bergères Watteau

L'action se passe sous Louis XV

L'ARBRE D'AMOUR

Le décor représente un verger. — Au fond, disposée en hémicycle, une longue tonnelle dont le treillage, festonné de plantes vertes et grimpantes, comporte à droite et à gauche, deux ouvertures en forme de médaillons et, au centre, une baie plus large encadrée de feuillage et ressemblant à une loggia. — Un superbe pommier, chargé de fruits, occupe le milieu de la scène. — A droite, sur le devant, un autre pommier de taille plus modeste, portant de nombreuses pommes d'api. — De chaque côté, un bosquet où s'épanouissent roses, glycines et lilas. — Au premier plan, une table rustique avec cruchons et gobelets.

C'est la fête au village.

Au lever du rideau, de jeunes bergères, dans leurs coquets atours du dimanche, se trouvent étagées sur les branches d'un pommier.

Gaies et rieuses, elles lancent de malicieux regards vers la droite, guettant l'arrivée de leurs amoureux. A l'approche de ceux-ci, elles rentrent vite leurs fripons minois et se dissimulent de leur mieux derrière le feuillage.

Revêtus de leurs plus beaux habits, la boutonnière enrubannée et fleurie, apparaissent les villageois. Leur allégresse, qui se manifestait bruyamment dans la

coulisse par de joyeux ohé! *s'arrête tout à coup dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont seuls en scène et que les aimables compagnes qu'ils s'attendaient à y rencontrer manquent au rendez-vous.*

Elles nous avaient pourtant bien promis d'être ici après les vêpres, *disent-ils.*

Fort déconfits, ils s'interrogent réciproquement, puis vont et viennent en tous sens, fouillent des yeux les alentours.

Vaines recherches!

Où peuvent-elles être?

Ils lèvent les bras au ciel d'un air désespéré.

L'un d'eux, plus avisé, appelle ses camarades, les réunit sur le devant de la scène et, leur montrant la tonnelle du fond :

Elles doivent se cacher-là, *dit-il.*

Puis il exprime le moyen de prendre les belles sans qu'elles puissent s'échapper : il faut se séparer et marcher à contresens, de façon à les attaquer des deux côtés à la fois et à leur couper toute retraite.

Le conseil est suivi, et la bande se divise en deux groupes. L'un s'engage à droite, l'autre à gauche sous la charmille.

On les voit successivement paraître aux deux baies des côtés. Les gars d'abord ont l'air quelque peu dépité. Quand ils se rencontrent à l'entrée centrale, ils expriment leur amère déconvenue : pas plus d'amoureuses que sur la main.

A ce moment, les jouvencelles qui se sont tenues soigneusement cachées pendant l'expédition, se montrent de nouveau sur l'arbre, rient, font la nique à leurs

galants, les plaisantent, tandis que la tête basse, ceux-ci défilent sous la tonnelle.

Des trilles aigus, de légères vocalises imitant le chant des rossignols, se font entendre. Aussitôt les bergers, croyant à un appel, quittent en courant la charmille.

Ils viennent sur le devant de la scène, cherchent partout, ne trouvent rien, et paraissent fort marris de leur ridicule situation.

D'un geste attristé, ils font signe que c'étaient seulement les oiselets qui sifflaient, comme pour les narguer.

Ils se partagent en deux camps et se disposent à abandonner la partie. Ils vont sortir de scène en des directions différentes, quand violemment éclate, au-dessus de leurs têtes, une stridente bordée de sifflets.

Salués ainsi, ils s'arrêtent, se retournent, regardent en l'air pour la première fois et sont joyeusement surpris en apercevant les jeunes femmes huchées sur les branches de l'arbre. Ils se mettent à rire, se les montrent du doigt et se dirigent vers elles, heureux de les avoir enfin trouvées. Comme ils s'approchent du pommier, les villageoises les bombardent de pommes, mais ils subissent vaillamment l'averse, entourent l'arbre et répondent à la grêle de fruits par l'envoi de tendres baisers.

Filles cruelles, *disent-ils,* descendez, venez danser avec nous, nous vous en prions, nous vous en supplions même. Voyez, nous sommes à vos genoux.

Non, *répondent-elles,* ce n'est pas à nous de descendre, mais à vous de monter, et, *par un geste expressif, traduisent : « Venez nous dénicher, si vous le pouvez. »*

Avec plaisir, les jeunes gens relèvent le défi, et tout de suite font la courte échelle pour escalader l'arbre d'amour et y rejoindre leurs belles. Mais, sous l'avalanche

de pommes qui tombe plus drue que jamais, ils doivent renoncer bientôt à ce projet trop ambitieux.

Une idée ! *fait l'un d'eux, et, prenant la table placée au premier plan, il explique qu'avec son aide, il sera facile de venir à bout de la malice des gentils oiseaux qui gazouillent là-haut.*

Sitôt dit, sitôt fait. Ils approchent la table de l'arbre et deux d'entre eux montent dessus. En se haussant sur la pointe des pieds, ils parviennent à saisir les jambes des villageoises.

D'audacieuses mains livrent bientôt aux mollets affolés une frénétique bataille.

Le sexe faible proteste, mais en vain, contre les assauts déplacés de l'impertinent sexe fort.

Les assaillants ne font que redoubler d'ardeur.

A bout de résistance, les bergères demandent à capituler et avouent leur défaite. Mais, avant de se rendre, elles imposent une condition : les vainqueurs s'éloigneront et tourneront le dos au pommier, de façon à ce qu'elles puissent librement en descendre sans subir aucun regard indiscret. Il ne restera près d'elles que ceux qui les aideront à quitter leur retraite. Encore ceux-là devront-ils jurer de baisser les yeux.

Les jeunes gens prêtent le serment requis et vont se placer à quelques pas de l'arbre. Mais, oubliant bientôt leur promesse, ils risquent un œil, puis les deux, et finissent par faire face à l'arbre et par jouir tout à fait du piquant spectacle.

Isabelle, qui est la première à donner le signal, se laisse glisser avec adresse entre les bras des garçons grimpés sur la table. Le manège scabreux de la descente est très amusant. Serrant leurs jupes contre elles, les

jolies filles dégringolent les unes après les autres. Elles sont quelque peu effarouchées, s'efforçant de cacher leurs jambes; elles n'y réussissent qu'à moitié, la peur augmentant leur gaucherie.

La grosse Catherine, elle, prend mal ses précautions. Ses jupes ballonnent et s'accrochent à une branche, ce qui met en gaieté toute l'assistance.

Maintenant, hommes et femmes sont sur la scène. Embrassement général. Les groupes se forment et se caressent.

PAS DES POMMES

Les amants se jettent mutuellement des pommes en dansant. Du groupe se détachent trois belles filles, qui viennent lutiner le beau Blaise et se disputer son cœur. Il reçoit leurs agaceries avec plaisir, mais sans toutefois marquer de préférence pour aucune.

Puis l'une d'elles, prenant une pomme et amenant Blaise sur le devant de la scène, la lui donne et l'invite à se déclarer pour celle qu'il aime.

PAS DE SÉDUCTION

dansé alternativement par les trois villageoises

Deux des danseuses essaient, à tour de rôle, de s'emparer de la pomme que Blaise tient toujours dans sa main sans se décider à l'offrir à celle dont il doit faire choix. Vainement cherchent-elles à le séduire par des pas lascifs et voluptueux. A chaque tentative qu'elles font toutes deux pour lui prendre la pomme, brusquement il retire

le bras qu'il replie derrière lui avec un geste de résistance et de refus accentué. Il garde son cœur et ne veut pas encore se laisser subjuguer.

Isabelle entre à son tour en lice. Elle danse seule. Sa légèreté, sa grâce, sa folle gaieté, son exubérante jeunesse plaident si éloquemment la cause de l'amour, que Blaise, qui n'a pu rester insensible à tant de charmes, finit par s'avouer vaincu.

Il offre la pomme à Isabelle et tous deux dansent ensemble un pas vertigineux.

Epuisé de fatigue, Blaise tombe sur un banc et se voit bientôt entouré par les jalouses compagnes de la triomphante Isabelle.

Toutes, elles le sollicitent à qui mieux mieux, l'accablant de minauderies, de douces caresses et de tendres reproches. Elles sont belles elles aussi. Pourquoi les dédaigner ?

Blaise se lève, va vers le petit pommier, qui se trouve près du bosquet, et détache quelques pommes d'api qu'il leur offre en guise de consolation.

Reprise de la danse.

PAS DES POMMES D'API

Cette fois, les rôles sont renversés et ce sont les femmes qui offrent la pomme à leurs danseurs.

Mais Catherine, la vieille fille, qui a passé l'âge des conquêtes et que les godelureaux, en dépit de ses œillades, n'honorent même plus d'un regard, s'ennuie d'être tout à fait délaissée.

Juste à ce moment arrive un gros fermier, le père La Joie, qui s'assied à une table.

Catherine va vers lui, le cajole, lui fait des avances qu'il trouve excessives, et l'invite à venir prendre part aux joyeux ébats des jeunes gens.

Le père La Joie hausse les épaules : ce n'est plus de son âge. Il préfère maintenant le solide, et frappe sur un broc comme pour dire : « Passé le temps de la danse, voilà où se trouve pour moi maintenant le véritable plaisir. »

Il verse du cidre dans deux verres, en prend un et offre l'autre à Catherine, qui accepte et trinque avec lui. Des rasades se succèdent et, à chaque lampée, les yeux de la vieille fille s'allument davantage : mais elle exprime, avec force soupirs comiques, que boire ne la satisfait pas complètement. Ce qu'elle désirerait, ce qui manque à son bonheur, c'est une pomme.

Ah ! si La Joie voulait bien la lui offrir, ils n'auraient plus rien à envier ni l'un ni l'autre à ces galantins et à ces jouvencelles qui se divertissent en se moquant d'eux.

Elle va chercher une pomme, la présente à son compère avec une grâce surannée.

Soyez aimable, *implore-t-elle,* je ne serai heureuse que si je la reçois de vos mains.

Le bonhomme fait d'abord la grimace, puis il se ravise et, d'un air narquois :

Une seule, *exprime-t-il, en levant le doigt et en montrant la pomme,* la belle affaire ! Cela n'est pas assez pour une aussi superbe femme. Mais c'est deux fpommes — *et son geste traduit le chiffre* — qu'il vous aut, je suis prêt à vous les offrir.

Catherine, dont la physionomie s'éclaire soudain et

dénote un ravissement un peu égrillard, s'empresse de lui obéir et lui en tend deux très grosses.

Le Père La Joie la regarde en ricanant et indique au public combien sont peu opulents les appâts de la vieille donzelle. Il prend les deux pommes et les lui glisse dans le corsage, où s'accusent aussitôt d'insolites rondeurs. Cette farce, d'un goût douteux, indispose la vieille. Elle reproche tout d'abord au fermier son inconvenante privauté ; puis, constatant que les ornements postiches dont il vient de la gratifier ne laissent pas que de l'avantager, elle s'adoucit et redevient tendre.

Mais les jeunes amants se sont rapprochés. Ils entourent le couple, dansent une ronde et, après avoir amoureusement et comiquement enlacé les deux vieux, ils les font passer sous un dais factice, formé de leurs bras levés en l'air, et les obligent à s'embrasser.

Après une danse effrénée, à laquelle tous prennent part, on boit, puis des jeux de toutes sortes s'organisent, se succèdent.

Cependant Blaise, plus que jamais, est épris d'Isabelle, qu'on déclare la reine de la fête. On la couronne de fleurs et on la porte en triomphe.

Doucement vient la nuit, et, pendant que cessent les derniers éclats de gaieté, le clair de lune apparaît. Peu à peu des couples se forment, quittent la scène et discrètement se glissent dans le bosquet en hémicycle.

On les voit successivement paraître à la première lucarne. Le villageois, très empressé, offre une pomme à sa compagne qui, timide, le repousse.

A la seconde ouverture, même jeu, mais diversité d'attitude. Attaque plus pressante de la part du jeune homme, résistance plus molle du côté de la jeune fille.

Enfin, à la baie du centre, on voit les amoureux mordre à belles dents, tour à tour, dans la pomme et s'enlacer tendrement.

A l'ouverture qui suit, la femme, à son tour, agace l'homme, mais celui-ci paraît plus tiède.

Il semble aussi plus refroidi et elle plus ardente à l'autre lucarne.

A la sortie de la tonnelle, l'amoureux transi paraît être devenu insensible aux charmes de son amante et repousse délibérément ses mignardes et provocantes caresses.

A plusieurs reprises, ce jeu de scène se renouvelle avec des couples différents.

Vient le tour du vieux et de la vieille. Mais à la baie du centre, quand il s'agit de croquer la pomme, ils doivent y renoncer, faute de dents.

Ils sortent du berceau en se disputant. La Joie, haussant les épaules, se console avec un pichet de cidre et appelle ses jeunes amis.

Catherine s'éloigne furieuse. Elle essaye vainement de se venger. Les quelques bergers auprès desquels elle va coquetter, se moquent d'elle ou, sans égards, la rebutent brutalement.

Tandis que les hommes s'attablent,

PAS DES FLEURS

dansé par les légères paysannes, que conduit leur reine Isabelle. Celle-ci se distingue par sa grâce exquise.

Dans une variation, elles reviennent toutes vers leurs

amants, en train de boire, et s'efforcent de les entraîner vers la charmille.

Peine perdue !

Pour échapper à l'insistance dont ils sont l'objet, ceux-ci se sauvent, mais les amoureuses ne cèdent pas pour si peu. Elles s'élancent à leur poursuite.

Pour se mettre hors d'atteinte, les bergers ne voient plus qu'un refuge, le pommier.

L'un d'eux court chercher une échelle, l'appuie contre l'arbre, et tous promptement y montent. Afin de couper toute communication, le dernier donne un coup de pied à l'échelle.

Maintenant, c'est au tour des amoureuses, réunies au pied du pommier, de supplier leurs amants huchés sur les branches de descendre et de venir les embrasser.

Les hommes répondent à ces tendres avances en sifflant un air narquois.

Les pauvres abandonnées se lamentent, gémissent et tâchent de séduire les ingrats par des présents.

Les unes, d'un geste coquet, détachent des fleurs de leurs chevelures et les offrent à leurs galants pour orner leurs boutonnières. D'autres indiquent des doigts leurs joues à embrasser. D'autres enfin, dans une invite pratique et maligne, vont chercher des brocs, brandissent des pichets et convient les irréductibles à venir boire.

Avances inutiles ! Vaines supplications ! C'est la grève des amants ! Ils restent insensibles.

Les nouvelles Putiphar appellent alors à leur aide les Amours.

Une troupe de jeunes enfants, portant des ailes et le

carquois traditionnels et ne se distinguant des amours mythologiques que par les sabots, accourent.

Ils dansent autour de l'arbre une

SABOTIÈRE

et font mine de lancer des flèches aux rebelles amoureux. Ceux-ci ripostent à coups de sifflets. Alors la colère s'empare des sirènes dédaignées. Elles veulent faire le siège de l'arbre. Quelques-unes tentent d'y placer une échelle, aussitôt renversée.

Les amours reviennent en scène, traînant une énorme scie. Catherine, aidée de ses camarades, se met en devoir de scier le tronc de l'arbre pour faire choir les amoureux.

Cris de frayeur de ceux-ci, qui commencent à trouver la situation délicate. Les femmes ne prennent garde à leur effroi et continuent leur besogne avec une ardente frénésie.

La situation devient critique, aussi les récalcitrants arborent leurs mouchoirs en guise de drapeau et font signe qu'ils demandent à parlementer.

Les jeunes filles acceptent d'arrêter leur dangereuse opération, mais à une condition :

— Laquelle ? *interrogent anxieusement leurs amis.*

— Le mariage.

Mouvement d'hésitation des amoureux. C'est grave, et il faut réfléchir. Quelques-uns, tout de suite, déclarent même la condition trop dure.

Et la scie, de nouveau manœuvrée par les intraitables,

fait prévoir une catastrophe. Déjà une légère oscillation se produit dans l'arbre et remplit de terreur les plus courageux.

Il n'est que temps et il faut capituler. On accepte donc toutes les conditions et les bergers s'empressent de descendre et de tomber dans les bras qui les attendent tendrement sous le pommier.

PAS JOYEUX DES FIANÇAILLES

avec les amours qui rentrent en scène.

Défilé général devant le Père La Joie et Catherine, qui bénissent les couples.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

OMBRES ANIMÉES

BALLET

900

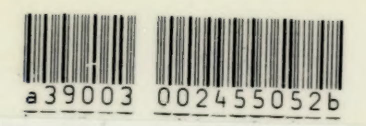
5518 4

Niort. — Imp. Nouvelle L. Clouzot.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE



CE PQ 2240
.E85A19 1903
COO EUDEL, PAUL. THEATRE.
ACC# 1222020